UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01915105 9

PASCAL

PAR

MAURICE BARRÈS – HENRI BREMOND
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
CHARLES-GUSTAVE AMIOT – JEAN BALDE
– JOSEPH BARUZI – JULIEN BENDA –
CHARLES DU BOS – JACQUES CHEVALIER
– PAUL DESJARDINS – LUCIEN FABRE –
CÉCILE GAZIER – JACQUES MARITAIN
FRANÇOIS MAURIAC – GUY DE POURTALÈS
ROBERT VALLERY-RADOT ET PAUL VALÉRY

ÉDITÉ POUR
LE TROISIÈME CENTENAIRE
PAR
LA REVUE HEBDOMADAIRE
:: :: :: PARIS — 8, Rue Garancière (6e) :: :: ::
1923

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/pascalessais00barr

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Il a été tiré de cet ouvrage :
400 exemplaires sur papier de Madagascar,
numérotés de 1 à 400.

Exemplaire N° 209

TROISIÈME CENTENAIRE
DE PASCAL

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE PASCAL

AVANT-PROPOS

Dans la vie de chacun de nous, pour fragmentaire ou affairée qu'elle soit, il est de ces grands espaces libres de recueillement, de ces examens de conscience, de ces « journées du souvenir », que nous cherchons à préserver, afin d'y renouveler notre provision de forces, de courage, de calme surtout. Ainsi, la Revue hebdomadaire *que nous voudrions calquer toujours plus étroitement, plus « actuellement », sur la vie de notre temps, oublie soudain la politique et les romans, et se recueille toute, aujourd'hui, dans un souvenir. C'est la première fois, croyons-nous, depuis les trente-deux ans de sa vie bien remplie, qu'elle fait ainsi place nette pour une telle méditation. Nous ne nous en excusons pas auprès de nos lecteurs, qui nous font toujours si amicalement confiance. Nous pensons plutôt qu'ils nous sauront gré d'avoir voulu donner notre note personnelle dans ce vaste concert qui, depuis un mois, s'élève de tous les points de la France qui pense. Aussi bien, ce monument que nous élevons, à notre tour, à Pascal restera-t-il, nous l'espérons, comme le plus vaste effort, le plus complet, de tous ceux qui viennent d'être tentés pour se mesurer avec cette grande et troublante mémoire.*

Un monument, disons-nous, non pas une apothéose. On trouvera ici, nous l'avons souhaité, les témoignages les plus divers, celui des poètes, des philosophes et des savants, celui des catholiques les plus orthodoxes et des penseurs les plus libres. Il était donc inévitable que la restriction se mêlât à l'éloge. Mais nous ne pouvions pas, s'agissant d'un tel homme, ne pas rester dans l'ordre de la grandeur; et il n'est pas jusqu'à notre Paul Valéry lui-même, fidèlement rebelle à l'apologétique et plus encore au ton de Pascal, qui ne lui consente, sinon l'obédience, du moins l'hommage dû à un génie si impérieux.

Puissent donc ces pages atteindre leur but, c'est-à-dire glorifier, sans discordance et sans maladresse, l'une des gloires les plus authentiques de notre pays; rapprocher de nous l'un de nos grands morts parmi les moins morts qui soient, et que trois siècles écoulés nous laissent si fraternel; et, pour obéir à son vœu, forcer ceux d'entre nous dont ce n'est pas l'habitude, à penser, pour un jour, sur le mode de l'angoisse, qui était, selon lui, le vrai mode de la pensée.

FRANÇOIS LE GRIX.

LES ENFANCES PASCAL[1]

Il y a trois siècles, Blaise Pascal naissait à Clermont-Ferrand. C'est l'événement que la France et toute la haute humanité commémorent aujourd'hui. En tout autre temps, nous pouvons glorifier le génie de Pascal à Port-Royal de Paris, à Port-Royal des Champs, à Saint-Jacques du Haut-Pas, n'importe où dans le monde, sans souci du lieu ni de la date, car l'accent des *Pensées* a quelque chose d'éternel et d'universel, et plutôt que la voix d'un individu, semble celle même de l'humanité. Mais au jour de la naissance de Pascal, il convient que nous honorions, dans un pèlerinage de gratitude, la terre et les morts dont il est issu, et la circonstance nous commande le point de vue sous lequel nous voulons considérer un sujet si multiple. Nous aimerions aujourd'hui, à Clermont, nous faire une idée de ce grand homme, dans ses origines, au milieu des siens, et le saisir dans ses commencements.

Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie ! Pourquoi de cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le même ciel? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire? Pascal applique les méthodes expérimentales, en

(1) Discours prononcé à Clermont-Ferrand, au nom de l'Académie française, le 7 Juillet 1923.

même temps qu'il éprouve des faveurs surnaturelles. Rien ne nous rendra-t-il compte d'une si haute complexité, et faudrait-il crier au miracle ? Pascal serait-il une pierre noire tombée du ciel, dans Clermont, le 19 juin 1623? Eh ! non, c'est un quartier de nos basaltes d'Auvergne. Cette haute flamme a jailli de ces germes de feu qu'il y a dans nos plus humbles cailloux... Évidemment ces rapprochements ne résolvent aucun mystère. Mais en saisissant obscurément les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa famille, nous éprouvons des jouissances analogues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entre-croisent. Si la part divine du génie nous échappe fatalement, du moins pouvons-nous le connaître dans ses premiers mouvements et ses premières nourritures, jusqu'au jour où, pleinement formé, Dieu l'enlève aux influences terrestres pour le pétrir seul. Jusque-là de son point de vue sublime, il dirait lui-même qu'il n'a été qu'un enfant. C'est dans cette période que je me renfermerai. Les Enfances Pascal, comme auraientdit nos pères, voilà le sujet qu'ici, à cette date, nous voulons méditer.

***

« Pascal, tout petit, ne pouvait souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportement, et s'il voyait auprès de lui son père et sa mère ensemble, il criait et se débattait avec une violence excessive... »

Ainsi raconte sa nièce Marguerite Périer, la miraculée. Elle ajoute qu'au milieu de l'angoisse que cet état morbide répandait dans toute la maison de la rue des Gras, le grand-père Pascal se laissa aller à admettre qu'une sorcière avait jeté un sort à l'enfant, et, par des menaces, il obligea une certaine vieille femme à venir réparer le mal qu'il lui fit avouer qu'elle avait causé.

Quelle clarté ces premiers états violents projettent sur

toute la vie de celui qui fut le plus passionné des hommes ! Eh ! quoi, ce génie tout spirituel et d'une religion si pure, il entre dans la vie avec des convulsions ! Une sorcière est penchée sur son berceau ! Le premier regard de celui qui va perfectionner la noblesse du sentiment religieux et la rigueur de l'expérimentation scientifique put voir grimacer la superstition ! Dans cette folle scène, à l'ombre de la cathédrale, nous avons déjà presque tout Pascal. Il y a un élément pathologique dans ce grand homme, mais qui le tourmente sans jamais entamer ni l'intégrité de son esprit, ni la sérénité de sa foi. Dans les dernières années de sa vie, il voyait constamment un abîme ouvert à son côté, mais cette hallucination, il l'a connue comme telle, il n'en a fait aucun état, et, ce phénomène morbide, il ne l'introduit, il ne l'invoque dans aucun de ses raisonnements. De même ses délires d'enfant ne troublèrent pas son développement. Si quelque figure mauvaise s'est penchée sur son berceau, son âme n'a rien reçu. Il est enveloppé par l'amour de la famille la plus noble et la plus tendre. Son grand-père, son père, sa mère, qui n'a plus que peu de mois à vivre, son aînée Gilberte, le petit cousin Florin, le regardent avec émerveillement. Tous, ils ont eu très vite la certitude que leur Blaise était extraordinairement précieux. Ils l'ont deviné, avant nous tous, et dès son plus bas âge. Écoutez ce que nous raconte Gilberte : « Dès que mon frère fut en âge qu'on pût lui parler, il donna des marques d'un esprit tout extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait de la nature des choses. » Voilà les premiers mots de cette couronne que les siens lui ont tressée, les premières fleurs de cette légende qu'ils ont vécue avec lui, avant de l'imposer à Port-Royal, qui doit à son tour l'imposer à l'univers. Tout de suite le père comprend sa responsabilité. Il se reconnaît une mission envers cet enfant fragile et génial, d'une sensibilité excessive et d'un esprit tout puissant. Il décide de se consacrer à l'éducation du petit Blaise. Et

d'abord, et presque à son insu, ce qu'il met à la disposition de l'insatiable questionneur, c'est le trésor des pensées accumulées dans une famille de robe et dans un milieu de judicature et d'administration financière.

M. Pascal le père était président à la Cour des Aides de Montferrand. Ces magistrats de l'ancienne France formaient un corps vigoureusement caractérisé par l'amour des choses de l'esprit, le goût du droit et de la procédure, le sérieux, le respect de soi-même. Dans une époque pleine de conflits, ils furent d'une solidité morale incomparable. On ne peut pas imaginer de milieu plus austèrement sain. S'il s'y trouve plus de bon sens que de bon goût, si de Patru à Malesherbes, ils ont quelque chose de rude et de pédant, et s'il faudra le chevalier de Méré pour affiner Pascal, leurs paroles, à l'occasion, s'élèvent tout aisément à la grandeur. Le pays d'Auvergne, en particulier, a toujours paru propre à nourrir ces fortes consciences juridiques, peu sensibles au va-et-vient des sentiments, intangibles dans leur conception du droit. Pascal, toute sa vie, demeurera pénétré de l'esprit juridique, même lorsque son ascétisme n'aura plus rien à voir avec les choses temporelles. Il en transportera volontiers le point de vue dans sa peinture de l'homme. « Nous devons nous considérer comme des criminels dans une prison toute remplie des images de leur libérateur et des instructions pour sortir de la servitude... » « Qu'on s'imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables... C'est l'image de la condition des hommes. »

L'idée qu'il se fait de la responsabilité, sa conception d'êtres humains qui sont avant tout des personnalités cohérentes avec elles-mêmes, portant dès lors la charge de leurs actes, ayant à mater les éléments de corruption

qui agissent au fond de chaque personne, sont d'un homme qui, enfant, a entendu parler de délinquants, de coupables, de prévenus, de condamnés, d'une société où l'on a toujours à répondre de quelque chose et à se tenir en état de comparoir devant le juge. Il est permis de conjecturer avec Paul Bourget « que les conversations d'Étienne Pascal se ressentaient de son métier, et que les problèmes de responsabilité y tenaient une grande place ». Oui, le sentiment de la responsabilité, voilà le principe héroïque dont se nourrira ce génie passionné et sévère. Pascal a passé sa vie à faire des procès : procès du frère Saint-Ange, procès des Jésuites, procès des hétérodoxes, procès des libertins et même de ses amis de Port-Royal, et par-dessus tout, procès de la raison humaine.

Et, dès Clermont peut-être, commençait à inquiéter son esprit le problème même de la justice qu'il se posera plus tard avec angoisse : « J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants. »

Ainsi l'enfant respire et s'agrège, par simple respiration, des éléments qui demeureront à la racine de son génie. Mais va-t-il se nourrir simplement de ce qui flotte autour de lui dans l'air? Oh ! non, ce ne sera pas une libre éducation à la Montaigne que lui réserve son père, homme de méthode et de discipline. Blaise n'a pas neuf ans qu'Étienne Pascal veut le transplanter dans un climat intellectuel plus riche et plus stimulant. Il se démet de sa charge, et tous quatre, le fils, les deux filles et le père, ils

viennent à Paris où celui-ci sait retrouver un milieu de savants qui répond à ses goûts propres et qui doit l'aider plus tard dans son œuvre d'éducateur. Car, ce petit Blaise, il ne veut pas l'initier sur l'heure aux sciences. Il veut le contenir, le modérer. Il prend soin de lui interdire la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner du grec et du latin. Mais que faire contre une telle précocité de vocation? Vous savez cette histoire aux formes de légende, et comment le père, débordé par le désobéissant génie, court chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. « Lorsqu'il y fut arrivé, raconte Gilberte, il demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté et le pria de ne pas lui celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui dit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. »

De tels tableaux, quelle révélation de la violence et du frémissement perpétuel qu'il y a dans cette famille. On met toujours l'accent sur le génie de l'enfant. Et, certes, à juste titre ! Mais il faut le mettre aussi sur les émotions du père. Le voilà, cet enfiévrement que Pascal hérita. Les voilà, ces larmes qu'à son tour il ne va pas tarder à verser. Joie, joie, pleurs de joie ! Des larmes qui viennent des idées, non des passions. Les pleurs d'une intelligence qui s'émeut. Ces Pascal sont des gens chez qui la vie intellectuelle et la vie sensible concourent à une même exaltation.

Et l'enfant merveilleux pénètre dans le cercle des maîtres. L'apprentissage s'est fait en dehors d'eux. Ils n'ont plus qu'à l'accueillir, le petit confrère. Le voilà associé aux travaux de ce cénacle de mathématiciens qui, groupé autour du père Mersenne, a été le commencement de l'Académie des sciences. Il les écoute, docile et surpris tour à tour. A leur heure, ce sont bien des savants, mais, le reste du temps, de joyeuses gens. Ils méditent, ils rai-

sonnent, puis ils rient et bavardent. On dirait qu'ils n'ont pas à connaître plus haut que des problèmes de physique et de mathématique. Leur âme s'accommode de cette ignorance, qui leur est même un mol oreiller. Leurs idées ressemblent à celles d'un Montaigne : la franche liberté du doute, la haine du pédantisme d'école, la révérence de la religion, l'éloge de la tranquillité d'esprit. En somme les idées contre lesquelles plus tard Pascal s'élèvera avec une force si tragique. Ils veulent suivre la nature. Eh bien, lui, dès maintenant, il voudrait la rectifier, l'épurer, la contraindre, la surmonter. Il se saisit de leur savoir, mais son désir ne s'y satisfait pas. Un tel esprit ne peut demeurer avec Le Pailleur. Il ira plus outre.Leur paix n'est pas la sienne. Que lui donnerait leur demi-science, pour son sentiment? Il a besoin de la religion. Il veut passer sur un autre plan, s'élever dans une autre sphère. Il pressent la sainteté.

Et le voilà justement, peu de temps après, à Rouen, en présence de ces deux médecins qui étaient venus soigner la jambe cassée d'Étienne Pascal et qui s'intéressaient plus aux maladies de l'âme qu'à celles du corps. « Ceux-ci, dit Marguerite Périer, s'attachèrent beaucoup à Blaise Pascal, mon oncle, pour le faire entrer dans des lectures de piété solide et pour les lui faire goûter. Ils y réussirent très bien ; car comme il avait un esprit très solide et très bon, et qu'il n'avait jamais accoutumé, quoique très jeune, à toutes les folies de la jeunesse, il connut, avec ces messieurs, le bien ; il le sentit, il l'aima, il l'embrassa. Et quand ils l'eurent gagné à Dieu, ils eurent toute la famille ; car lorsque mon grand-père commença à être en état de s'appliquer à quelque chose après un si grand mal, son zèle, commençant à goûter Dieu, le lui fit goûter aussi. »

Méditez une telle histoire. Le père et le fils ont une telle communion de pensées que tous deux s'émeuvent dans le

même temps, sous les mêmes influences, mais, cette fois, c'est le fils qui passe devant et qui, profitant de la force que lui a donnée son père, l'instruit et, à son tour, le tire plus haut. Et comme se repliant sur lui-même il s'applique à raisonner ces étranges rencontres, il songe soudain que l'accident de son père, entraînant la visite des deux pieux médecins, a été le signe et tout ensemble l'occasion des volontés de Dieu sur lui... Tel que nous le connaissons, comment ne sentirait-il pas se former en lui, dès cette heure, ce sentiment profond de la prédestination, qui donne un caractère si dramatique à son œuvre et à sa vie? Toutes les idées que plus tard il exprimera dans le *Mystère de Jésus* (*j'ai versé pour toi telle goutte de sang*) il commence à les expérimenter. Pour lui, Dieu a inventé des faits, a multiplié les avertissements et les circonstances, a créé des événements. « Les événements, ces leçons que nous recevons de Dieu même », dira-t-il plus tard. Dieu lui a fait la faveur de ne pas l'aveugler comme tant d'autres. Dieu l'a éclairé, a incliné son cœur avec une douce violence vers la vérité. C'est donc que Dieu l'aime et l'a choisi. Ainsi, à Rouen, dans sa vingt-quatrième année, les idées de Providence et de prédestination se réalisent en Pascal. C'est de la vie religieuse vécue avant d'être pensée. Et tout cela en étroit accord avec son père, par le moyen de son père.

***

Les enfances Pascal sont finies. Le jeune génie n'a plus à faire d'apprentissage. Sa famille, les savants, les saints, et puis, après quelques dernières oscillations, Dieu ! Il a passé de cercle en cercle, pour tendre toujours plus haut vers la vérité. Et de quelle allure ! On est saisi d'admiration à voir comment le héros sait se porter dans les profondeurs des milieux successifs qu'il traverse et y puiser sa nourriture royale. Puissance assimilative, et tout

ensemble créatrice, du génie qui court à son destin. Cette ascension, c'est le poème des plus hautes ambitions spirituelles de l'homme d'aujourd'hui ; c'est une épopée que nous pouvons opposer à celle où le moyen-âge finissant a ramassé toutes les expériences les plus belles qu'il attend d'une grande âme ; c'est notre Divine Comédie, beaucoup plus humble, certes, à peine esquissée, mais combien plus actuelle ! Nul Virgile, nulle Béatrice ne guident ce jeune homme épris de justice, de science et de surnaturel. C'est tout uniment un enfant de chez nous, que façonnent et portent, pour s'effacer bientôt devant lui, sa famille et sa province.

Désormais le grand Pascal va seul, uniquement guidé par les signes du ciel. Mais remarquez-le encore, où donc s'impriment ces ordres d'en haut? Sur les femmes de sa famille principalement. Que ne doit-il pas à Jacqueline? Et pour confirmer la vision de feu, voici plus tard la guérison de la petite Marguerite Périer.

Nous ne suivrons pas le génie dans son dialogue avec l'invisible, quand il s'éloigne de plus en plus de l'humanité moyenne. Notre sujet, c'étaient ses attaches familiales et l'heure la plus douce, où il cheminait, la main dans la main de son père, tantôt le suivant, tantôt le précédant. C'est la foi de ma vie qu'il y a une sorte d'union vivante entre le père et les enfants. « Le fils est le secret de son père », déclare l'Orient, auquel l'Occident répond : « Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes. » Pascal, au milieu des siens, est l'illustration incomparable de cette sagesse des nations. Il nous montre que la nature ne parvient pas de prime-saut à ces heureuses réussites que sont les génies et les saints ; elle s'y essaye par un grand nombre d'ébauches ; et tout autour de son chef-d'œuvre nous pouvons retrouver ses maquettes. Blaise Pascal est tout entier préfiguré par Étienne Pascal, tandis que Gilberte et Jacqueline en donnent des variantes qui déjà suffiraient à nous émouvoir. O merveille ! le plus beau

génie individuel qu'il semble que l'on puisse concevoir est un génie réceptif et l'achèvement supérieur d'une longue tradition vivante qui a déjà porté de beaux fruits.

Quelle leçon ! et d'où découlent des règles de vie. Cette grande figure de Pascal, d'où nous avons tiré, depuis un siècle, tant d'enseignements, peut encore nous apprendre ce que c'est que le véritable individualisme, d'autant plus fort, solide et sûr qu'il tâche de ramener à la surface de son être, pour les enflammer au feu mystérieux que le ciel lui prête, les sentiments accumulés dans les longues préparations de sa race.

Pascal a mis hors de discussion que notre essentiel nous vient du cœur et de l'instinct. Eh bien ! ce cœur auquel il s'en remet, ce cœur qui a des raisons que la raison ne connaît pas, ce cœur par qui nous connaissons les premiers principes sur lesquels la raison s'appuie, ce cœur enfin qui nous initie à l'ordre de l'amour et de la charité, il est antérieur à notre existence individuelle. C'est un cœur hérité, c'est un cœur filial. Les Enfances Pascal nous le prouvent.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

JACQUELINE PASCAL

La haute et noble figure de Jacqueline Pascal eût été, en toutes circonstances, de celles qui frappent et qui dominent. Aucune femme ne fut plus richement douée : mais ce qui la fit, dès sa petite enfance, aimer, rechercher, couvrir de caresses — sa beauté, ses talents, son charme — nous sommes tentés de l'oublier, comme elle-même décida un jour de l'ensevelir. Quand elle rompit avec le monde, ce fut de cette manière ferme et raisonnable qui sacrifie sans retour possible les petites choses aux grandes, l'accessoire à l'essentiel. Comment ne pas sentir, en méditant sur la beauté de cette destinée, qu'une âme grandit en proportion de son dépouillement ! Nous ne pensons plus qu'elle fut une petite fille, une femme charmante. Ce qui reste dans notre mémoire, c'est son attitude lorsque Dieu l'appelle, sa mise en marche, son orientation vers les plans supérieurs de la vie où atteignent seules les âmes magnifiques.

Mais il y a surtout, pour nous attacher, qu'elle fut la sœur préférée de Blaise Pascal. Elle est associée à sa gloire comme elle le fut à toute sa vie. Amie, confidente, souvent conseillère, elle a connu les plus intimes secrets de ce cœur royal. Aux heures décisives, c'est vers elle qu'il s'est jeté ; elle a recueilli, toutes brûlantes de leur premier feu, des confessions dont l'écho ne finira jamais d'émouvoir.

Depuis un demi-siècle, le goût de l'indiscrétion croissant chaque jour, on s'est beaucoup préoccupé de savoir si Pascal a été amoureux. Avec la publication, par Victor

Cousin, du *Discours sur les passions de l'amour*, la question fut soudain posée. Le mystère dont elle s'enveloppe ne permet guère d'espérer autre chose que des hypothèses ingénieuses. Sans doute ne saurons-nous jamais si Pascal a aimé d'amour ; mais nous savons par les témoignages les plus directs, les plus explicites, qu'il a eu pour Jacqueline une affection profonde dans laquelle son cœur tout entier était engagé. Cette tendresse a connu des crises — elle a été exigeante, jalouse, à certains moments presque tyrannique. Pascal n'était pas de ceux auxquels on résiste. Mais sa sœur, d'une personnalité non moins forte, et qui ne pliait que devant Dieu, lutta, discuta, s'arracha de lui, sans que fût tarie la charité tendre et compatissante qui fit toujours d'elle sa consolatrice.

Sous l'austérité, la robe de laine, la volonté définitive de renoncement, le cœur de Jacqueline ne nous trompe pas. Dans la dernière partie de sa vie, que l'affaire du formulaire combla d'amertume, des mots la révèlent : c'est sa beauté suprême qu'elle ait aimé ce qu'elle croyait être la vérité jusqu'à en mourir.

***

Les récits abondent sur son enfance merveilleuse. Elle aussi fut un petit prodige. Elle était la dernière venue au foyer, et d'une beauté, d'une gentillesse qui enchantaient. Gilberte Périer, dans le mémoire qu'elle lui a consacré, donne sur ses premières années des détails charmants. Cette petite fille de sept ans, qui avait pour l'alphabet une vive répugnance, entend un jour lire de la poésie, s'enthousiasme, et réclame d'apprendre sa leçon dans un livre de vers. Elle en sait bientôt quantité par cœur et commence même à en faire « qui n'estoient pas mauvais », dit la sœur aînée, pleine d'indulgence et d'admiration.

A Paris, où M. Pascal installe sa famille, dans un milieu aimable, instruit et intelligent, chacun raffole de cette

enfant. Chez Mme Saintot, la maîtresse de Voiture, dont les deux filles sont ses amies, elle respire le bel esprit qui flotte dans l'air. Le roi et la reine la caressent, la grande Mademoiselle lui demande des épigrammes. Richelieu même se laisse séduire : « Voylà la petite Pascal », s'écrie-t-il, un jour fameux où elle a joué la comédie, avec d'autres enfants, et l'a fait rire à plusieurs reprises ; c'est dans ses bras qu'elle lui demande la grâce de son père, que des paroles imprudentes avaient compromis ; et il lui accorde ce qu'elle veut, la baise à tous moments et l'envoie goûter. La lettre où elle raconte cette scène à M. Pascal est délicieuse : « Pour moy, je m'estime extrêmement heureuse d'avoir aidé en quelque façon à une affaire qui peut vous donner du contentement. » Elle avait treize ans.

Mais, sous ces dehors brillants et mondains, il y a en elle un fond d'énergie et de stoïcisme. Après que la petite vérole, dont elle fut gravement malade, l'eut défigurée, elle fit des stances pour remercier Dieu. La perte de sa beauté ne la trouble ni ne la désespère :

> Oh ! que mon cœur se sent heureux,
> Quand au miroir je vois les creux
> Et les marques de ma vérole !
> Je les prends pour sacrez temoings,
> Suivant votre sainte parole,
> Que je ne suis de ceux que vous aimez le moins.

C'est à Rouen, où elle continue d'être fêtée, et obtient même un prix de poésie — pour lequel Corneille remercie à sa place — que le trait divin va la frapper. Les circonstances sont bien connues : au mois de janvier 1646, M. Pascal glissa sur la glace, se démit la cuisse et appela pour le soigner deux gentilshommes, MM. Deslandes et de la Bouteillerie, à la fois rebouteurs et médecins par charité, fort attachés aux doctrines nouvelles sur la grâce, qui s'installent chez lui et y introduisent les idées d'Arnauld et de Saint-Cyran. Blaise Pascal fut le pre-

mier qu'ils s'efforcèrent de persuader : « Quand ils l'eurent gagné à Dieu, écrit Marguerite Périer, *ils eurent toute la famille.* » Nous n'en sommes pas étonnés : le feu, l'autorité, le besoin de convaincre, tout ce qui éclatera dans les *Provinciales* et dans les *Pensées*, Pascal en fait d'abord armes sur les siens : son père, Jacqueline surtout, jusque-là bons chrétiens, mais ouverts aux pensées du monde. Personne ne résiste : Gilberte et son mari, quelque temps après, étant venus à Rouen, trouvent « toute la famille en Dieu » et entrent avec joie dans ces sentiments. Mme Périer, de caractère modéré, et que Jacqueline exhorta souvent à prier, devait rester peut-être à mi-côte dans cette voie royale et resserrée de la perfection. Elle ne renonça pas moins de bon cœur aux parures et ajustements ; quand elle revint à Clermont, elle vit avec horreur ses petites filles vêtues de robes pleines de galons d'argent. Elle les leur ôta et les habilla de camelot gris : « en sorte, écrit avec reconnaissance Marguerite Périer, que je puis dire que, dès l'âge de deux ou trois ans, je n'ay jamais porté ni or, ni argent, ni rubans de couleur, ni frisure, ni dentelle. »

M. Pascal, bien que converti, ne céda jamais tout à fait à Dieu. Le janséniste, dans la longue lutte contre sa fille, ne pouvait pas étouffer le père. Blaise Pascal devait revenir quelque temps au monde. Jacqueline seule, dès ce moment, se donne toute, ne regarde plus que vers son but. Jusque-là, elle n'avait pas eu la pensée d'entrer au couvent : « Au contraire en ayant un grand esloignement et mesme du mespris, déclare sa sœur, parce qu'*elle croyait qu'on y pratiquoit des choses qui n'estoient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable.* »

Combien ils sont beaux, ces Pascal, le frère et la sœur, qui ne peuvent concevoir un acte sans l'adhésion totale de l'intelligence ! Ils s'engagent jusqu'au fond de l'être dans ce qu'ils font. La résolution à peine formée est déjà parfaite. Bien des jeunes filles, à cette époque, prenaient

le voile sous la pression de leur famille ou des circonstances. Angélique Arnauld même, que l'on fit novice à huit ans, abbesse à onze, par supercherie, avait comprimé avec peine sa révolte intime : « Je crevais de dépit et disais en moi-même : si j'étais l'aînée, on me marierait — ne suis-je pas bien malheureuse de n'être née que la seconde des filles? » Ce cœur « extraordinaire », comme l'appela saint François de Sales, ne fut changé qu'après des années. Jacqueline, elle, lit les traités de M. de Saint-Cyran, accompagne son frère à Paris, va avec lui entendre M. Singlin, « et voyant qu'il parloit de la vie chrestienne d'une manière qui remplissoit tout à fait l'idée qu'elle en avoit conçue, depuis que Dieu l'avoit touchée, et considérant que c'estoit luy qui conduisoit la maison de Port-Royal, *elle crut dès lors que l'on pouvoit estre là dedans religieuse raisonnablement* » ; son frère, qui est à ce moment dans les mêmes sentiments, bien loin de l'en détourner, l'y confirme. Cette approbation de l'être qu'elle aime le plus au monde la remplit de joie. Ainsi appuyée sur lui, fortifiée par lui, elle va vers son Dieu exigeant et redoutable.

Ce ne fut donc pas, en elle, la lutte de Jacob avec l'ange, mais elle n'en eut pas moins beaucoup à souffrir. M. Pascal qui avait pour cette dernière fille, le charme de son foyer, une grande tendresse, ne put accepter l'idée de s'en séparer. Il reprocha même à son fils « d'avoir fomenté ce dessein sans le prévenir ». Il y eut de l'aigreur, de la contrainte, tout un drame de famille caché dans les âmes. Jacqueline se soumit à son père, sans rien changer à sa volonté, vécut chez elle comme une religieuse, retirée dans sa chambre, et communiquant avec M. Singlin « par adresse et par invention ». Il lui arriva encore, sur le conseil d'un bon religieux, de mettre un hymne en vers. Mais le scrupule l'ayant prise, elle écrivit à la mère Agnès qui lui répondit : « C'est un talent dont Dieu ne vous demandera pas compte, il faut l'ensevelir. » Ne le

regrettons pas. Ce n'est pas dans ces vers médiocres qu'il faut chercher sa qualité d'âme. Aurait-elle pu, comme l'a écrit Sainte-Beuve, devenir en littérature une Mlle de Scudéry et mieux? Nous ne réussissons même pas à l'imaginer. La place où elle s'est mise est tellement au-dessus de ces vanités.

Mais, après la mort de M. Pascal, la grande lutte s'engage entre Blaise et elle. C'est maintenant son frère qui ne se résout pas à s'en séparer. Il demande au moins un délai. Sans doute il l'exige, avec impétuosité et ardeur, « d'une manière qui faisoit tellement voir qu'il s'en tenoit asseuré ». Toujours est-il qu'elle n'ose le contredire et dissimule ses projets pour que sa douleur ne redouble pas : elle partira sans le prévenir ni lui dire adieu.

Que l'on ne prononce pas le mot de dureté : c'est une chose terrible que la vocation. Sainte Thérèse même s'est débattue. Quand elle frappa un jour, en dehors d'Avila, à la porte du couvent de l'Incarnation, une douleur excessive lui ôtait presque le sentiment : « Il me semblait, raconte-t-elle, que mes os se détachaient les uns des autres. » Mais Thérèse de Ahumada est une Espagnole du seizième siècle. Jacqueline Pascal est une Française du dix-septième, lucide et ferme, secrètement tendre, la sœur de cette admirable Pauline, fille de Corneille, qui connaissait si bien son devoir.

M. Victor Giraud a dit la beauté incomparable de son départ. Sa sœur, qui n'a pas reposé de la nuit, va dans sa chambre où elle la trouve « fort endormie » : « Elle se leva, écrit Gilberte, s'habilla et s'en alla, faisant cette action comme toutes les autres, dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables. *Nous ne nous dismes point adieu, de crainte de nous attendrir, et je me destournay de son passage lorsque je la vis preste à sortir.* Ce fut le 4 janvier de l'année 1652, estant lors âgée de vingt-six ans et trois mois. »

De son couvent, elle écrit à Pascal une longue et admi-

rable lettre, pour lui demander son consentement et l'inviter à la cérémonie de ses vœux. Elle peut se passer de son approbation et de son aveu, lui dit-elle, *puisqu'ils n'y sont point nécessaires*, mais elle ne laisse pas d'en avoir besoin. Il y a des mots tendres dans ces pages où se succèdent le *tu* et le *vous* ; il y a des révoltes et des mots durs : « Fais par vertu ce qu'il faut que tu fasses par nécessité. Donne à Dieu ce qu'il te demande en le prenant... Je suis ravie que vous ayez cette occasion de mériter... Ne m'obligez pas à vous regarder comme l'obstacle de mon bonheur. »

Quelque temps après, au sujet de la dot, un autre drame éclata, dont Jacqueline, devenue sœur de Sainte-Euphémie, a laissé une minutieuse relation. Cette fois, elle se voyait dans l'obligation d'être reçue par charité. Mais le jour où la mère Angélique la « tint une heure entière la tête appuyée sur son sein, en (l')embrassant avec la tendresse d'une vraie mère », elle ne pleurait pas seulement d'humiliation : c'était sur son frère tant aimé, qui lui causait une si cruelle déception, que coulaient ses larmes.

Pascal d'ailleurs fut plein de confusion, se ressaisit et fit le nécessaire. Après tant de heurts la paix revint entre ces deux cœurs. La paix et aussi la confiance totale et la soumission. Il suffit de voir le rôle de Jacqueline dans la seconde conversion. Sur les mouvements intérieurs de l'âme de Pascal, à cette étape décisive, nous avons un document inestimable, les lettres qu'elle écrit à Mme Périer — pages où l'on sent passer un frémissement de joie toute sainte, le transport d'une foi exaucée.

A la fin de septembre 1654, Pascal, au parloir de Port-Royal de Paris, est venu voir sa sœur. Elle n'a jamais cessé de l'attendre, de prier pour que la miséricorde de Dieu opère dans une personne qui lui est si chère. Le voici. Un aveu s'échappe de ses lèvres, plus douloureux, plus déchirant qu'elle n'avait peut-être espéré : « A cette

visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié. » Elle l'écoute, frappée au cœur d'un bonheur sans nom. Bien qu'il se plaigne d'être « dans un grand abandonnement du côté de Dieu », elle sent s'approcher la grâce.. « Cette confession, écrit-elle, me surprit autant qu'elle me donna de joie. » Et elle continue d'attendre, laissant se faire le travail profond. De ses instances auprès de Dieu, à ce moment, elle ne dit rien, mais nous devinons ce que dut être sa prière.

Pascal, dans cette période, revient sans cesse à elle, cédant à ce besoin de s'épancher, d'être consolé, que connaissent les âmes dévorées d'un tourment divin : « Si je racontais toutes les autres visites aussi en particulier, il faudrait en faire un volume ; car depuis ce temps, elles furent si fréquentes et si longues que je pensois n'avoir plus autre chose à faire. » Enfin elle le remet entre les mains de M. Singlin.

Ainsi, dans les grands moments, nous voyons à côté les deux hautes figures, dont l'une est en quelque sorte, selon le mot de Sainte-Beuve, *le double* de l'autre. Pour la défense de Port-Royal, Pascal a donné son génie. Jacqueline, ce qui est bien dans la vocation des femmes, a donné sa vie, après une agonie intérieure qu'on ne peut décrire, « première victime du Formulaire » qu'elle avait été forcée de signer.

A côté de ce désespoir, voici que nous en évoquons un autre, celui-là touchant comme la faiblesse. Mlle de Roannez, que Pascal exhorta, qu'il aima peut-être, et qui défaillit quand il lui manqua, souffrit, elle, un autre supplice, la peine indicible de l'âme qui a renié ses vœux et s'épouvante d'y avoir manqué. A son lit de mort, elle avait demandé que son cœur fût porté à Port-Royal des Champs. On le lui refusa. Jacqueline Pascal qui avait une fois offert le sien ne le reprit jamais.

JEAN BALDE.

PASCAL ET PORT-ROYAL

« La nature, dit Sully-Prudhomme, semble avoir allumé dans le multiple génie de Pascal autant de flambeaux qu'elle a de provinces mystérieuses, depuis l'espace infini où gravite la matière jusqu'aux abîmes de la conscience humaine. » C'est pour cela que dans le mois qui vient de s'écouler, la France, justement fière de son illustre enfant, a célébré le troisième centenaire de sa naissance par la voix également autorisée des savants, des philosophes et des littérateurs. Les uns ont dit la magnifique valeur de son œuvre scientifique, les autres ont essayé de sonder l'abîme de sa pensée, les derniers ont admiré l'impeccable beauté de son style. L'Église enfin a honoré en lui ce qu'il fut avant tout : un noble, un grand chrétien.

Pour nous, que nos traditions et nos études rattachent à ce Port-Royal dont il est inséparable, c'est là que nous voulons l'étudier un instant, dans ce cercle qu'il fit le sien et où il enferma avec bonheur une vie que la science ni le monde n'avaient pu remplir. « J'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement », écrira-t-il un jour, pensant certes à ses deux incomparables sœurs ; mais encore aux amis, incomparables aussi, près desquels il avait trouvé ; dans une renonciation totale et douce, ce que lui-même a défini au cours de sa nuit d'extase : certitude, certitude, sentiment, joie, paix.

D'autres ont dit avant nous comment Pascal se lia avec Port-Royal. Les admirables chapitres de Sainte-

Beuve notamment sont dans toutes les mémoires. Mais ce sujet, comme bien d'autres, le grand critique ne l'a pas épuisé, et l'on peut encore après lui, dans le vallon des Champs où sur les ruines du monastère s'élève, à quelques pas de celui de Racine, le buste de Pascal, évoquer son grand souvenir qui semble toujours présent :

Ses pas qu'on n'entend plus sont restés imprimés.

Pascal avait vingt-quatre ans, quand à Paris, en 1647, il fit une connaissance directe avec ce qu'on appelait : le Port-Royal. De l'esprit qui y régnait, il avait déjà reçu le choc un an plus tôt, en Normandie, lorsque à l'instigation de deux gentilshommes du pays, MM. des Landes et de la Bouteillerie, il s'était mis, ainsi que toute sa famille, sous la conduite de M. Guillebert, curé de Rouville, ami naguère et disciple de l'abbé de Saint-Cyran. Ce fut même alors un ouvrage peu connu de Jansénius : *la Réformation de l'homme intérieur*, traduit par Arnauld d'Andilly et prêté par Guillebert à son pénitent, qui fit sur celui-ci la plus vive impression.

Mais bien plus profonde fut celle ressentie par le jeune homme à Paris, quand il vint écouter dans l'église de Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques, les prédications du supérieur, M. Antoine Singlin. Sa sœur Jacqueline était avec lui. Elle trouva là, la première, son chemin de Damas et offrit à Dieu dans le silence de son cœur les prémices de sa vocation religieuse. L'Esprit souffle où il veut, lisons-nous dans nos saints livres. Quel dut donc être le souffle qui anima les paroles sacerdotales dont le retentissement fut tel dans les deux âmes de Blaise et de Jacqueline Pascal !

Pour elle, l'appel fut irrésistible, et si des raisons de famille, la considération surtout de son vieux père, la retinrent dans le monde tant qu'il vécut, du moins ce fut sans y jeter de regards en arrière. Bien avant son corps, son cœur fut dans la clôture. Elle ne prit

l'habit à Port-Royal qu'en 1652 ; mais depuis cinq ans déjà, comme le lui écrivait la mère Agnès Arnauld, elle y était véritablement religieuse.

Nous connaissons peu de pages plus simplement belles que celle où Mme Périer (Gilberte Pascal) raconte le départ de sa sœur, cette sœur dont elle avait été la mère. Bien qu'elle y consentît de toute son âme, l'inquiétude où il la jetait l'empêcha de reposer toute la nuit qui le précéda, et ce fut elle qui, au matin, alla réveiller Jacqueline endormie. Celle-ci, écrit-elle, « se leva, s'habilla et s'en alla, faisant cette action, comme toutes les autres, dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables ». « Nous ne nous dîmes point adieu, ajoute-t-elle, de crainte de nous attendrir, et je me détournai de son passage lorsque je la vis prête à sortir. »

Tout l'esprit de Port-Royal est là dans sa sobre grandeur, animant au même degré celle qui part et celle qui reste. L'émotion est profonde, mais elle est contenue ; les larmes s'arrêtent au bord des yeux qui ne les laissent pas couler. Jacqueline a entendu la voix de Dieu qui l'appelle : *Magister ad est, vocat te.* Elle obéit. Gilberte l'a compris. Elle s'incline. Dans leurs deux cœurs la grâce en silence triomphe de la nature.

Les sœurs furent ici beaucoup plus fortes que le frère. Pascal, lui, ne s'inclina pas ; et soit que sa tendresse jalouse eût voulu garder Jacqueline dans sa propre vie, soit que l'esprit du monde qu'elle avait vaincu prît sur lui sa revanche, il eut alors vis-à-vis de sa sœur une attitude hostile qui attrista profondément la réception de celle-ci à Port-Royal : « Si vous n'avez pas la force de me suivre, au moins ne me retenez pas », lui écrivait-elle, en entrant au monastère. Il devait attendre plus de deux ans avant de la suivre ; mais les dissentiments qui survinrent alors entre eux, et où les Mères de Port-Royal jouèrent un si noble rôle, eurent du moins pour résultat de lui faire comprendre et apprécier le caractère des religieuses dont il

devait bientôt se constituer l'immortel défenseur : « Mon frère, lisons-nous, dans sa vie écrite par Mme Périer, a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux, et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien n'a pu le satisfaire que sa connaissance. »

Comment donc n'aurait-il pas subi l'ascendant de la Mère Angélique Arnauld dont le désintéressement fut en cette occasion si complet, le sens chrétien si droit, si dégagé de toute humaine considération : « Voyez-vous, monsieur, lui avait-elle dit, nous avons appris de M. de Saint-Cyran à ne rien recevoir pour la maison de Dieu qui ne vienne de Dieu. Tout ce qui est fait par un autre motif que la charité n'est point un fruit de l'esprit de Dieu. » De telles paroles entraient certes dans son cœur, et comme sa prodigieuse mémoire ne lui laissait rien oublier, nous en trouverons plus tard l'écho dans certaines de ses *Pensées*.

Quoi qu'il en soit, il prit assidûment dès lors le chemin de Port-Royal, et dans les deux années qui suivirent, l'influence de Jacqueline fut immense. Elle-même le dit, la conquête à Dieu de ce frère tant aimé fut sa principale occupation ; et lui de son côté regarda de jour en jour comme un plus pur néant, non seulement le monde qui l'avait pensé reprendre, mais encore la science qui l'avait tant absorbé : « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, lisons-nous dans les *Pensées*, j'ai vu que les sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en l'ignorant. J'ai pardonné aux autres d'y peu savoir. »

Mais comme il devait l'écrire aussi, « on se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres ». A l'influence de sa sœur, à l'ardente prière des religieuses, des amis qu'il comptait déjà nombreux à Port-Royal, se joignit l'effort intime de sa magnifique

intelligence, et tout cela aboutit à la nuit décisive du 23 novembre 1654.

Il est à remarquer que dans le Mémorial qu'il en a écrit, c'est le mot de *joie* qui revient avec le plus de fréquence. Nul doute qu'il en était inondé, et cela n'est pas inutile à faire observer par ceux auxquels la religion grave de Port-Royal semble triste : « Joie, paix... Joie, joie, joie, pleurs de joie... Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. »

Cela persista, malgré son déplorable état de santé, quand de l'avis de M. Singlin qui restait à Paris, il s'alla retirer durant quelque temps, sous la conduite de M. de Sacy, à Port-Royal des Champs : « J'ai autant de joie de vous trouver gai dans la solitude, lui écrivait Jacqueline le 19 janvier 1655, que j'avais de douleur quand je voyais que vous l'étiez dans le monde. Je ne sais néanmoins comment M. de Sacy s'accommode d'un pénitent si réjoui et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis. »

Les *Mémoires* de Fontaine nous apprennent quelles étaient ces joies plus raisonnables et ces jeux d'esprit plus permis. A Port-Royal où, suivant le même auteur, « son brillant charmait et enlevait tout le monde », Pascal avait rencontré M. Arnauld « pour lui prêter le collet en ce qui regarde les sciences » et M. de Sacy « pour lui apprendre à les mépriser ». C'est à cette époque qu'eut lieu son fameux entretien avec ce dernier touchant Épictète et Montaigne. On comprend en le lisant que Pascal à Port-Royal avait trouvé de quoi ne pas regretter le monde.

La paix y régnait encore, bien qu'elle touchât à sa fin et qu'on fût à la veille des persécutions. Mais alors, non loin de la Mère Angélique gouvernant l'abbaye dans tout son saint éclat, il y avait aux Granges M. de Sacy qui conduisait les âmes, M. Hamon qui soignait les corps.

L'illustre Antoine Le Maître y travaillait dans le silence avec ses oncles d'Andilly et Arnauld que secondait Pierre Nicole. Lancelot y venait parfois lire ses textes grecs. Le cousin de Richelieu, l'abbé de Pontchâteau, y faisait déjà des retraites. M. de Sainte-Marthe était souvent présent, et le nouveau venu apprenait à le connaître. M. de Luzancy, M. de Pontis, M. de Saint-Gilles, M. d'Épinay, M. de la Petitière et plusieurs autres y poursuivaient les exercices d'une pénitence héroïque que contemplait ravi le jeune Nicolas Fontaine et qu'allait bientôt admirer Racine adolescent. Port-Royal en un mot était une thébaïde dans laquelle filtraient les lueurs nouvelles de l'Académie française.

Entre lui et le savant qu'il avait conquis, l'accord se fit complet, absolu, indestructible ; et bien que Pascal ne se fixât pas au désert des Champs, ce qui lui permit de dire par la suite qu'il n'était pas de Port-Royal, il n'en mit pas moins au service des solitaires tous les dons merveilleux qui reposaient en lui. Aussi fut-ce très naturellement que l'année suivante, 1656, à Port-Royal encore, Arnauld exclu de Sorbonne et persécuté se tourna vers lui pour réclamer son aide, en lui disant : « Vous qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose. » Ce quelque chose fut les *Provinciales*.

Nous n'avons pas à en parler ici. Tant qu'il y aura au monde des êtres épris de beauté, on lira et on relira cet immortel chef-d'œuvre dont la fine ironie et la sublime éloquence n'ont jamais été dépassées. L'on se demandera aussi ce qu'il faut le plus admirer, ou de celui qui sut ainsi défendre ses amis, ou de ceux qui méritèrent d'avoir un pareil défenseur.

Le miracle de la Sainte Épine, arrivé au monastère du faubourg Saint-Jacques sur la propre nièce de Pascal, le 24 mars de la même année, après l'apparition de la cinquième Lettre, scella, si on peut ainsi parler, son union avec Port-Royal. Tous deux y virent un signe d'en

haut, l'intervention manifeste de Dieu ; ils entendirent ensemble « la voix sainte et terrible qui étonne la nature et qui console l'Église ».

Pascal fut bouleversé, et du plus intime de son âme jaillit un hymne d'actions de grâces : « Comme Dieu, note-t-il, n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante. » Et sans doute dès lors, tout en continuant d'écrire au Provincial, construisit-il en son esprit le plan de l'apologie qu'il rêvait et qu'il exposa vers le même temps à ses amis de Port-Royal.

Les *Petites Lettres* cessèrent brusquement de paraître, on le sait, au printemps de 1657. La dernière, chose à remarquer, porte la date du 24 mars, c'est-à-dire le jour anniversaire du miracle. On a longuement discuté sur cette retraite prématurée de l'écrivain qui se savait applaudi par la France entière, et l'on a même supposé qu'un scrupule pouvait avoir déterminé Pascal à ne plus contrister les Jésuites. Hypothèse invraisemblable qui dément l'affirmation qu'il fit peu avant sa mort : « Bien loin de me repentir d'avoir fait les *Provinciales*, si j'avais à les faire présentement, je les ferais encore plus fortes. » Il avait au contraire obéi en les écrivant à un devoir de conscience, « se croyant obligé d'avertir tout le monde de n'aller pas puiser de l'eau à une fontaine empoisonnée ».

Bien plus plausible est la supposition que Pascal, sentant défaillir les forces qui l'avaient soutenu durant sa lutte, voulait employer les dernières à un ouvrage dont l'utilité lui semblait plus grande que celle d'une œuvre de polémique. Ce sanctuaire de Port-Royal où il avait si ardemment prié, il voulait en faire comme le centre d'une immense et magnifique église où, aux pieds du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non des philosophes et des savants, il rassemblerait tous les hommes.

On sait ce qu'il en advint, et comment la maladie, puis

la mort triomphèrent de sa volonté : *Pendent opera interrupta*. Des débris de son rêve, Port-Royal fit les *Pensées* et cette collaboration suprême dit avec une suffisante éloquence ce que furent leurs relations durant ses dernières années.

Le 4 octobre 1661, dans le monastère encore tout secoué par la perte récente de la Mère Angélique, Jacqueline mourut à trente-six ans, première victime de la persécution, sa délicatesse extrême n'ayant pu supporter les affres de conscience où l'avait jetée l'exigence de la signature du formulaire. « Je parle dans l'excès d'une douleur à quoi je sens bien qu'il faudra que je succombe, avait-elle écrit quelques mois auparavant au docteur Arnauld. » Elle y succomba en effet, fidèle à ce qu'elle avait dit encore : « Si ce n'est pas à nous à défendre la Vérité, c'est à nous à mourir pour la Vérité. »

Les lettres écrites alors à Pascal et à Mme Périer par les religieuses et les solitaires montrent de quelle affection tous les deux restaient l'objet au monastère auquel les unissaient maintenant, s'ajoutant aux autres, les liens d'une commune douleur : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir », avait dit simplement Pascal en apprenant cette mort, le coup le plus sensible qui le pût frapper sur la terre.

Pendant les dix mois qui lui restaient à vivre, il prit une grande part, tous les mémorialistes le rapportent, à ce qu'on a appelé les guerres civiles de Port-Royal. Un érudit moderne a même voulu établir, à l'aide de textes suspects ou mal lus, qu'il y avait eu brouille complète entre Pascal et ses amis. C'est là une erreur qui a été réfutée en son temps. La vérité est qu'il y eut désaccord au sujet de la signature du formulaire, non parce que Pascal désavouait ses opinions anciennes, mais au contraire parce que, soutenu par quelques-uns des « Messieurs », il trouvait Arnauld et la plupart des autres trop modérés, trop désireux d'assurer la paix. « Son humeur

bouillante », comme disait sa sœur, n'admettait pas les tempéraments qu'acceptait l'illustre docteur.

Mais jamais, les mêmes témoins l'affirment, la charité entre eux ne fut altérée, jamais l'amitié ne fut refroidie ; et tant qu'il resta dans son domicile de la Porte Saint-Michel, Pascal, sans doute, continua d'aller souvent au Port-Royal de Paris. Là, tout lui rappelait Jacqueline, et il pouvait voir M. Singlin qui y demeura jusqu'à ce que la persécution l'en fît sortir. Là aussi, il retrouvait dans les dehors de la maison d'autres amis, notamment la vieille marquise de Sablé à laquelle l'attachait une particulière affection. Aujourd'hui encore, dans l'ancienne abbaye devenue l'hôpital de la Maternité, ce n'est pas sans émotion que l'on gravit l'escalier qu'il dut prendre si souvent pour aller chez la marquise, en ce logement mi-conventuel, mi-mondain où La Rochefoucauld venait discuter avec Nicole, où le frère de Louis XIV ne dédaignait pas de monter, où le jésuite Rapin put rencontrer parfois l'auteur des *Provinciales :* « Il vous regardait par les yeux de la foi, écrira au lendemain de sa mort la Mère Agnès Arnauld à Mme de Sablé, ce qui lui donnait un zèle et un amour pour votre âme qu'il aurait voulu servir aux dépens de sa vie. Et c'est ce qui vous fait ressentir cette solitude terrible de vous voir délaissée d'un ami si fidèle qui ne laisse pas son semblable après lui. »

Quand à la fin de juin 1662, Pascal, abandonnant son logis à des indigents s'en vint demeurer chez Mme Périer rue des Fossés-Saint-Victor, il n'en sortit plus guère, terrassé par le mal qui ne lui laissait pas de relâche. Et c'est alors Port-Royal qui vint à lui. Arnauld, Nicole, M. de Sainte-Marthe se succédèrent à son chevet d'agonisant, bravant le danger qu'ils couraient d'être arrêtés à une époque où ils étaient proscrits. M. de Sainte-Marthe l'entendit plusieurs fois en confession ; M. Wallon de Beaupuis, qui prenait soin des enfants Périer, assista à sa sainte mort, et l'on devine comment il fut pleuré en lisant les

lettres écrites après le 19 août : « Je n'y puis penser ni vous en écrire que les larmes aux yeux, mandait l'abbé de La Lane à Mme Périer. C'est peu de le regretter pour ses proches et pour ses amis, il faut le regretter pour toute l'Église. Ceux qui savent ce qu'il avait fait et ce qu'il pouvait faire et aurait fait ne peuvent s'en consoler qu'en adorant la Providence de Dieu qui l'a voulu ôter de ce monde pour sa gloire et pour récompenser la piété et les travaux de son serviteur. »

Puis, quand tout fut fini, quand on lui eut jeté un peu de terre sur la tête, ce fut à ces mêmes amis, Messieurs de Port-Royal, que Mme Périer s'adressa pour recueillir et publier les *Pensées* de son frère. Leur première édition s'appellera toujours l'édition de Port-Royal.

A travers les temps, ils nous arrivent donc inséparablement joints, ces deux noms de Pascal et de Port-Royal, et l'on se demande seulement si Pascal fit plus pour Port-Royal ou Port-Royal pour Pascal.

Ne le discutons pas, ou plutôt, disons mieux : sans Port-Royal nous n'aurions pas tout Pascal. Sans Pascal, il manquerait un rayon à Port-Royal. Ils se complètent harmonieusement comme la vertu par le génie, le génie par la vertu, et dans la paix sereine de l'Histoire une même admiration les réunit pour jamais.

CÉCILE GAZIER.

VARIATION SUR UNE " PENSÉE "

Le silence éternel...

— Quels sons doux et puissants, demande Eustathe à Pythagore, et quelles harmonies d'une étrange pureté il me semble d'entendre dans la substance de la nuit qui nous entoure? Mon âme, à l'extrême de l'ouïe, accueille avec surprise de lointaines modulations. Elle se tend, pareille à l'espérance, jusqu'aux limites de mon sens, pour saisir ces frémissements de cristal et ce mugissement d'une majestueuse lenteur qui m'émerveillent. Quel est donc le mystérieux instrument de ces délices?

— Le ciel même, lui répondait Pythagore. Tu perçois ce qui charme les dieux. Il n'y a point de silence dans l'univers. Un concert de voix éternelles est inséparable du mouvement des corps célestes. Chacune des étoiles mobiles, faisant vibrer l'éther selon sa vitesse, communique à l'étendue le son qui est le propre de son nombre. Les plus éloignées, qui sont nécessairement les plus rapides, fournissent à l'ensemble les tons les plus aigus. Plus graves sont les plus lentes, qui sont les plus proches de nous ; et la terre immobile est muette. Comme les sphères obéissent à une loi, les sons qu'elles engendrent se composent dans cet accord suave et doucement variable, qui est celui des cieux avec les cieux. L'ordre du monde pur enchante tes oreilles. L'intelligence, la justice, l'amour, et les autres perfections qui règnent dans la partie sublime de l'univers, se font sensibles ; et ce ravissement que tu éprouves n'est que l'effet d'une divine et rigoureuse analogie...

Voilà ce que prêtait aux abîmes de la nuit le profond désir des anciens Grecs.

Quant aux Juifs, ils ne parlent des cieux qu'ils n'en célèbrent l'éloquence. Les nuits bibliques retentissent des louanges du Seigneur. Les étoiles, quelquefois, y paraissent confondues aux fils de Dieu, qui sont les anges, et cette innombrable tribu des esprits et des astres fait entendre à toute la terre une acclamation immense.

« Les cieux énoncent la gloire de Dieu, et l'ouvrage de ses mains est proclamé par le firmament. »

L'auteur des *Psaumes* ne trouve pas de termes assez énergiques pour exprimer toute la puissance de cette voix extraordinaire : « Le jour vomit au jour la parole divine, et la nuit enseigne la nuit. Ce ne sont point des babillages, ni de ces propos qui peuvent échapper à l'oreille, mais leur résonance se prolonge aux extrémités de la terre... *Non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum. In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum.*

Et Jéhovah lui-même dit à Job : « Les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse. »

Pascal ne reçoit des espaces infinis que le silence. Il se dit « effrayé ». Il se plaint amèrement d'être abandonné dans le monde. Il n'y découvre pas Celui qui déclarait par Jérémie : *Cœlum et terram ego impleo.* Et cet étrange chrétien ne se trouve pas son Père dans les cieux... Mais au contraire, « en regardant tout l'univers muet, il entre en effroi, dit-il, comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable... »

Effroi, effrayé, effroyable; silence éternel; univers muet, c'est ainsi que parle de ce qui l'entoure, l'une des plus fortes intelligences qui aient paru.

Elle se ressent, elle se peint, et se lamente, comme une bête traquée ; mais de plus, qui se traque elle-même, et

qui excite les grandes ressources qui sont en elle, les puissances de sa logique, les vertus admirables de son langage, à corrompre tout ce qui est visible et qui n'est point désolant. Elle se veut fragile et entièrement menacée, et de toutes parts environnée de périls et de solitude, et de toutes les causes de terreur et de désespoir. Elle ne peut souffrir qu'elle soit tombée dans les filets du temps, du nombre et des dimensions, et qu'elle se soit prise au piège du système du monde. Il n'est pas de chose créée qui ne la rappelle à son affreuse condition, et les unes la blessent, les autres la trompent, toutes l'épouvantent, tellement que la contemplation ne manque jamais de la faire hurler à la mort. Elle me fait songer invinciblement à cet aboi insupportable qu'adressent les chiens à la lune ; mais ce désespéré, qui est capable de la théorie de la lune, pousserait son gémissement tout aussi bien contre ses calculs.

Ce n'est pas seulement ce qui arrive dans le ciel, mais toute chose ; et non seulement toute chose elle-même, mais jusqu'à l'innocente représentation des choses, qui l'irrite et se fait haïr : *Quelle vanité que la peinture...* Il invente, pour les images que poursuivent les arts, une sorte de dédain du second degré.

Je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a du système et du travail dans cette attitude parfaitement triste et dans cet absolu de dégoût. Une phrase bien accordée exclut la renonciation totale.

Une détresse qui écrit bien n'est pas si achevée qu'elle n'ait sauvé du naufrage quelque liberté de l'esprit, quelque sentiment du nombre, quelque logique et quelque symbolique qui contredisent ce qu'ils disent. Il y a aussi je ne sais quoi de trouble, et je ne sais quoi de facile, dans la spécialité que l'on se fait des motifs tragiques et des objets impressionnants. Qu'est-ce que nous apprenons aux autres hommes en leur répétant qu'ils ne sont rien, que la vie est vaine, la nature

ennemie, la connaissance illusoire? A quoi sert d'assommer ce néant qu'ils sont, ou de leur redire ce qu'ils savent?

Je ne suis pas à mon aise devant ce mélange de l'art avec la nature. Quand je vois l'écrivain reprendre et empirer la véritable sensation de l'homme, y ajouter des forces recherchées, et vouloir toutefois que l'on prenne son industrie pour son émotion, je trouve que cela est impur et ambigu. Cette confusion du vrai et du faux dans un ouvrage devient très choquante quand nous la soupçonnons de tendre à entraîner notre conviction ou à nous imprimer une tendance. Si tu veux me séduire ou me surprendre, prends garde que je ne voie ta main plus distinctement que ce qu'elle trace.

Je vois trop la main de Pascal.

D'ailleurs, quand même les intentions seraient pures, le seul souci d'écrire, et le soin que l'on y apporte ont le même effet naturel qu'une arrière-pensée. Il est inévitable de rendre extrême ce qui était modéré, et dense ce qui était rare, et plus entier ce qui était partagé, et pathétique ce qui n'était qu'animé... Les fausses fenêtres se dessinent d'elles-mêmes. L'artiste ne peut guère qu'il n'augmente l'intensité de son impression observée, et il rend symétriques les développements de son idée première, à peu près comme fait le système nerveux quand il généralise et étend à l'être tout entier quelque modification locale. Ce n'est pas là une objection contre l'artiste, mais un avertissement de ne jamais confondre le véritable homme qui a fait l'ouvrage, avec l'homme que l'ouvrage fait supposer.

Cette confusion est de règle pour Pascal. On a tant écrit sur lui, on l'a tant imaginé et si passionnément considéré qu'il en est devenu un personnage de tragédie, un acteur singulier et presque un « emploi » de la comédie de la connaissance. Certains jouent les Pascal. L'usage a fait de lui une manière d'Hamlet français et janséniste,

qui soupèse son propre crâne, crâne de grand géomètre ; et qui frissonne et songe, sur une terrasse opposée à l'univers. Il est saisi par le vent très âpre de l'infini, il se parle sur la marge du néant où il paraît exactement comme sur le bord d'un théâtre, et il raisonne devant tout le monde avec le spectre de soi-même.

C'est pourtant un fait assez remarquable que la plupart des religions aient placé dans l'extrême altitude le siège de la Toute-Puissance, comme elles ont trouvé sa marque et les preuves de son existence dans cet ordre sidéral, qui d'autre part, a donné aux hommes l'idée, le modèle primitif, et les premières vérifications des lois naturelles.

C'est vers le ciel que les mains se tendent ; en lui que les yeux se réfugient ou se perdent ; c'est lui que montre le doigt d'un prophète ou d'un consolateur ; c'est du haut de lui que certaines paroles sont tombées, et que certains appels de trompettes se feront entendre.

Et sans doute, ni la Cause Première, ni l'Acte Pur, ni l'Esprit, n'ont point de site, non plus qu'ils n'ont de figure ni de parties ; mais un instinct qui tient peut-être à notre structure verticale, mais peut-être le sentiment que nos destins sont suspendus à des phénomènes très éloignés, et que toute vie terrestre en dépend, tourne inévitablement les hommes embarrassés, ou affligés, ou tourmentés dans leurs esprits par leurs questions abusives, vers le zénith du lieu, *vers le haut.*

Exhausser, *exaucer*, sont le même mot.

Kant lui-même, cédant à un secret mouvement de mysticisme naïf, a conjoint cette espèce d'inspiration qu'il eut d'une loi morale universelle, à la sensation que lui causait le spectacle du ciel étoilé.

J'ai essayé quelquefois d'observer en moi-même et de suivre jusqu'aux idées cet effet mystérieux que pro-

duisent généralement sur les hommes une nuit pure et la présence des astres.

Voici que nous ne percevons que des objets qui n'ont rien à faire avec notre corps. Nous sommes étrangement simplifiés. Tout ce qui est proche est invisible ; tout ce qui est sensible est intangible. Nous flottons loin de nous. Notre regard s'abandonne à la vision, dans un champ d'événements lumineux, qu'il ne peut s'empêcher d'unir entre eux par ses mouvements spontanés, comme s'ils étaient dans le même temps ; traçant des lignes, formant des figures qui lui appartiennent, qu'il nous impose, et qu'il introduit dans le spectacle réel.

Cependant la distribution de tous ces points nous échappe. Nous nous trouvons accablés, lapidés, englobés, négligés par ce nombreux étincellement.

Nous pouvons compter ces étoiles, nous qui ne pouvons croire que nous existions à leur regard. Il n'y a aucune réciprocité d'elles à nous.

Nous ressentons quelque chose qui nous demande une parole, et une autre chose qui la refuse.

Ce que nous voyons dans le ciel, et ce que nous trouvons au fond de nous-mêmes, étant également soustraits à notre action, et l'un scintillant au delà de nos entreprises, l'autre vivant en deçà de nos expressions, il se fait donc une sorte de relation entre l'attention que nous attachons au plus loin, et notre attention la plus intime. Elles sont comme des extrêmes de notre attente, qui se répondent, et qui se ressemblent par l'espérance de quelque nouveauté décisive, dans le ciel ou dans le cœur.

A ce nombre d'étoiles qui est prodigieux pour nos yeux, le fond de l'être oppose un sentiment éperdu d'être soi, d'être unique, — et cependant d'être seul. Je suis tout, et incomplet. Je suis tout et partie.

L'obscurité qui nous entoure nous fait une âme toute nue.

Cette obscurité est tout ensemencée de clartés inaccessibles. L'on peut difficilement se défendre de songer à des demeures où l'on veille. Nous peuplons vaguement l'ombre de vivants lumineux et inconnaissables.

Cette même ombre qui nous supprime les environs de notre corps, par conséquence rabaisse le son de notre voix et la réduit à une parole intérieure, car nous avons une tendance à ne parler véritablement qu'à des êtres peu éloignés.

Nous éprouvons un calme et un malaise singuliers. Entre le « moi » et le « non-moi », il n'y a plus de passage. Pendant la pleine lumière, il existait un enchaînement de nos pensées avec les choses, par nos actes. Nous échangions des sensations contre des pensées, et des pensées contre des sensations ; et nos actes servaient d'intermédiaires, notre temps servait de monnaie. Mais à présent il n'y a plus d'échanges, il n'y plus cet homme agissant qui est mesure des choses. Il n'y a plus que deux présences distinctes et deux natures incommensurables. Il n'y a que deux adversaires qui se contemplent et qui ne se comprennent pas. L'immense agrandissement de nos perspectives, la réduction de notre pouvoir sont confrontés. Nous perdons pendant quelque temps l'illusion familière que les choses nous correspondent. Une mouche qui ne peut pas traverser une vitre est notre image.

Nous ne pouvons pas rester à ce point mort. La sensibilité ne connaît point l'équilibre. On pourrait même la définir comme une fonction dont le rôle est de rompre dans les vivants tout équilibre de leurs puissances. Il faut donc que notre esprit s'excite soi-même à se défaire de sa stupeur et à se reprendre de cette solennelle et immobile surprise que lui causent le sentiment d'être tout, et l'évidence de n'être rien.

On voit alors le solitaire par essence, l'esprit, se défendre par ses pensées. Notre corps se défend contre le monde, par ses réflexes et par ses diverses sécrétions ; et tantôt,

il les produit comme au hasard, et comme pour faire hâtivement quelque chose ; et tantôt, ce sont des mouvements opportuns et des humeurs efficaces qu'il oppose exactement à ce qui l'opprime ou qui l'irrite. L'âme n'agit pas autrement contre l'inhumanité de la nuit. Elle s'en défend par ses créations qui, les unes, sont naïves et irrésistibles comme des réflexes ; les autres sont réfléchies, retardées, combinées, articulées, et adaptées à la connaissance qu'elle peut avoir de notre situation.

Nous trouverons donc en nous deux ordres de réponses à la sensation que j'ai décrite, et que nous donne la vue du ciel et l'imagination de l'univers. Les unes seront *spontanées*, et les autres *élaborées*. Elles sont bien différentes, quoiqu'elles puissent se mêler et se combiner dans la même tête ; mais il faut les séparer pour les définir. On les distingue souvent en attribuant les unes au *cœur*, les autres à l'*esprit*. Ces termes sont assez commodes.

Le cœur finit presque toujours, dans sa lutte contre la figure effrayante du monde, par susciter, à force de désir, l'idée de quelque Être assez puissant pour contenir, pour avoir construit, ou pour émettre, ce monstre d'étendue et de rayonnements qui nous enferme, qui nous menace, qui nous fascine, qui nous intrigue et nous dévore. Et cet Être, ce sera même une Personne, — c'est-à-dire qu'il y aura quelque ressemblance entre lui et nous, et je ne sais quel espoir d'une entente indéfinissable. Voilà ce que le cœur *trouve*. Il tend à se répondre par un dieu.

On sait bien, d'ailleurs, par l'expérience de l'amour, que l'unique a besoin de l'unique, et que le vivant veut le vivant.

Voyons maintenant quel autre genre de pensées peut nous venir, si nous différons notre sentiment, et si nous essayons d'opposer à l'énorme pression de toutes les choses, une patience infinie et un immense intérêt. L'esprit *cherche*.

L'esprit ne se hâtera pas d'imaginer ce qu'il lui faut pour soutenir la considération de l'univers. Il examinera, sans égard au temps, ni à la durée d'une vie particulière. Il y a un contraste remarquable entre la promptitude, l'impatience, l'inquiétude du « cœur », et cette lenteur faite de critique et d'espoir. Ce retard, qui peut être illimité, a pour effet de transformer le problème. Le problème transformé pourra transformer le questionneur.

Nous observerons que nous ne pouvons penser à notre univers qu'en le concevant comme un *objet* nettement séparable de nous, et distinctement opposé à notre conscience. Nous pourrons alors le comparer aux petits systèmes que nous savons décrire, définir, mesurer, expérimenter. Nous traiterons le tout comme une partie. Nous serons conduits à lui ajuster une logique dont les opérations nous permettront de prédire ses changements, ou d'en limiter le domaine.

(Nous comparerons, par exemple, l'ensemble des étoiles à un nuage gazeux, nous essaierons sur un essaim sidéral les définitions et les lois trouvées en étudiant les gaz au laboratoire, nous nous ferons une idée « statistique de l'univers, nous penserons à son « énergie interne », à sa « température », etc.).

Notre travail consistera, en somme, à rapprocher ce qui était si stupéfiant et si émouvant, de ce qui est familier à nos sens, accessible à notre action, et qui se conforme d'assez près à nos raisonnements.

Mais il résulte, — il doit nécessairement résulter à la longue, de ce travail illimité, une certaine variation (déjà sensible) de ce *familier*, de ce *possible*, de ce *raisonnable*, qui constituent à chaque instant les conditions de notre apaisement. Comme les hommes ont accepté les antipodes, ils s'apprivoiseront avec la « courbure d'univers », et avec bien d'autres étrangetés. Il n'est pas impossible, — il est même assez probable, — que cette accou-

tumance transforme peu à peu, non seulement nos idées, mais certaines de nos réactions immédiates.

Ce qu'on pourrait nommer « la réaction de Pascal » peut devenir une rareté et un objet de curiosité pour les psychologues.

Pascal avait « trouvé, » mais sans doute parce qu'il ne cherchait plus. La cessation de la recherche, et la forme de cette cessation, peuvent donner le sentiment de la trouvaille.

Mais il n'a jamais eu de foi dans la recherche en tant qu'elle espère dans l'imprévu.

Il a tiré de soi-même le *silence éternel* que ni les hommes véritablement religieux, ni les hommes véritablement profonds n'ont jamais observé dans l'univers.

Il a exagéré affreusement, grossièrement l'opposition de la connaissance et du salut, puisqu'on voyait dans le même siècle, de savantes personnes qui ne faisaient pas moins bien leur salut, je pense, que lui le sien, mais qui n'en faisaient point souffrir les sciences. Il y avait Cavalieri, qui s'essayait aux indivisibles ; il y avait ce Saccheri, qui soupçonnait, sans se l'avouer, ce qu'il y a de convenu dans Euclide et entr'ouvrait une porte à bien des audaces futures de la géométrie. Ce n'étaient, il est vrai, que des Jésuites.

PAUL VALÉRY.

PASCAL
ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE[1]

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via.
Pendant qu'il cheminait avec nous, n'est-il pas vrai qu'une chaleur céleste émanait de ses paroles et nous embrasait.
(S. Luc, xxiv, 32.)

Quand Sa Grandeur Mgr l'évêque de Clermont me fit l'honneur insigne de m'inviter à prendre la parole dans cette cérémonie toute spirituelle, toute religieuse et purement pascalienne dont l'Académie de Clermont venait de prendre l'initiative, ma première pensée avait été de me borner à réciter, à méditer devant ces autels quelques-unes des prières de Pascal, et, par là même, de ressusciter en quelque sorte ce grand chrétien au milieu de vous, de le ressusciter, dis-je, dans sa posture la plus vraie, la plus caractéristique, et tel qu'on put le voir ici même, à genoux, soumettant son être à l'Être infini. Par là nous ne lui aurions pas seulement rendu le seul hommage qui fût aujourd'hui de quelque prix à ses yeux, mais encore, et en même temps, nous aurions touché le fond même de son génie et découvert le secret de son prestige. Si Pascal n'eût été, en effet, qu'un géomètre et qu'un écrivain, la

(1) Premier point d'un sermon prêché dans la cathédrale de Clermont, le dimanche 8 juillet, pour le troisième centenaire de Pascal.

France et le monde le fêteraient encore, sans doute, mais non pas avec cette nuance particulière de vénération à laquelle n'ont pas droit les héros de l'analyse ou de la plume, et que seuls peuvent attendre de nous ceux qui ont fixé leur demeure habituelle dans l'ordre de la charité. Qu'on le veuille, qu'on le sache ou non, dès que l'on s'approche de Pascal, on change d'attitude, de style, et même de curiosité. On baisse le ton, comme si l'on entrait dans une chapelle. En cette présence auguste, l'incroyant lui-même, s'il a l'esprit et le cœur bien faits, sent invinciblement que la moindre familiarité serait une faute de goût et une sottise. Bref, notre ferveur le canonise en quelque manière, tant elle ressemble à cette émotion spéciale, solennelle et douce, heureuse et craintive qui se forme en nous à la rencontre d'un saint : « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via.* Pendant qu'il cheminait avec nous, n'est-il pas vrai qu'une céleste chaleur émanait de ses paroles et nous embrasait... »

S'il en est ainsi, qui ne voit que notre meilleure occupation en ce jour devrait être de nous offrir à ce foyer et au moment où il est le plus intense, de nous agenouiller près de Pascal à genoux. Et c'est bien là ce que nous ferons, mais auparavant il ne m'a pas semblé inutile d'examiner loyalement, courageusement, si cette prière nous était vraiment permise, à nous catholiques, veux-je dire, qui entendons régler toutes les démarches de notre vie intérieure sur les directions de l'Église, à nous qui résisterions à cette prière où Pascal nous invite, si nous pensions entrer, si par cette prière même, nous pénétrions, si peu que ce fût, dans une autre communion que celle des saints. Après tout, ce n'est pas ici une tribune académique, c'est la chaire de vérité : celui qui vient d'y monter n'est pas un simple lettré, un des multiples historiens du jansénisme et de Pascal, mais un prêtre deux fois tenu de peser tous ses mots dans les balances du sanctuaire et par les engagements de son sacerdoce, et

par le crédit qu'a bien voulu lui accorder le digne successeur de ce Massillon, si doux et si ferme, à qui, selon ses propres paroles, « Dieu avait fait la grâce d'être ennemi de toutes les extrémités ».

Au seuil du problème qui se pose à nous se dresse un vieux préjugé qu'ont entretenu, avec une égale obstination, et les panégyristes du jansénisme et un certain nombre de ses adversaires. On nous représente le jansénisme comme un bloc solide, constamment identique à lui-même, tout mauvais ou tout admirable, depuis ses débuts dans l'histoire jusqu'aux convulsions ridicules ou sinistres de son agonie. (C'est le thème que développait hier encore le chroniqueur sincère, mais débile et passionné du *Mouvement janséniste*.) Or rien n'est moins conforme à la vérité qu'une pareille construction. Croyez-en plutôt le génial Sainte-Beuve. Pour lui, c'est à peine si le vrai pensionnaire de Port-Royal aurait survécu à l'abbé de Saint-Cyran. Dès le temps des *Provinciales*, la transformation, la décadence auraient commencé. De leur point de vue doctrinal, qui présentement est seul à nous retenir, les théologiens de métier, qui savent la valeur exacte, le juste poids des qualifications canoniques, ne jugent pas autrement que Sainte-Beuve. Ils se refusent à réunir sous la même condamnation un Saint-Cyran et un Père Quesnel, par exemple, celui-ci ayant catégoriquement refusé de se soumettre à une bulle pontificale, acceptée par l'Église universelle, l'autre ne s'étant jamais porté à des extrémités aussi décisives. Avant et après la bulle *Unigenitus*, avant et après la révolte formelle contre l'autorité suprême, elle serait, pour nous théologiens, la grande ligne de partage dans le développement du jansénisme. Non que l'on approuve pour cela la conduite du grand Arnauld et de ses disciples. Sainte-Beuve lui-même y trouvait beaucoup à répondre. On dit simplement qu'à les juger, comme il le faut bien, sur leurs actes et sur leurs paroles, les premières générations jansénistes n'ont

pas commis le délit formel d'hérésie ou de schisme. Ni les témoins français de leur politique ondoyante, ni les papes de ce temps-là n'ont vu en eux des frères séparés, des rebelles au sens canonique du mot. Ce n'est pas non plus, d'ailleurs, Dieu nous en garde ! que nous regardions comme autant de réprouvés tous les malheureux qui ont suivi le Père Quesnel dans sa résistance aux décisions solennelles de l'Église. On se débattait alors dans une confusion inextricable, et la plupart ne savaient ce qu'ils faisaient. Mais enfin les conditions n'étaient plus du tout les mêmes : le conflit avait changé non pas seulement d'acuité mais de nature. La fronde mal dessinée d'hier, avec ses habiletés, ses retraites, ses contradictions, était devenue une secte véritable : hérésie, pas encore, peut-être ; mais certainement schisme, attentat encore incertain et partagé, mais déjà très grave contre l'unité de l'Église. D'où, pour les gardiens de la discipline, de nouveaux cas de conscience, plus cruels à résoudre et plus pressants. Fallait-il refuser les derniers sacrements à la bonne Marguerite Périer qui ne voulait pas rétracter son appel? On hésita beaucoup, nous le savons, et il semble bien que, sans l'intervention de votre admirable Massillon, la miraculée de la Sainte Épine, la fille, la petite-fille et la nièce de tant de prédestinés serait morte sans avoir reçu l'hostie sainte. Aucune difficulté de ce genre auprès de Pascal mourant. Aux yeux de l'excellent prêtre qui le visita souvent pendant ses dernières semaines, il n'était qu'un catholique comme les autres.

Les fautes dont il avait à se repentir ne relevaient que du for intérieur. Simple laïque, du reste, il n'avait eu à signer aucun formulaire. Cette ligne qu'on a trouvée dans ses papiers, et qui ne porte ni date ni signature, est un appel du tribunal faillible de l'Index au tribunal infaillible de Jésus, ne ressemble d'aucune manière, je ne dis pas seulement à une déclaration solennelle de mystère

mais encore à l'appel chétif et caduc d'une Marguerite Wiener, octogénaire. Tout au plus velléité passagère de révolte, insensiblement oubliée peut-être, et peut-être aussi, expressément rachetée par une déclaration contraire et les larmes de la pénitence. Cri silencieux de détresse et de confiance, lancé, nous ne savons à quel moment, ni dans quel esprit ; intimes colloques avec Celui à qui nous pouvons tout dire ; écho résigné à la plainte du Calvaire : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* En dehors du souverain Juge qui nous comprend mieux que nous ne nous comprenons nous-mêmes, nul ici-bas n'a le droit d'écouter aux dernières portes de l'âme. En la personne du Père Beurrier, c'est toute l'Église qui absout Pascal mourant et qui le reconnaît pour sien. « *Proficiscere :* Ame chrétienne, âme catholique, partez pour le ciel ! » Appliquer sciemment, délibérément à Pascal un nom de secte serait une faute mortelle contre la justice.

Mais si, maintenant, laissant les précisions bienfaisantes des théologiens et des casuistes, nous prenons ce mot janséniste au sens large, au sens historique et légendaire, la plus élémentaire loyauté nous oblige d'avouer que Pascal, quoi qu'il en ait dit, est bien de ce groupe spirituel, de cette école dogmatique, enfin de cette fronde que, d'un nom glorieux et douloureux tout ensemble, nous appelons Port-Royal. Il leur appartient, par ses vertus, par ses tendances théologiques et par l'impétuosité étourdie de ses polémiques. Puisque, pour l'instant, nous le confessons ici, devant Dieu, je ne dis rien encore de ses vertus, de sa foi profonde, du sentiment auguste qu'il avait des choses célestes, en un mot, de tout ce qu'il a de commun avec Jacqueline, la Mère Angélique, la Mère Agnès, M. Singlin, M. de Saci, M. Hamon, et tant et tant d'autres. Pour nous comme pour Sainte-Beuve, c'est là le vrai Port-Royal, mais il en est un autre, et où Pascal s'est attardé trop longtemps.

Le Port-Royal où dominent — c'est toujours Sainte-Beuve qui parle — « ces divisions mortes et corruptibles que l'homme, en tout temps, a introduites dans le fruit abondant du christianisme » ; celui qui semble attacher moins de prix à « la pulpe mûrie » et nourrissante qu'à « la cloison amère », à la vive réalité de la grâce qu'aux spéculations sur la grâce ; celui qui risque de perdre la simplicité, la joie, la charité et la fidélité des enfants parmi des « complications de diplomatie canonique et de vocifération scolastique ».

Nous jugeons ici Pascal avec une liberté entière, mais à la façon de ces confesseurs qu'il n'aimait pas, de ceux qui, fidèles aux leçons de saint Paul, inclinent toujours à croire le bien plutôt que le mal. Ils estiment en effet que chaque cas de conscience particulier a quelque chose de singulier, d'unique, qui ne s'est pas encore présenté et ne se présentera jamais plus, et que, mauvaise en soi, pour qui la compare aux défenses du Décalogue, toute action peut voir sa malice se nuancer, s'atténuer, s'effacer même peut-être selon les dispositions de l'agent. C'est là, sans doute, la raison profonde qui guide les casuistes dans leurs spéculations, parfois trop hardies ou trop subtiles, sur le permis et le défendu. Ainsi, pour qui les juge dans l'abstrait, deux secondes suffisent à condamner les *Provinciales. Non possumus.* Publier un libelle est, nécessairement, foncièrement immoral. Mais si l'auteur n'a pas su où portaient ses coups, s'il n'a ni prévu ni voulu les conséquences désastreuses de son initiative, les pierres tombent de nos mains, et nous nous retirons en silence, assez lentement néanmoins pour entendre descendre sur les pécheurs plus malheureux que coupables les paroles du pardon : « Ils ne t'ont pas condamné, je ne te condamnerai pas davantage ». Louis de Montalte est coupable, Pascal innocent. C'est un impulsif, brusquement appelé à venger certains principes de la morale qu'on lui dit menacés par d'imprudents sophistes, appelé aussi à défendre, du même

coup, ses bienfaiteurs, ses amis, tout un couvent dont il connaît la sainteté. Quelques hommes du métier le catéchisent en hâte, lui passionnément docile aux maîtres successifs qu'il se donne, et qu'il jugera quelque jour, sans doute, nous savons avec quelle violence maladive, mais après leur avoir d'abord obéi. C'est un géomètre rigide, qui n'a pas encore appris à tempérer par l'esprit de finesse, à soumettre aux souples intuitions du cœur, les certitudes courtes, cassantes, trompeuses de la raison raisonnante. Avec cela, sûr de ses intentions droites, sûr de l'unique amour qui remplit sa vie et que lui rappelle sans cesse la feuille de parchemin cousue dans la doublure de son pourpoint. Ajoutez les infaillibles pressentiments du génie, la confuse mais pressante révélation du chef-d'œuvre qui veut naître. *Nescio quid majus.* Que de menaces, mais aussi que d'excuses ! Et bientôt l'Église navrée verra se réaliser une fois de plus la prophétie de son fondateur : un jour viendra où ceux qui vous persécuteront penseront venger ainsi la cause de Dieu. Que nous importe, du reste, le plus ou moins d'exactitude dans les citations des *Provinciales.* Comme tous les autres savants, les casuistes se trompent, mais, pour discuter leurs erreurs particulières, c'est l'ensemble de la théologie morale, c'est toute une science délicate et profonde qu'il faudrait déjà posséder — science dont Louis de Montalte ignore jusqu'aux éléments. Mais cela, je veux dire ce péché d'incompétence, ne serait rien, si la charité était restée sauve, si, content de censurer quelques jésuites, Pascal s'était scrupuleusement défendu de vouer au mépris de lecteurs sans nombre toute une immense famille d'honnêtes savants, d'apôtres, de directeurs, de mystiques et de martyrs, cette compagnie enfin, plus sainte encore que célèbre, qui ne porte pas en vain le nom de Jésus. *Nolite tangere Christos meos*, a dit le Seigneur, ne touchez pas à mes Christs. Hélas ! nous ne sommes tous que mensonges, inconscience et misère :

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit. « Que Dieu ne nous impute pas nos péchés, s'écriait Pascal, c'est-à-dire toutes les conséquences et suites de nos péchés, qui sont effroyables ». Heureux Pascal ! Dieu certainement ne lui a pas imputé, Dieu, je l'espère, lui aura caché l'histoire posthume des *Provinciales.*

Ses erreurs, ses oscillations dogmatiques — *Ecrits sur la grâce; Pensées* — nous font moins de peine, soit parce que la doctrine janséniste a perdu son ancienne puissance de séduction, l'Église universelle — et les docteurs et la foule — ne pouvant supporter, ne pouvant même comprendre aujourd'hui d'autre théologie que celle de saint François de Sales ; soit parce que la mort n'a pas permis à Pascal de se dégager des contradictions où il n'a cessé de se débattre ; soit enfin et surtout parce que, dans les derniers mois de sa vie, il renonça formellement à ces controverses, abjurant en quelque sorte la mission de théologien qu'il s'était imprudemment donnée, et s'en rapportant, sur ces délicates matières de la grâce, à l'enseignement de l'Église.

Oh ! je ne l'ignore pas, quelques-uns qui se croient sur Pascal un je ne sais quel droit de propriété soutiennent que cet apaisement final, que cet humble retour à la docilité des simples fidèles sont invraisemblables pour qui se rappelle la triste scène où Pascal, reprochant au grand Arnauld de biaiser dans la défense de la vérité janséniste, s'évanouit d'indignation et de douleur. Eh ! quoi, ignorent-ils leur Pascal au point de le voir immobile, fermé, incapable de revenir sur les premiers emportements de son extraordinaire et passagère violence? Au point de ne pas le voir tel que son histoire vraie nous le montre, d'abord dominateur, méprisant, intraitable, colère, puis, dès qu'il a eu le temps de se calmer, humble et doux comme un enfant. Jacqueline le connaissait mieux. En vérité, ce dernier paroxysme, où l'on prétend le figer, annonçait plutôt et promettait même

une prochaine détente, des remords, de longues heures de réflexion calme, de plus longues prières pour demander la grâce des pacifiques, les inspirations, les tendres murmures de Celui qui ne nous parle ni dans le tremblement de terre, ni dans l'ouragan.

Le Seigneur ne vient pas à nous dans nos convulsions. Or ce jour même de l'évanouissement, ou peu après, Pascal aura senti monter en lui l'horreur de l'abîme, passer sur lui l'ombre toute proche du Tentateur. Il se trouvait au bord de la révolte finale. N'allait-il pas jusqu'à laisser entendre, avec Luther et Calvin, que Rome avait trahi la cause de la vérité ; n'allait-il pas jusqu'à paraître oublier ce qu'il avait promis jadis, et de quel cœur ! « Je ne m'en séparerai jamais. » Il se calma, il ouvrit les yeux, il comprit, il se convertit une fois de plus.

Un document capital, et qui me paraît irréfutable, nous atteste cette évolution décisive. C'est le témoignage formel, explicite, et formellement renouvelé du curé de Saint-Étienne-du-Mont, Beurrier, que Pascal, dans sa dernière maladie, avait envoyé chercher. « Dès notre première entrevue, raconte Beurrier, il me mit sur les matières du temps qui faisaient tant de bruit entre les doctes catholiques sur la doctrine de la grâce, de la puissance et autorité du Pape, et me dit qu'il gémissait fort de voir cette division entre les fidèles..., m'ajoutant qu'on l'avait voulu engager dans ces disputes, mais que..., depuis deux ans, il s'était retiré brusquement (reconnaissez là une fois de plus, les revirements soudains, les bonds de Pascal), vu la grande difficulté de ces questions, si difficiles, de la grâce et de la prédestination. Et pour la question de l'autorité du Pape, il l'estimait aussi de conséquence et très difficile à vouloir connaître ses bornes, et qu'ainsi, n'ayant point étudié la scolastique, il avait jugé qu'il se devait retirer de ces disputes... et, ainsi, qu'il se tenait aux sentiments de l'Église touchant ces grandes questions, et qu'il voulait avoir une parfaite

soumission au vicaire de Jésus-Christ, qui est le Souverain Pontife. »

Le voici donc tout à fait des nôtres. Il a rompu, non pas certes avec le Port-Royal des saints, non pas avec les polémistes de Port-Royal, mais avec la théologie querelleuse, dangeureuse de Port-Royal. Les claires paroles de Beurrier ne permettent pas le moindre doute à ce sujet, quoi que les derniers jansénistes aient essayé d'en penser. Au reste, nous n'avons pas besoin de ce document. La séparation qu'il atteste, séparation paisible et sans éclats de rupture, se préparait, se dessinait depuis longtemps dans l'âme de Pascal, je dirais volontiers depuis toujours. Non, Pascal n'a jamais été qu'en apparence le lieutenant du grand Arnauld. Ces deux hommes ne se meuvent pas dans le même ordre et quand ils se passionnent pour ou contre les mêmes idéologies ou les mêmes formules, la passion qui les aveugle n'est pas la même. Purement intellectuelle et ratiocinante chez Arnauld, ou, si l'on peut dire, à fleur d'âme ; intellectuelle aussi et géométrique, mais avant tout morale et religieuse chez Pascal. S'il a cru démontrer ses thèses et écraser ses adversaires, Arnauld est content : *Recepit mercedem, vanus vanam.* Mais Pascal, aucun triomphe de ce genre ne le comblerait. C'est Dieu qu'il cherche, la réalité et la possession de Dieu, à travers les disputes mêmes, où son génie de géomètre n'est pas sans prendre quelque plaisir, mais à chaque dispute nouvelle, il sent bien que nulle dissertation, même victorieuse, sur la casuistique, sur Jansénius, sur les formulaires ne le rapproche du Libérateur, ne lui rend Dieu plus sensible.

Ce n'est pas à coups de syllogisme que l'on force les portes du Saint des Saints : *Non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum suum.* Angoisse dont Arnauld n'a point souffert : honnête chrétien, certes, et sans reproche, du moins à ses propres yeux, mais plus occupé à construire ou à renverser des systèmes christologiques

qu'à s'unir par le fond de l'âme à la personne du Christ. Angoisse, d'ailleurs, qui bien loin d'endormir l'intelligence, la stimule au contraire, la nourrit, l'éclaire, ne serait-ce qu'en lui rappelant ses limites. Pour peu que l'on ait essayé de voir dans l'intimité de Pascal, on sent d'avance que, tôt ou tard, la fougue de ses convictions improvisées et d'autant plus intrépides, s'apaisera, faisant place à un sens de plus en plus aigu, accablant et exaltant du mystère.

Vous venez de l'entendre : questions difficiles, très difficiles. L'étrange mot sous la plume d'un géomètre. Lorsque jadis, dans le programme de ses concours, le jeune Pascal faisait sonner, d'un air triomphal, la difficulté d'un problème, il entendait : difficile à tout autre qu'à lui-même. Quant au grand Arnauld, rien ne lui fut ni ne lui sera jamais difficile : hésiter n'est pas dans ses habitudes ; quoi qu'il en dise, il est sûr d'avoir raison, d'avoir seul raison. Pascal hésite maintenant ; il se retire de ces disputes deux fois décevantes, puisqu'elles n'ont comblé ni le vide de son cœur, ni les exigences de son esprit. Il quitte la partie, non sans nous avoir livré, et de sa main, les raisons de son embarras : « S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les jésuites et les jansénistes ont tort en les célant, mais les jansénistes plus, car les jésuites ont mieux fait profession des deux. » Humble aveu, et combien troublant pour ceux qui, malgré le témoignage éclatant de Beurrier, s'obstinent à proclamer *ex cathedra* que Pascal ne varia jamais.

« On est tout naturellement amené à se demander, conclut l'un d'eux, si Pascal, par un de ces *lapsus* auquel tout écrivain est exposé, — surtout un malade traçant fiévreusement sur un papier de rencontre des notes destinées à lui seul — n'a pas tout simplement écrit *jansénistes* pour calvinistes. » Le maladroit ! Il veut que

Pascal, en cela d'ailleurs tout semblable à nous, brouille automatiquement les deux mots : jansénisme, calvinisme. Mais non, dites plutôt que Pascal s'aperçoit enfin que la théologie est une science difficile et qu'il n'a pas le droit d'y parler en maître, puisque, de sa vie, « il n'a point étudié la scolastique ». Ajoutez à cela une voix que Pascal avait essayé jadis, mais en vain, de ne pas entendre, la voix de la charité. Lui qui s'est prononcé si nettement contre les guerres civiles, comment n'aurait-il pas souffert de voir une nouvelle Fronde — et celle-ci théologique — diviser, déchirer l'Église? Et ne convenait-il pas que la déjansénisation progressive de Pascal — s'il est permis de parler ainsi, — comme elle avait commencé par la charité, s'achevât par elle.

C'est ainsi que s'évanouirent insensiblement toutes les barrières où une conscience délicate aurait pu craindre de se heurter, dans son élan vers Pascal. C'est qu'aussi bien, inflexible sur les vérités dont elle a la garde, l'Église ne traite pas avec la même rigueur immuable tous ceux de ses enfants qui l'ont fait souffrir.

Au front de quelques-uns d'entre eux, elle lit un signe sinistre, et, sans prononcer sur ces malheureux la suprême sentence que Dieu se réserve, elle voudrait les effacer de l'histoire, elle ne les connaît que pour maudire le jour où ils sont venus au monde. Devant plusieurs autres, elle hésite d'abord, entre la sévérité et la bienveillance, mais déjà elle incline à leur pardonner beaucoup, distinguant entre leur orientation profonde et tels autres chemins de traverse qui les ont tentés. Elle nous permet de redire avec amour le nom du grand Origène, elle se souvient qu'Erasme a aimé Thomas More le martyr, et qu'il a combattu Luther ; elle n'a pas fermé la douce chapelle florentine où de futurs canonisés priaient de tout leur cœur celui qu'ils appelaient le bienheureux Jérôme Savonarole. Si elle fait ainsi pencher en leur faveur ses justes balances, ce n'est pas faiblesse doctrinale, c'est peur de manquer à

la vérité, à la justice elle-même, d'imiter l'erreur cruelle du Pharisien qui ne sut pas deviner que Madeleine était sauvée déjà et déjà toute sainte, quand elle entra dans la maison de Simon ou encore peur de manquer de reconnaissance envers de grands services rendus et de contrarier par là le mystère des desseins de Dieu.

Ces nobles âmes, jadis plus ou moins voilées, ou divisées, ou inachevées n'ont pas cessé d'agir sur le monde, leur vie posthume corrigeant, effaçant peu à peu les erreurs, les mauvais exemples de leur existence première. Que si l'inquiète vigilance du fils aimé lui reproche un excès de mansuétude, l'invite à se ressouvenir de sa première froideur et de ses premiers anathèmes, l'Église répond avec le prophète : *Quomodo maledicam cui maledixit Dominus*. Comment oserais-je maudire celui que le Seigneur a béni, le docteur imprévu que la Providence nous avait gardé pour éclairer les ténèbres de l'heure présente, pour nous ramener des âmes sans nombre?

Quam pulchra tabernacula tua Jacob! Qu'elle est belle et rayonnante la cellule de Pascal ! Mais c'est assez l'expliquer, l'excuser et le définir. Prions avec lui !...

HENRI BREMOND
de l'Académie française.

PASCAL APOLOGISTE

Pascal ne nous livre pas une doctrine, une chose faite, c'est de sa vie même, c'est de ce qu'il y a de plus secret, de plus complexe et de plus mobile au monde, d'un cœur gravitant dans l'univers spirituel, que sa grande raison pathétique promène devant nous les reflets. Il est donc particulièrement malaisé de trouver le juste lieu d'où le considérer (et « il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu »). Cela est cependant tout à fait nécessaire.

Ni théologien, ni philosophe ; nullement métaphysicien. C'est proprement d'un *spirituel*, c'est d'une âme touchée de grâces mystiques, et aiguillonnée du Saint-Esprit, que sortent les *Pensées*. Voilà ce qui fait leur force.

Où trouver vraiment Pascal? Dans le *Mystère de Jésus*. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps...

— « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes?

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— « Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— « Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux

guérir... Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures... »

Ces paroles qu'il faut citer toujours, si connues soient-elles, ne sentez-vous passer en elles la même secrète vertu qui atteste en le moindre mot des mystiques l'action de leur maître? Le vrai, le plus vrai Pascal est celui du *Mystère de Jésus*, et surtout peut-être celui dont nous ne savons que le silence et la longue agonie, celui que Dieu ceint lui-même et conduit où il ne veut pas aller, et qu'il purifie pendant quatre années de pitoyable langueur. « Il n'avait rien dans l'esprit et dans le cœur que les pauvres... Comme il ne pouvait travailler, son principal divertissement était d'aller visiter les églises où il y avait des reliques exposées, ou quelque solennité... Il faisait tout cela si dévotement et si simplement, que tous ceux qui le voyaient en étaient surpris (1). » Il était loin alors des *Provinciales* et de la machine arithmétique. Celui qu'il aimait lui parlait au cœur.

Comprenons après cela que les *Pensées* ne sont pas des notes quelconques, fixées par un esprit curieux selon les hasards de la réflexion, et moins encore des fragments philosophiques comparables à ceux qu'un Leibniz, par exemple, nous a laissés. Ce sont les matériaux d'un organisme parfaitement déterminé dans son espèce et dans sa fin. L'auteur des *Pensées* ne fait pas, selon un lieu commun trop facile, « éclater tous les cadres » des classifications humaines (il n'y a que Dieu qui soit au-dessus de tous les genres). Il est, très déterminément et très volontairement, un *apologiste*. Pour le considérer, il faut se placer dans la perspective de cette discipline spéciale qu'est l'apologétique, je ne dis pas seulement la science théorique ainsi nommée, et qui est une partie de la théologie, je dis l'apologétique vivante et pratique, l'art d'orienter les âmes vers leur Principe.

(1) Mme Périer.

Cet art est quelque chose de proprement sacré, Pascal le sait bien, et la première leçon qu'il nous donne ici est une leçon d'humilité. Agir sur le cœur de l'homme pour le disposer à la grâce, c'est œuvre d'une délicatesse étrange, et, de soi, déjà surnaturelle. Si l'Esprit de Dieu ne conduit vos doigts, gare à l'irréparable. A vrai dire, ceux-là seuls s'y entendent auxquels cet Esprit donne dans le concret et le particulier, sous une lumière d'ordre divin, le sens de la réalité humaine, et des jointures qui s'y font de la nature et de la grâce. Aussi bien les maîtres de l'apologétique vivante ne se rencontrent-ils que parmi les mystiques.

De là vient que l'art apologétique de Pascal, s'il reste inférieur à celui des apôtres et des saints, a néanmoins une valeur authentique et de premier rang. Ce qui fait, au seuil des temps modernes, de l'*âge réflexe*, le caractère unique et l'importance des *Pensées*, la grandeur de l'œuvre (et sa misère), c'est que les lumières aiguës qu'éveillent les touches mystiques s'y trouvent appliquées, non pas, comme dans les autres écrits des spirituels, à la contemplation des choses divines, mais à la science de la créature, à la science pratique de l'homme à tourner vers Dieu. Et cela chez un esprit d'une force naturellement prodigieuse, qui ployant en vainqueur toutes choses à ses fins, Epictète et Montaigne, Méré et Miton comme l'infini géométrique et la règle des partis, assume au service des vertus théologales la plus rare expérience du monde et des hauteurs du savoir humain.

Pascal a raison de dire qu'il est presque sans compagnons dans l'étude de l'homme, — entendons de la nature humaine considérée non pas abstraitement et en elle-même, comme font les philosophes, mais dans les conditions concrètes de son existence ici-bas. Les saints pourtant, ayant part à la science de celui *qui savait lui-même ce qui est dans l'homme*, l'ont connue mieux que lui. Saint Dominique, approchant des villes, s'asseyait au bord de

la route, et pleurait. N'avait-il pas le don de Science, qui fait voir ce que nous sommes par rapport à Dieu? A ce don, d'après saint Augustin et saint Thomas, répond la troisième Béatitude, parce qu'il n'est pas possible de connaître la créature dans la lumière divine sans la connaître aussi dans les larmes ; et pour qui l'entend, cet enseignement sacré va plus loin que toute la psychologie de Pascal. Il reste qu'on n'ôtera jamais à Pascal cette maîtrise en la science de l'homme, qui est son privilège dans la famille des grands esprits, ce sens admirable, non pas janséniste, mais profondément et authentiquement catholique, des conditions concrètes de notre nature et des options qu'elles exigent, qui lui fait percevoir avec une véhémence infaillible que l'état concret qui répondrait à la pure nature est un état fictif, et qu'en fait il n'est pas ici-bas d'autre état pour nous que l'état de nature déchue, ou l'état de grâce : vérité cardinale dans l'ordre pratique, qui ne dispense pas (là est l'erreur des pascalisants) de la connaissance philosophique de la nature humaine abstraitement considérée comme telle, mais qui doit normalement faire équilibre à cette connaissance, si l'on ne veut pas rendre vaine la croix du Christ. C'est ici que Pascal s'oppose le plus foncièrement à Descartes, et que vraiment seul à la fin, de la dure solitude des douleurs de l'intelligence, il dresse, comme un haut signal, la revendication de la conscience chrétienne en face de l'apostasie rationaliste qu'il sent venir, et dont le vent mortel glace d'horreur sa chair malade.

***

Plaçons-nous donc au point de vue qui convient, comprenons que les *Pensées* nous livrent, — dans son élan natif, préservée par un bienheureux état d'inachèvement de la trop belle rhétorique où elle se fût composée, et dont nous pouvons juger par trois ou quatre morceaux

célèbres, — une *apologie de la religion chrétienne* écrite en esprit de foi et en ardeur de charité. Il devient alors possible, réserve faite de quelques idées incurablement jansénistes, de donner à toutes les grandes thèses de Pascal un sens conforme à l'orthodoxie catholique, que dis-je, à la stricte théologie thomiste. Il suffit pour cela de tout ramener à l'intention maîtresse.

En matière pratique, c'est à la fin que tout est suspendu. Quelle fin ici? Un terme divin : la vertu de foi, qui nous fait connaître Dieu, non pas seulement comme auteur des choses, mais dans le mystère incompréhensible de sa déité : *Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.*

De la foi et de l'acte de foi, Pascal a une idée dont la sève est thomiste. Il sait que la foi « est au-dessus » des sens et de la raison, « et non pas contre ». Il sait qu'elle dépend de la volonté, mais qu'elle reste, étant connaissance, formellement un acte de l'intelligence (« la volonté est un des principaux organes de la créance, non qu'elle forme la créance... »), il sait que son acte est simple, et non pas discursif (« Dieu sensible au cœur »), il sait qu'obscure à cause de l'inévidence de son objet, elle comporte néanmoins une lumière propre, qui fait voir toutes choses « d'une façon toute nouvelle », — *quasi oculo Dei,* dit saint Thomas. Il sait surtout qu'elle est essentiellement surnaturelle, en sorte que sa certitude est en elle-même plus forte que toute certitude scientifique, et que son *motif formel,* — Dieu même se révélant, — est incomparablement supérieur à toute raison et démonstration humaine. « La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. » — « La foi est un don de Dieu ; ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. »

« Il y a trois choses, dit saint Thomas, qui nous conduisent à la foi du Christ : la raison naturelle, les témoignages de la Loi et des prophètes, la prédication des apôtres et de leurs successeurs. Mais quand un homme

a été ainsi conduit comme par la main jusqu'à la foi, alors il peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents : ni à cause de la raison naturelle, ni à cause des témoignages de la Loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais seulement à cause de la Vérité première elle-même... C'est de la lumière que Dieu infuse que la foi tient sa certitude (1). »

Et Pascal : « Cette religion si grande en miracles, saints, pieux, irréprochables,... si grande en science, après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie.

« Car ceux qui par ces signes et cette sagesse, ont mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut nous changer, et nous rendre capables de connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de la croix, sans sagesse ni signes ; et non point les signes sans cette vertu...

« Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est ; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes : car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes. »

Ainsi donc les preuves humaines sont requises et nécessaires, il faut à l'acte de foi des préparations et des justifications rationnelles. Et à quelle autre fin Pascal écrit-il? « Il faut ouvrir son esprit aux preuves. » (C'est Descartes qui, en fait d'apologétique, se contente d'être « de la religion de son roi et de sa nourrice. » Le pur ratio-

(1) Saint THOMAS, *in Joannem*, c. IV, lect. 5, n. 2.

nalisme rejoint ici le fidéisme, parce que preuves historiques et morales ne sont rien pour lui.) Mais les preuves humaines et les justifications rationnelles sont la *condition*, non le *principe* de la foi infuse. C'est la grâce seule qui a le rôle décisif ; et l'apologétique n'a pas à engendrer la foi, mais seulement à y préparer l'âme. Les âmes sont à Dieu, lui seul y entre : quel est ce roi de gloire? Le Seigneur est ce roi. « On agit comme si on avait mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. » Je vois dans le soin du véritable apologète à respecter l'opération de Dieu dans les âmes la plus haute application de cette grande parole.

Nous rendons grâces à Pascal d'avoir rappelé à tant de baptisés en partance pour les paradis de la science humaine, et à certains théologiens qui plaquent les vertus chrétiennes sur l'homme de la nature, comme un peu d'or sur du cuivre, que ce n'est pas une chose plus ou moins difficile, comme d'être un Archimède ou un César, mais bien une chose entièrement impossible à la seule nature que d'être un chrétien : *ex Deo natus*. Nous lui rendons grâces d'avoir affirmé magnifiquement *la surnaturalité de la foi*. C'est à la lumière de cette doctrine qu'il faut considérer les *Pensées*. J'aimerais montrer en détail comment elle les éclaire. Je dois me borner aux quelques indications qui suivent.

Tout l'effort de Pascal tend non pas à « convaincre les athées », mais à préparer dans les âmes l'*intention de la foi*. Dès lors, que pour rendre son argumentation efficace il requière l'intervention du cœur et de la volonté, comment s'en étonner? Il ne se tient pas dans l'ordre de la connaissance spéculative, il se tient dans l'ordre concret et individuel des préparations pratiques de la foi, il intègre ses preuves à ce grand mouvement d'intelligence et de volonté, où il s'agit pour chacun de nous de *sauver son unique*, qui exige la rectification du désir par

rapport à la fin ultime, et qui suppose dès le principe les prévenances de la grâce. Si le cœur n'est incliné, ici nulle raison ne vaut. « Ce discours est fait par un homme qui s'est mis à genoux pour prier cet Être infini de se soumettre votre cœur. »

Les preuves qu'il fournit, il entend cependant qu'elles soient, en elles-mêmes, objectivement valables et contraignantes. « Fondements indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit. » Quelles preuves? Miracles, Prophéties, Figures... (et ramassées avec quelle force (1).) Loin qu'il fasse fi de ce qu'on appelle la « crédibilité objective », c'est elle qui devait former le corps de son apologie (2). Mais ces preuves d'ordre historique et moral, dont il a esquissé contre les cartésiens la théorie logique, et qui sont nécessitantes pour la raison, fondées sur des faits donnés extérieurs à notre conscience, c'est l'enseignement révélé lui-même qui nous les propose (car Pascal sent bien, avec les thomistes, que la défense rationnelle de la foi doit rester encore sous la régulation de la foi ;) et parce qu'elles commanderont toute notre conduite, et qu'elles nous mettent en face d'une fin surnaturelle, elles sont telles, en fait, que selon la disposition des cœurs elles éclairent les uns et aveuglent les autres. Ce n'est pas au Dieu des philosophes, c'est au *Dieu caché* de la foi qu'elles nous conduisent.

Quant à la considération de notre nature, de ses contrariétés et de ses besoins, le rôle immense qu'elle joue dans l'apologétique de Pascal reste préalable aux preuves elles-mêmes. Il s'agit là, essentiellement, non de prouver, mais de disposer le sujet à entendre la preuve, et tout d'abord de le tirer de sa négligence en une affaire dont l'enjeu est lui-même, « et son éternité, et son tout », de

(1) Cf. R. P. Lagrange, *Pascal et les prophéties messianiques*, Revue biblique, octobre 1906.

(2) Cf. A. Gardeil, *la Crédibilité et l'Apologétique*, p. 144 et suiv.

l'amener à chercher la vérité, et à délibérer de sa propre vie. Art d'ébranler l'âme, où Pascal est maître. Ainsi entendue, sa méthode apparaît dans sa force et sa légitimité, le pari lui-même devient acceptable comme argument *ad hominem*, si déficient et incomplet soit-il, remède désespéré pour éveiller d'entre les morts ceux qui sont ensevelis dans la chair.

Enfin si Pascal ne fait pas appel aux preuves rationnelles de l'existence de Dieu, n'est-ce pas, encore une fois, qu'il n'est pas question pour lui de philosopher, mais de convertir? Son attitude pratique se comprend si l'on se place au point de vue des aptitudes réelles présentées à l'égard des arguments métaphysiques, je ne dis pas par les simples, en qui le sens commun garde sa vigueur intègre, je dis par la catégorie très déterminée de gens cultivés auxquels il avait affaire. Presque tout ce qu'il dit, du reste, de la faiblesse de la raison, si on le rapporte, non à la raison elle-même, mais à ce qu'elle est de fait dans la plupart des hommes, un thomiste l'accorderait volontiers. « Nature corrompue, dit-il : l'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » Saint Thomas va plus loin, et enseigne qu'il est naturel que l'animal raisonnable use le plus souvent mal de sa raison. (De là une saine politique à fond pessimiste dont Pascal a exprimé les principes avec une force incomparable, quoique d'une manière outrée.) Ajoutez à cela que les malades auxquels il s'adresse sont précisément des malades de la raison, atteints de cette hypertrophie intellectuelle qui commence alors à se manifester, et qui a pu surexciter magnifiquement, dans le domaine mathématique, l'activité de la faculté lésée, la rendant toutefois malhabile aux spéculations supérieures. Est-ce à de tels malades raidis contre le vrai qu'on va « prouver la divinité par les ouvrages de la nature,... le cours de la lune et des planètes »? Montrez-leur d'abord que « ce n'est pas par notre capacité à concevoir » les choses « que nous devons juger de leur

vérité », apprenez-leur à se soumettre au réel, à comprendre que la raison n'évite l'absurde qu'en reconnaissant l'Incompréhensible. Faites-leur demander la *gratia sanans*, et attendre « l'inspiration » dans les « humiliations. »

Surtout réveillez en eux le désir naturel de l'absolue vérité. Dites-leur : « Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur » ; dites-leur : « A moins d'aimer la vérité on ne saurait la connaître. » Voilà l'essentiel bienfait de l'apologétique pascalienne, pour lequel tant d'âmes envelopperont Pascal de leur gratitude dans l'éternité. Ce qui est vraiment humain dans cette apologétique, et ce qui fait son efficacité, c'est que prenant pour acquises, quelle que soit la question de droit, les impuissances rationnelles auxquelles de fait se butent les incroyants, elle les dresse néanmoins tout entiers vers la vérité qu'ils ignorent. En éveillant, lui non philosophe, un désir métaphysique, Pascal, aidé de la grâce, les oriente vers un terme qui dépasse à l'infini la métaphysique. Ce penseur dont le pragmatisme a essayé de se réclamer, le secret de son influence est son amour de la vérité pure, son incoercible sentiment des droits absolus de la vérité sur nous...

***

Ainsi pourrait-on, me semble-t-il, dégager pour Pascal, comme il demandait qu'on le fît, pour « tout auteur », ce « sens auquel tous les principes contraires s'accordent », — sinon doctrinalement (car il y a chez lui, quoi qu'on fasse, des contradictions trop marquées), au moins dans l'intention vivante et centrale. Et ce sens est le sens catholique. Que les *Provinciales* aient mérité d'être condamnées par l'Église (qui a frappé aussi, ne l'oublions pas, les propositions laxistes et probabilistes qui scanda-

lisaient Pascal (1), que Pascal, à certains moments, ait connu des mouvements bien amers, et qui sentent la secte, il ne serait même pas besoin, cependant, du témoignage de Beurrier sur l'admirable soumission de ses derniers jours pour comprendre que son cœur n'a jamais cessé d'être fidèle. Initié à la théologie par les jansénistes, c'est la foi infuse toute nue qui l'élève peu à peu au-dessus du jansénisme, et le garde en contact avec la vérité. Bien plus que les conversations de Nicole, c'est elle qui dès la dix-septième et la dix-huitième *Provinciales*, comme le notent Janssens et M. Jacques Chevalier, l'oriente vers le thomisme. Une théologie purement orthodoxe apparaît ainsi comme la limite idéale de sa pensée.

En fait néanmoins, il serait puéril de ne pas l'avouer, il n'est pas parvenu au plein équilibre doctrinal, et n'a pas su se maintenir parfaitement dans cette pure ligne formelle à laquelle tendait l'instinct de sa foi. Défaillances accidentelles, déficiences et scories humaines qui sont précisément ce qu'aiment en lui des esprits qu'il aurait hais, car ils n'aiment pas la vérité, mais l'homme, et ne cherchent dans les grandes âmes qu'ils admirent qu'à s'aimer eux-mêmes avec plus de concupiscence et de délectation.

Que dirons-nous ici? Comme le montrait très justement le P. Petitot dans un récent article (2), Pascal, et c'est le principe de toutes ses faiblesses, a une incurable défiance à l'égard de la métaphysique. Je sais bien qu'incomparablement plus sensé que beaucoup de ceux qui invoquent aujourd'hui son patronage, s'il ne se servait point de preuves métaphysiques, « ce n'est pas qu'il

(1) Décret d'Innocent XI, 2 mars 1679. Denzinger-Bannwart, 1151-1216. — « Si mes lettres sont condamnées à Rome, avait écrit Pascal dans une de ses pensées les plus amères, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » *Et sera condamné un jour par Rome*, eût-il dû ajouter s'il avait eu plus de confiance en l'Église.

(2) *Revue des Jeunes*, 10 mai 1923.

les crût méprisables (1) » ; il sentait la force du raisonnement qui nous contraint de monter le long des degrés de perfection, jusqu'au premier Être : « N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses qui ne sont point la vérité même? » Il a pourtant écrit d'autre part : « Sans l'Écriture, sans le péché originel, sans Médiateur nécessaire promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu », et il est visible que s'il refusait de philosopher ce n'est pas seulement, comme je le supposais tout à l'heure, par égard aux indispositions des esprits auxquels il s'adressait ; sur lui-même les vérités d'ordre métaphysique n'avaient que très peu de prise, son génie exclusif était trop prodigieusement mathématicien et physicien pour que l'absolue immatérialité de l'abstraction métaphysique lui pût sembler respirable. Bref on voit déjà poindre chez lui cette singulière infirmité de la raison pure et ce culte étroit du fait (physique ou historique) dont l'intelligence souffrira tant après lui. Non que le fait ne doive commander, certes ! Mais à condition d'être assumé dans la lumière de l'intelligence. De l'empirisme aussi il faut dire : « Marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » C'est une illusion capitale de croire que l'homme peut se passer durablement des suprêmes certitudes d'ordre naturel que lui procure la sagesse de l'intelligence élevée aux premières causes. Le rationalisme de Descartes et l'expérimentalisme de Pascal se faisant vis-à-vis, rien ne montre mieux, — et chez quels protagonistes ! — le mal dont l'esprit moderne souffre dès le principe, et dont une saine métaphysique l'aurait seule pu guérir.

Mais c'est le jansénisme qui introduit dans la pensée de Pascal les plus graves discordances et les menaces de déséquilibre les plus aiguës. Il a rendu plus nocives chez lui l'insuffisance métaphysique et l'aversion pour la phi-

(1) Mme Périer.

losophie que je viens de signaler, et la disposition complémentaire à remplacer par le feu de la volonté la lumière des intelligibilités suprêmes. Son pessimisme en matière humaine, si rationnel et si juste en principe, mais que ces dispositions naturelles tendaient déjà à outrer et à épaissir, en est devenu définitivement faussé : le péché originel nous a *dénaturés*, corrompus dans notre essence. J'ai montré ailleurs les conséquences capitales, absolument contraires aux vérités les plus chères à Pascal, que cette déviation du dogme chrétien a entraînées (1). Notons ici la contradiction introduite par là au cœur de l'apologétique pascalienne : si « cette belle raison corrompue a tout corrompu », pourquoi entreprendre de prouver la vérité de la religion, et montrer que celle-ci n'est pas contraire aux principes de la raison? Si l'homme est devenu essentiellement l'ennemi de Dieu, il faut que la grâce et la charité détruisent nature et raison. Pascal ne s'est pas enfoncé dans cette direction, parce qu'il y avait en lui une répugnance essentielle à la haine hérétique de l'intelligence et de la nature. Il n'a pas résisté cependant à la tentation de *froisser radicalement* cette raison dont les insoumissions et les sophismes font obstacle à la foi, cette raison de son siècle, non pas ordonnée, hélas, en la sagesse métaphysique, mais exaspérée d'ambition mathématique, et dont, à l'égard du moins de tout ce qui n'est pas la révélation, il sent en lui-même les impatiences. Il a pour tout ce qui est humain des ironies et des duretés elles-mêmes très humaines, une passion trop fiévreuse est mise au service de Dieu, la joie et la beauté, la douceur et la liberté de la création sensible, et de notre art, qui l'imite, sont méconnues avec zèle.

A l'image du Christ étroit des Jansénistes, la pensée de Pascal a perdu, malgré Pascal, l'ampleur universelle

(1) *Revue universelle*, 1er mai et 1er juin 1923.

et universellement rédimante qui fait la gloire d'un Thomas d'Aquin. Et par une conséquence nécessaire bien qu'imprévue, exclusivement concentrée sur le péché d'origine et sur le problème du salut, elle est, à vrai dire, tournée vers l'homme plus que vers Dieu ; anéantissant plutôt que vivifiant la créature sous la grâce, elle reste en réalité accrochée au Moi humain ; car on a beau crier que le moi est haïssable, — si un afflux supérieur ne l'exténue, plus fort on le frappe, plus il se gonfle, — il ne meurt qu'en la vie divine, il n'y a qu'en Dieu qu'il se perd.

De là tout ce qui subsiste d'humain et de réflexe dans la spiritualité même de Pascal. M. Bremond a excellemment montré, dans une analyse trop dure au premier regard, mais en définitive d'une sûre perspicacité, que la prière de Pascal, qui, malgré la pure ardeur du plus véritable amour, garde des traces ineffaçables de ses attaches avec le jansénisme, reste « anthropocentrique », avide de signes distincts et sensibles ; et l'on peut se demander si son idée même de la foi, dont nous avons noté plus haut l'essentielle orthodoxie, ne fléchit pas un peu sous ce besoin de *senti* (« Dieu sensible au cœur » : s'agit-il du pur assentiment de la foi, ou d'un goût expérimental qui peut manquer, et qui n'est nullement essentiel à la foi)? Si grand qu'il soit, Pascal reste très loin des souveraines altitudes où vit la contemplation des saints. *Cum dilatasti cor meum.* Il lui a manqué un cœur dilaté. « Même quand il répand son âme dans le *Mystère de Jésus*, il est tendu et poignant plus que tendre, » (1) j'entends d'une tendresse qui s'oublie soi-même. C'est qu'étant vraiment de l'Église et l'aimant fidèlement,

(1) H. Clérissac, *Le mystère de l'Église.* M. Bremond, qui cite ce mot, nous dit (*École de Port-Royal*, p. 323) qu'il a peine à partager l'impression qu'il traduit. Il ajoute cependant (p. 382), à propos de la joie de Pascal : « Au reste, cette joie qu'il a choisie mériterait un autre nom, qui la distinguât de la joie toute catholique annoncée au monde par les anges de Noël. Elle garde quelque chose de tendu, de sévère et morne. » N'est-ce pas précisément ce que disait le P. Clérissac?

sachant que « l'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité », cependant il n'a pas assez vécu du mystère de la Cité-Épouse, pas assez demandé aux divines influences de la maternité de l'Église de le conduire jusqu'à cette perfection où il tendait.

***

Le cas de Pascal est donc tout le contraire d'un cas simple. Sa pensée est une réaction triomphante de la foi théologale et des dons infus contre des énergies étrangères qui sont vaincues et subjuguées, mais qui le brûlent. Ange excitateur des âmes, admirable et fervent témoin de la vérité, pour ceux qui l'écoutant sont dociles à la grâce, et qu'il mène à plus grand que lui. Maître dangereux et plein de mirages, pour ceux qui prétendent vivre de lui en refusant la vie essentielle qui l'anime. Alors c'est tout ce qui en lui était risque de dissolution, qu'ils reçoivent de lui. C'est, trahissant les vérités qui lui sont le plus chères, une leçon d'irrationalisme et de mépris de l'intelligence qu'ils lui demandent, colorée encore d'héroïsme parce qu'ils vont la prendre chez un chrétien. Insensés, qui veulent une *victoire de Pascal* où ne vaincrait pas Jésus-Christ.

Il est arrivé de nos jours à Pascal cette chose étonnante, et qui montre d'une façon bien cruelle à quel point il s'est trompé en croyant pouvoir se passer de la sagesse métaphysique. Il est tombé entre les mains des philosophes.

On arrache cet immense esprit de son lieu véritable, qui est l'art de convertir, et qui est placé tout entier sous le signe de la foi infuse, et on le transporte au pays de la spéculation philosophique, sous le signe de la connaissance purement naturelle. Alors tout se déforme. M. Bergson écrit qu'il a « introduit en philosophie une cer-

taine manière de penser qui n'est pas la pure raison (1) », et il nous laisse soupçonner que sa propre *intuition* pourrait trouver place en cette manière de penser. M. Blondel voit en Pascal un des initiateurs de sa *connaissance réelle*. D'autres le regardent comme un précurseur de l'idéalisme kantien, ou du pragmatisme de William James. D'autres s'imaginent qu'en énonçant cette maxime si juste, fondement de tout l'effort logique de la pensée humaine, qu' « il y a un grand nombre de vérités qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable » parce qu'une raison supérieure les concilie, il nous enseigne à nous affranchir de la logique de la contradiction. Bref, une foule d'auteurs que, trop subtile, la pointe d'une vraie métaphysique déconcerte, installent leurs théories dans tous les endroits où l'expression passionnée de Pascal « appuie tout autour, plus sur le faux que sur le vrai ».

Pourtant il n'appartient pas aux philosophes, il les méprise, et même avec excès. Quelques-uns lui font gloire, au nom de la « vie », de n'avoir pas eu de système. Alors par quel étrange abus l'annexent-ils à leurs systèmes, et lui empruntent-ils des armes contre la raison, qu'ils devraient servir? Lui-même cependant, à le prendre en son sens le plus authentique, raisonneur affamé de « preuves solides », convaincu que « toute la dignité de l'homme est en la pensée », c'est devant la foi seule et la grâce que ce mystique abaissait la raison. C'est par ordre à la grâce, et pour préparer à la foi, qu'il exigeait l'intervention du cœur. C'est pour opposer la connaissance de Dieu par la foi surnaturelle à toute connaissance philosophique de Dieu, qu'il disait que le cœur sent Dieu, et non la raison. « *Voilà ce que c'est que la foi*, Dieu sensible au cœur, non à la raison. »

Pour le reste on sait bien que s'il subordonnait dans

(1) Notice pour *la Science française*, 1915, p. 7.

la connaissance spéculative le raisonnement au « cœur », il entendait alors par ce mot la même chose précisément que les anciens appelaient *intelligentia* (perception immédiate des premiers principes : « le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis... ») On sait bien qu'il a écrit : « Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère... » Voilà bien un Pascal *anti-intellectualiste!* « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. Car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot. » Et encore : « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. »

JACQUES MARITAIN.

LE SECRET DE PASCAL

« Il est impossible que ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur méconnaissent l'Église tant elle est évidente. »

(PASCAL.)

Je revois son masque mortuaire : le sourire étrange et magnifique flottant aux coins de la bouche, le frémissement avide aux ailes du nez aquilin, les yeux fermés sur la lumière d'un amour inextinguible. Ainsi donc les pouvoirs publics ont résolu de fêter cet homme. Que vont-ils louer en lui? Le savant? Mais ce jeune prodige qui dès douze ans refait en cachette les propositions d'Euclide, qui, à seize, écrit un traité des coniques, à dix-huit invente une machine arithmétique, qui avant vingt-cinq ans confirme par ses expériences la découverte de Toricelli sur la pesanteur de l'air, ce jeune prodige enfin qui est si bien parti pour devenir, selon l'expression rituelle des religions laïques « un bienfaiteur de l'humanité », le voici qui soudain tombe dans la dévotion, raille la vanité des sciences et fait plus de cas des figuratifs de la Sainte Écriture et du miracle de la Sainte Épine que de la méthode cartésienne. Par quel bout vont-ils le prendre, ce railleur impitoyable du sens propre, ce farouche adorateur du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non des philosophes et des savants? L'esprit moderne vante la recherche incessante du bien-être et Pascal accepte en les adorant la pauvreté et les souffrances ; l'esprit moderne ne voit d'affranchissement que par l'autonomie de la raison et Pascal vient nous dire que cette raison

ployable en tout sens n'est vraiment raisonnable qu'en se désavouant et en remettant sa liberté aux mains de la grâce ; l'esprit moderne fait naître Dieu de nos émotions, Pascal pourchasse le moi en ses délectations et concupiscences et n'a de cesse qu'il ne l'ait livré au Père céleste dans une renonciation totale et douce.

Sans doute la phraséologie romantique est là pour voiler ces contradictions gênantes et ils célébreront sans risques le grand poète qui a jeté la sonde plus profond que nul autre dans les abîmes de l'âme. Peut-être aussi fera-t-on de l'auteur des *Provinciales* un précurseur de la libération intellectuelle, un défenseur de la raison et de la morale humaine, etc. Tout est possible. Mais sans doute aussi, en dehors des sphères officielles, y aura-t-il des louanges de meilleure qualité. Déjà en 1914, dans la préface qu'il écrivait au beau livre un peu trop bergsonien de son disciple Edouard Berth : *les Méfaits des intellectuels*, Georges Sorel annonçait que l'heure de Pascal approchait et que dans quinze ou vingt ans les étudiants, enfin las de l'optimisme rationaliste et de toutes ses fantasmagories sociales et politiques aussi niaises que meurtrières, crieraient : « Parlez-nous de Pascal » comme au treizième siècle les élèves des Universités italiennes criaient à leurs professeurs : « Parlez-nous de l'âme ! » Parce qu'on trouve dans les *Pensées*, expliquait Sorel, les plus fortes pages qu'un auteur français ait écrites sur le mal. Le délai proposé par Sorel n'est pas encore écoulé et il est vrai qu'il est bien évanoui, le mythe romanesque d'un Pascal épouvanté qu'hallucinent jeûnes et macérations et qui s'abêtit par désespoir dans une foi hors de toute raison. Cette légende a fait place dans les jeunes générations au culte ému du plus attachant des maîtres, du plus fervent des lyriques et qui nous parle comme s'il était présent ; sa voix pathétique, tour à tour railleuse ou exaltée, a soufflé à plus d'un ce courage désabusé un peu amer mais si fort, si chaste et baigné d'un amour divin

où tout l'être s'éternise. Celui qui s'arrête au bord de cet amour et ne croit pas ce que Pascal a cru, n'aime pas ce qu'il a aimé, celui-là ne comprendra jamais Pascal ; pour vivre entièrement de sa flamme, il faut le suivre jusqu'où veut nous mener cet esprit dont la logique et la passion mêlent des feux d'une intensité unique. Ne goûter en lui que le pyrrhonien et le lâcher ainsi au moment où tremblant d'impatience il va nous jeter en Dieu, c'est trahir toute son œuvre. C'est quand il n'a plus que faire de Montaigne qu'il est le plus grand. Le Pascal des *Pensées* est déjà tout entier dans le *Discours sur les passions de l'amour;* il y a dans le mondain de la première période la même fougue grave, la même soif d'absolu, et il est impossible de ne pas reconnaître déjà sa marque dans l'impérieuse maxime : « L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit. » Pascal dès l'éveil de ses puissances cherche la plénitude de l'être, et comme il voit que l'homme plein de besoins ne vit que d'emprunts à l'extérieur de lui-même, il cherche d'abord avidement dans les sciences physiques, puis dans le commerce de ses semblables de quoi étendre sa connaissance et sa faim de l'être. Mais avec cet appétit d'absolu qui est le signe des mystiques, il s'est vite aperçu de la vanité de cette connaissance, et que l'être n'est point possédé ni connu dans sa plénitude par le moyen des créatures, mais en Dieu seul.

C'est donc Dieu qu'il faut posséder. Mais Pascal a trop aimé le pyrrhonisme pour ignorer combien Dieu échappe à notre nature et que ses pensées ne sont point les nôtres ; il abhorre en effet le déisme autant que l'athéisme, sachant combien nous sommes portés à prendre nos désirs pour la volonté même de Dieu et nos illusions pour la vérité. C'est pourquoi il pose avec une telle brusquerie la nécessité de l'Homme-Dieu médiateur, non seulement pour connaître Dieu mais pour nous connaître nous-mêmes. « Non seulement, dit-il, nous ne con-

naissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. » Nous voyons tout de suite que ce Christ présenté ainsi dans la pleine lumière de sa personnalité et de sa mission divine n'a rien à voir avec le fantôme vaporeux de Renan, le Christ dissous par la grossière alchimie des exégètes allemands et que la *Vie de Jésus* a vulgarisé ; il ne s'agit plus ici du parfum du vase vide ni de l'ombre d'une ombre. Le Christ de Pascal est celui du catéchisme, celui qui parut à Thomas avec la plaie au côté, les trous des clous aux mains et aux pieds et qui s'est élevé ainsi à la droite de son Père, le Christ que garde l'Église et qu'elle donne à ses enfants sous les espèces du pain, le Christ vivant aujourd'hui comme hier, un Christ tout objectif en dépit des immanentistes qui ont cru pouvoir tirer Pascal à eux et que celui-ci cherche non seulement par la méditation, mais aussi par les prophéties, les miracles et toute la suite de l'histoire : « Jésus-Christ que les deux testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. » Quand on parle des influences qui ont agi sur Pascal, c'est toujours Montaigne, le chevalier de Méré, Jacqueline, Nicole ou M. Singlin que l'on cite ; c'est bien. Mais on n'insiste pas assez sur sa fréquentation assidue de l'Écriture Sainte, de saint Augustin et surtout de saint Paul. Le *Discours sur le bon usage des maladies*, c'est déjà toute la mystique de saint Paul, cette vie dans le Christ que ni les tribulations, ni les démons, ni la mort ne peuvent nous ravir.

Cet amour du Christ sens et clef de toute la création, de l'univers comme de l'homme, image fidèle du Père en qui celui-ci a mis toutes ses complaisances, voilà le secret de Pascal que l'on voit rayonner sur son masque sublime. Quand il nous a ravis dans sa paix qui surpasse toute paix, toutes les *Pensées* s'éclairent ; leurs violences de mépris elles-mêmes, en ce

qui regarde la nature humaine, apparaissent bien plutôt comme des excès de langage mystique que comme un fanatisme janséniste ; c'est, bien plutôt que rigorisme, amour impatient de son objet et qui veut tout lui donner. Dans saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, on trouve les mêmes sévérités pour les joies sensibles et leurs souillures qui offusquent l'âme. Pascal reste homme dans tous ses désirs ; s'il rabaisse l'homme, c'est qu'il est trop lucide pour ne pas voir que sa grandeur ne peut se reconquérir qu'en rejetant toutes ses misères. Dépouillons Adam pour revêtir Jésus-Christ afin que sans quitter l'homme nous devenions des dieux en participant à la chair et au sang d'un Dieu. *Dii estis*. Alors on comprend ce que Pascal entend par l'ordre de la charité qui n'est point un sentiment d'amour vague, mais l'ordre du monde rétabli en Jésus-Christ.

Non, ce n'est pas l'épouvante de la mort qui flotte sur le masque à la bouche fermée, aux yeux clos. C'est — et ceci n'avait pas échappé à Sainte-Beuve — la certitude et les pleurs de joie que Pascal avait notés durant la nuit du 23 novembre 1654, c'est la profonde, ineffable adhésion à la pensée du Père, *Fiat voluntas tua*, consignée dans le *Mystère de Jésus*. C'est la joie, les pleurs de joie d'avoir compris que ce n'est que par la douleur qu'on sauve le monde et qu'un chrétien couché sur un grabat et offrant ses souffrances en union avec la passion du Verbe fait reculer les phantasmes de l'erreur qui séduisent les pauvres hommes. C'est la joie, les pleurs de joie d'avoir trouvé l'Époux qui seul rassasie, en qui se quitter pour toujours, créature de domination, de bruit, de curiosité, de faste, de néant.....

Je revois son masque mortuaire : le sourire étrange et magnifique flottant aux coins de la bouche, le frémissement avide aux ailes du nez aquilin, les yeux fermés sur la lumière d'un amour inextinguible...

ROBERT VALLERY-RADOT.

DES RAPPORTS DE LA VIE ET DE LA PENSÉE CHEZ PASCAL

« Le moi est haïssable », a écrit Pascal, le Pascal classique, le Pascal chrétien, teinté, pour un temps du moins, de jansénisme. Mais c'est aussi Pascal, un Pascal aimé des romantiques, plus proche de notre âge peut-être, qui a dit : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. » De fait, c'est en lui qu'il a trouvé tout ce qu'il a vu : Pascal n'est pas un auteur, mais un homme ; sa science n'est pas livresque, mais humaine, et « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie » ; sa doctrine n'est pas un système, mais une voie : jamais il ne ferme, ni du côté du petit infini, ni du côté du grand infini, le mouvement de pensée qui le porte vers le principe et vers la fin de toutes choses. C'est dire que, chez lui, il n'y a rien de mort, rien de clos, rien de figé, mais que toute son œuvre est vivante, d'une vie intérieure et supérieure, qui, née de l'âme, y retourne.

L'âme d'où procède cette œuvre, et qui s'y exprime, c'est l'âme même de Pascal. Il n'a sans doute bien connu que lui-même : en cela, nous lui ressemblons tous. Mais il a sur la plupart ce privilège que, portant au dedans de soi un univers, il lui a suffi de s'observer lui-même pour connaître l'univers, et pour acquérir une expérience complète de la nature et de l'homme : de l'homme suspendu entre les deux infinis, situé entre les corps et Dieu, toujours au-dessous ou au-dessus de lui-même, jamais dans

son assiette propre, jamais capable de se satisfaire, mais toujours contraint de sortir de soi, de se renoncer, de se dépasser, pour se connaître et pour se trouver. « La vraie et unique vertu est donc de se haïr (car on est haïssable par sa concupiscence), et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or, il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous. »

De la sorte, Pascal a su haïr, combattre et, non sans quelque peine, extirper de son âme ce *moi* humain, dont la nature est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi, cet amour-propre qui est la source de toutes nos injustices, de notre déraison, de notre aversion pour la vérité, et dont l'âme se nourrit et s'empoisonne au point de se porter, par une aberration et un aveuglement incompréhensibles, à se faire Dieu. Mais, en même temps qu'il sortait de soi pour ne chercher que l'Être universel et n'aimer que lui, — « s'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, tout par lui, tout pour lui », — il a su trouver le seul bien qui contente l'âme, qui la remplit toute et lui donne une joie parfaite, parce qu'il se fait sentir à elle-même comme son unique bien, comme un bien *qui est en nous sans être nous*, et qui nous permet ainsi de nous aimer sans injustice ni péché, *de nous connaître sans nous haïr*.

Voilà comment Pascal a pu, tout à la fois, se connaître et s'aimer ; ou, ce qui revient au même, — car celui qui se connaît ne peut que se haïr, — voilà comment il a pu, tout à la fois, se haïr et s'aimer, se perdre et se trouver : voilà comment, dans son œuvre, il a pu réunir le double avantage d'une expérience spontanée, ardente, jaillissante, comme les productions de la vie, qui n'est que soi, qui ne cherche que soi, et large, ordonnée, universelle,

comme les perceptions de l'intelligence, qui cherche toujours hors de soi, du côté de la vérité, de l'impersonnel. Chez lui, par un miracle presque unique dans l'histoire de la pensée humaine, la vie et l'intelligence, au lieu de se contrarier et de se détruire, se sont, après d'inévitables luttes, accordées pour réaliser une harmonie supérieure : et, si l'œuvre porte surtout la trace de ces « efforts contraires » entre lesquels son cœur a été déchiré, de cette « violence amoureuse » par laquelle Dieu lui a procuré sa liberté, « comme un enfant que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs », ne nous en plaignons point, car c'est là ce qui en fait l'intérêt tragique, c'est là ce qui la rend si profondément émouvante pour tous ceux qui luttent, et qui cherchent, et qui résistent encore. Mais l'œuvre tout entière, à travers cette guerre préférable à une « fausse paix », s'achemine vers l'ordre, vers l'harmonie, vers la paix véritable, celle de Jésus-Christ : « Ainsi je tends les bras à mon *Libérateur*, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre... Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'il s'en soûle et qu'il y meure. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur..., qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir... » Un libérateur qui accorde toutes les contrariétés, comme il unit en lui les deux natures, humaine et divine, et qui, parce qu'il est « le véritable Dieu des hommes », est toute notre vertu et notre fécilité, l'objet de notre amour et de notre connaissance, *en qui et par qui seul nous pouvons et nous connaître et nous aimer.*

***

Comment se réalise cette harmonie supérieure? C'est ce qu'il nous faut tâcher d'exposer brièvement.

Plus que tout autre penseur, même chez les modernes,

Pascal nous offre le spectacle de ce duel entre deux tendances contraires qu'un philosophe a signalé comme la caractéristique de la philosophie contemporaine, et qu'on peut dénommer en gros la lutte de l'esprit romantique et de l'esprit classique, de l'idée de vie et de l'idée de raison.

De la vie, telle que l'ont définie un Claude Bernard, un Cournot, un Bergson, l'œuvre de Pascal tient toutes les qualités distinctives : l'harmonie complexe, la coordination parfaite de l'ensemble et des parties constituantes, le merveilleux concert de toutes les forces de l'être en vue d'une certaine fin vers laquelle tout converge : et c'est l'ordre même du cœur, cet ordre qui « consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin pour la montrer toujours ». De la vie encore, Pascal tient cette pure spontanéité qu'est l'instinct, ce *stimulus* interne qui s'ordonne comme de lui-même vers son objet, cette idée directrice qui préside au développement de toutes les fonctions vitales : et telle est la vertu du cœur, dont il a écrit en un saisissant raccourci « Cœur, instinct, principes » ; tel est l'efficace de cette « nature qui nous soutient au défaut du « discours », qui y supplée par une « idée de la vérité » invincible à tout le pyrrhonisme, par un « instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève », par des « principes naturels » exactement appropriés à nos besoins, qui soutiennent la raison impuissante, qui l'empêchent d'extravaguer, et qui, en lui résistant, la forcent sans cesse à se dépasser elle-même. De la vie, enfin, la pensée et la langue de Pascal tiennent l'inépuisable variété, le pouvoir de rajeunissement perpétuel, l'imprévisibilité, l'élan, le rythme qui caractérisent la création vitale, et aussi la fécondité d'une énergie qui ne s'épuise pas, mais se multiplie et crée de l'être, en donnant de son être. Et, par là, Pascal, si l'on veut, apparaît comme éminemment romantique ; par là, son œuvre présente de surprenantes affinités avec le romantisme, dont le fond est bien cela : le mouvement vital. En elle

se retrouve cette diversité dans l'unité qui est la marque propre des œuvres de la nature, particulièrement de la nature vivante, comparées aux produits artificiels de l'activité humaine : elle est belle, non pas seulement par l'ordonnance à laquelle les matériaux ont été pliés, mais par la structure des matériaux eux-mêmes ; elle est belle à la façon d'un arbre plutôt que d'un édifice, dans le détail de son organisation intime aussi bien que dans son aspect extérieur, parce que le détail comme l'ensemble est fait sur un modèle unique, auquel tout a un rapport parfait.

Mais cette œuvre de vie est une œuvre de raison aussi, et, par là, elle est éminemment classique et universelle. Vivant par le cœur, l'homme est ordonnateur par l'intelligence : Pascal n'accorde tout à l'un que pour enrichir et développer plus sûrement l'autre. Il ne s'absorbe jamais dans la nature : il la domine. L'inquiétude même de l'âme, qui souffre au sein de la joie, et qui, lorsqu'elle a trouvé, cherche encore en gémissant, lui interdit de s'identifier avec le plaisir qui passe, et la pousse invinciblement, comme l'a noté Maurice Blondel, à se rattacher à du fixe, à de l'absolu, ce qui est le propre de l'intelligence : « Les fleuves de Babylone coulent, et tombent, et entraînent », écrit magnifiquement Pascal, commentant le psaume CXXXVII. « O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ! Il faut s'asseoir sur les fleuves, non sous ou dedans, mais dessus ; et non debout, mais assis : pour être humble, étant assis, et en sûreté, étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem. » Comme notre volonté, notre raison porte la marque de l'infini pour lequel nous sommes produits : « Pensée fait la grandeur de l'homme », a dit Pascal. Lorsqu'il exalte l'instinct, ce n'est jamais aux dépens de la raison : cette intuition qui, d'après lui, nous donne le vrai, pour parler la langue d'aujourd'hui, n'est irrationnelle, ou extra-rationnelle, ou suprarationnelle, que si l'on identifie *la*

raison à *notre* raison. Elle passe notre raison, elle la heurte même : cela est assuré. Mais, pour une raison supérieure, elle serait pure lumière. Ce qui, en elle, demeure pressentiment imparfait, vue et sentiment obscurs, dont on ne peut rendre compte, tout cela n'est point, de soi, irréductible à la raison : tout cela tient à l'impuissance naturelle et immuable où sont les hommes de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli, et d'arriver à cette méthode, de toutes la plus éminente, qui, en définissant tous les termes et en prouvant toutes les propositions, fournirait les démonstrations de la plus haute excellence. Ce qui passe la géométrie nous surpasse, mais ne surpasse point une raison parfaite : de celle-ci le cœur nous approche plus que notre « raison », que cette faculté discursive aux vues lentes, dures et inflexibles ; mais la valeur du cœur ou de l'instinct vient précisément de ce qu'il est, pour nous, le substitut de cette plus haute raison : elle ne tient en aucune manière à son caractère irrationnel. C'est donc bien, malgré tout, l'esprit qui est régulateur : notre pensée est avide d'intelligibilité parfaite ; mais la vie elle-même est la mise en œuvre d'une intelligence, et elle tend à l'intelligence : c'est une raison qui, ne s'étant pas montée elle-même, demeure obscure à elle-même, qui possède sans doute, et c'est son avantage, la sûreté, l'infaillibilité même de tout ce qui obéit, sans y réfléchir, à l'ordre reçu ou à l'impulsion donnée, mais qui néanmoins aspire à un ordre autonome, quand bien même elle devrait acheter la conscience de soi et la liberté au prix de l'erreur et de la faute. Chez l'homme, elle arrive à la conscience et à la liberté : elle a ainsi la possibilité de déchoir, mais elle a aussi le pouvoir de s'élever ; c'est pourquoi, au contraire de l'animal qui se tient dans son ordre de perfection bornée, l'homme est toujours soit au-dessous, soit au-dessus de la nature. « S'il s'abaisse, je le vante » : car c'est de la pensée qu'il doit se relever. Mais, « s'il se vante, je l'abaisse » : car cette pensée elle-même ne se

suffit point ; elle n'est juge souverain ni de soi, ni du monde. Aussi la démarche suprême de la raison est-elle de se renoncer, afin de se dépasser : c'est en s'appuyant sur le cœur, donc en se renonçant, que la raison humaine pourra se hausser jusqu'à cette réalité qui la dépasse, et qui la fait être. Et, dans cette abdication même de la raison devant la nature, dans cette soumission de l'intelligence à l'incompréhensible que sent l'instinct, mais qu'elle ne connaît pas, se trouve le principe fécond de la vie supérieure de l'homme : puisque, en se renonçant, l'esprit fait acte de « charité », et que, par les humiliations, il s'offre aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet.

***

La conciliation de la vie et de la pensée, chez l'homme, n'est donc pas chose simple : l'esprit dirige les forces vitales, la nature, l'instinct, mais après s'être plié à elles, car c'est à cette condition seulement qu'il pourra discerner et suivre l'ordre qu'y a mis Dieu, et dont elles présentent partout, à qui sait voir, la figure ou le signe. Alors, au lieu de découper et de disposer le réel selon un ordre factice, la raison saura, ainsi que le recommande Platon, le diviser en ses articulations naturelles, imitant en cela l'art de nos vieux fendeurs, qui suivent le fil du bois, au lieu de le trancher brutalement comme font les machines ; elle n'imposera pas son dessein à la nature : elle s'efforcera d'en retrouver le dessein ; car le rôle de la raison est de prendre conscience et possession de cette raison latente des choses. *Suam habet fortuna rationem.* Et c'est pourquoi le véritable usage de la raison, dans les choses naturelles comme dans les choses surnaturelles, est de se soumettre au réeel, non de se soumettre le réel.

Là, sans nul doute, gît le secret de l'éloquence de Pascal. « Il faut de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai. » Et il faut, en outre

que celui qui parle se mette à la place de ceux à qui il s'adresse, qu'il ait bien étudié leur cœur pour en savoir tous les ressorts, et qu'il communie avec ce que chacun d'eux a de singulier, d'ineffable, d'unique, pour établir une correspondance exacte entre eux et lui : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » Donc, de toutes manières, il faut que celui qui parle et qui pense s'oublie lui-même, pour modeler sa pensée sur le vrai et pour l'adapter à ceux qu'il veut atteindre.

Même règle en toutes choses. « Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle. » Cette maxime décisive est celle qui a présidé à toutes les démarches de la pensée de Pascal, et qui lui a permis d'extraire de ses expériences propres et personnelles une expérience valable pour tous et véritablement impersonnelle : en sorte que nulle œuvre, sans en excepter même celle de Montaigne dont la gamme est moins riche, ne porte autant que l'œuvre de Pascal la marque d'un homme et le sceau de l'humanité. C'est là ce que nous permettra d'établir une rapide investigation des sources vives auxquelles s'est alimentée sa pensée.

1. — La science, d'abord. Au lieu d'édifier comme Descartes un système, merveille d'audace et de génie constructif, vrai en gros, mais faux en détail, nous voyons Pascal, en physique, comme en géométrie, comme en analyse, concentrer son attention sur un sujet, appréhendé en profondeur, qu'il cherche à s'assimiler complètement, à transformer en sa propre substance, puis qu'il élargit à l'infini, par perspective, non par réduction : cela est visible dans la première découverte mathématique qu'il fit, à l'âge de seize ans, et qui lui livra, en une seule proposition, les propriétés innombrables des coniques ; comme dans l'expérience sur le vide, qui devient avec lui le principe de toute une mécanique de l'équilibre, et des multiples applications qui en découlent ; comme dans

l'arrangement numérique de son triangle arithmétique, où il voit incluses une foule de propriétés ressortissant à l'analyse combinatoire, au calcul des probabilités, au calcul intégral, et cela en raison de « la liaison toujours admirable que la nature, éprise d'unité, établit entre les choses les plus éloignées en apparence ». Or, de ces « effets de nature », de ces « expériences » prises sur le vif, — et ce n'est point par hasard que Pascal applique le même terme à l'expérience physique et à l'expérience morale, — il dégage aussitôt, non point des lois abstraites, mais les principes, à la fois universels et concrets, qui régissent la diversité une et l'unité diverse du réel. Ces principes, ce sont les principes dominateurs de sa pensée comme du réel :

— La démarche suprême de la raison est de constater le mystère là où il est, en sorte que la philosophie est une « ignorance savante qui se connaît ».

— Dieu est incompréhensible à notre logique, mais sans lui les faits, l'univers entier et notre moi lui-même sont absolument incompréhensibles : et ainsi, entre les incompréhensibles où se meut notre raison, ce sont les faits qui départagent, en sorte qu'il ne faut pas dire que ce qui est incompréhensible (à notre logique) ne saurait être, mais que ce qui est ne saurait être incompréhensible (à la plus haute raison).

— L'homme est un milieu entre rien et tout : son intelligence, comme son corps, se meut entre deux infinis de grandeur et de petitesse, qui sont relatifs l'un à l'autre, et qui lui échappent, mais qui se rejoignent en Dieu, et en Dieu seul.

— Il y a, entre les ordres de grandeur, une discontinuité ou une hétérogénéité telle qu'on n'accroît ni ne diminue une grandeur donnée en y ajoutant ou en en retranchant, en tel nombre qu'on voudra, des grandeurs d'un ordre d'infinitude inférieur ; et l'ordre, qui est la vertu cardinale, ne peut être observé que si l'on respecte

la hiérarchie des ordres : cependant, il y a entre ces ordres, lorsqu'on descend du supérieur à l'inférieur, une sorte de continuité qui fait que l'inférieur apparaît comme l'image ou comme la figure du supérieur.

2. — Ces considérations sur les sciences amènent tout naturellement Pascal à son véritable objet, qui est l'homme. En effet, écrit-il au sujet de l'infinie divisibilité de l'espace, « ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts... Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même. » Ainsi, ce très grand savant, après qu'il a donné des coups de sonde qui l'ont mené au cœur des choses, au lieu de se contenter des résultats acquis, n'y voit qu'un point de départ pour de nouvelles recherches : alors, sans abandonner la science, il se tourne vers l'homme, il va du dehors au dedans. Vanité des sciences, qui ne sauraient nous consoler au temps d'affliction ! La géométrie est le plus beau métier du monde, mais ce n'est qu'un métier : elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force... Pascal étudie l'homme, le monde, la conversation des femmes, l'amour, le jeu. Il en acquiert une expérience directe. Il découvre l'esprit de finesse, et cette souplesse de pensée qui des yeux va jusqu'au cœur, et par le mouvement du dehors connaît ce qui se passe au dedans. Il comprend, il éprouve peut-être, les délices et le tourment de l'amour : de l'amour qui nous force à sortir de nous-même pour chercher ailleurs de quoi aimer, et qui, par un mouvement contraire, ramène tout à soi, afin de remplir le grand vide que l'homme a fait en sortant de soi-même. Enfin, le divertissement lui rend plus manifeste encore ce double instinct, principe de toute l'inquiétude humaine, dont l'un, qui vient du ressentiment de nos misères continuelles, nous porte à nous fuir, à chercher

l'occupation, à chercher notre bonheur même hors de nous, et dont l'autre, qui reste de la grandeur de notre première nature, nous fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et nous ramène sans cesse au centre de nous-même. Et ainsi, d'une part, nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors : notre instinct, nos passions, les objets eux-mêmes, qui du dehors nous tentent et nous appellent. Et, d'autre part, nous sentons que chacun est un tout à soi-même, car, lui mort, le tout est mort pour soi ; et nous savons que nous sommes incapables d'aimer autre chose que nous, de trouver le bonheur ailleurs qu'en nous.

Or, ce double instinct est vrai. Mais l'expérience nous pipe, et, soit que nous sortions de nous-même, soit que nous rentrions en nous, nous ne trouvons jamais ni le vrai bien, ni le bonheur, nous errons partout avec inquiétude et sans succès, dans des ténèbres impénétrables, à la recherche d'une ombre sans consistance, ou du rêve d'un rêve. « Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne..., parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même? Lui seul est son véritable bien. »

3. — Et voici — le 23 novembre 1654 — que, du fond de cet abîme qu'a ouvert en lui le monde, du fond de ce gouffre infini qu'il a tenté inutilement de remplir avec des biens finis, monte vers Dieu le cri de ce savant, de cet homme, de ce chrétien. Il a toujours été un savant, un homme, un chrétien, sans doute ; mais jamais encore il n'avait compris, il éprouve maintenant pour la première fois, et pour la première fois il sent et il sait, que l'Infini, qu'il a vainement cherché dans les créatures, est là, que cet Infini s'offre à l'âme dans la souffrance, dans l'humi-

liation, au moment même où elle est près de désespérer de soi et de toutes choses, et qu'il suffit de le chercher pour qu'il se donne à elle, la console et lui assure la joie, la certitude et la paix, dans une renonciation illuminatrice, dans un assujettissement libérateur. Alors, il se détache de tout et de soi-même ; il congédie ses lumières propres pour faire place, au dedans de soi, à une lumière supérieure, à une lumière toute pure : lumière qui éclaire l'esprit, feu qui échauffe le cœur, force qui meut la volonté. Son âme s'aperçoit que le souverain bien n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, mais au-dessus d'elle : et, dans cette élévation si transcendante, qui traverse toutes les créatures pour ne s'arrêter qu'au trône de Dieu, dans ce mouvement vers l'Infini concret, vers le Dieu-homme, Jésus-Christ, dans cet anéantissement de soi au sein des immensités qui se multiplient sans cesse à sa vue, elle trouve enfin ce qu'elle cherchait, elle se trouve elle-même, avec toutes ses puissances magnifiées, arrachée par la force de la grâce à la concupiscence, à l'orgueil, à la volonté propre, à tout ce qui fait notre misère, unie, sans cesser d'être elle-même, à Dieu et aux autres hommes en Dieu. « Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous. » « En aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui... *Adhaerens Deo unus spiritus est.* On s'aime, parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps (1) dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes. »

Qui a jamais traduit avec un tel accent, avec ce frémissement intérieur de tout l'être, et avec cette souveraine lucidité d'intelligence : l'inquiétude, les luttes, le tourment,

(1) Ou, plus exactement, la tête du corps, qui est l'Église (*Épître aux Éphésiens*, I, 22-23 ; IV, 15-16).

mais aussi la joie, la paix, la lumière de l'âme humaine en quête de l'infini? Ah ! certes, ce génie impérieux et clairvoyant, passionné et sage, qui allie toute la fougue de la vie à toute la sérénité de la raison, qui ne brise sa raison que pour la courber devant le réel et la retremper aux sources de l'être, cet homme est plus et mieux encore que le créateur de la physique et de la mathématique modernes, que le merveilleux analyste du cœur humain, que le penseur aux intuitions profondes pour lesquelles nos sondes sont trop courtes : il est l'homme le plus vraiment homme qui ait été, le plus propre à réveiller au dedans de nous cette vue spirituelle dont l'organe a été comme atrophié par les faussse clartés où nous avons choisi de vivre pour notre malheur. Il nous a montré la voie, il nous a indiqué le remède : sans abdiquer jamais son intelligence, sans jamais renoncer à l'amour, il a su concilier les exigences de la pensée et de la vie en s'élevant à l'ordre supérieur de l'Infini vivant, lumière de l'esprit, aliment du cœur.

A nous de le suivre, si nous voulons être dignes de lui. Car il ne voudrait pas de notre admiration, il repousserait même, comme une douloureuse injure, l'admiration stérile de celui qui s'écrierait : « Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc. », et qui refuserait de se mettre à genoux, comme il l'a fait, pour prier l'Être infini de soumettre tout son être comme il lui a soumis tout le sien.

JACQUES CHEVALIER.

LA RENCONTRE AVEC PASCAL

Je regarde sur ma table, à portée de ma main, cette édition scolaire des *Pensées et opuscules*, publiée chez Hachette avec une introduction, des notices, des notes et deux fac-similés du manuscrit des *Pensées*, par M. Léon Brunschvicg. Ce « bouquin » traîné partout avec moi depuis l'année de ma seconde, déchiré, jauni, chargé de notes, de coups d'ongles, de photographies, de dates, de pétales séchés, pareil à ces livres dont parle Rimbaud « qui avaient trempé dans l'Océan » — clos et comme mort dans le temps des folies et des divertissements, — revivait, se rouvrait, certains soirs, en même temps que mon âme, et pour ma soif revenue, la source de nouveau bouillonnait.

M. Pierre Lasserre m'assure que Renan, dans ses derniers débats intérieurs avant de quitter Saint-Sulpice, chercha du secours auprès de Pascal et qu'un instant il espéra que l'auteur des *Pensées* le sauverait. Ce qu'il n'a pu faire pour Renan, Pascal l'a réussi pour quelques-uns d'entre nous qui n'étions pas, c'est vrai, des philosophes (car le grec même, hélas ! nous était de l'hébreu). Il est intervenu dans notre destin au moment où en nous, à l'enfant dévot, crédule, succédait l'adolescent plein d'ébriété et qui, soulevé hors du nid, découvre soudain le double univers de la connaissance et des passions. Avant toute lecteure philosophique ou voluptueuse, avant l'expérience de l'amour, il respire dans le vent ce qu'il ignore encore et certaines images le frappent, déjà l'inclinent au reniement. Il croit voir, d'un côté, le troupeau

marmonnant des femmes, toutes les laideurs, toutes les misères, la pauvreté intellectuelle, de basses crédulités, la haine, la peur des passions charmantes et inconnues, et sous prétexte d'édification, le parti pris contre les plus nobles œuvres en faveur de rapsodies menteuses et imbéciles ; de l'autre côté, les jeunes professeurs qu'on admire, les écrivains fameux, leurs pensées hardies, une curiosité avide, une recherche sans frein, une part légitime concédée aux exigences du cœur. A cet instant où sur une impression, sur des images, le choix d'un adolescent se fixe, sa rencontre avec Pascal peut être décisive : tous les ordres de grandeurs dans un seul homme et qui justement est ce chrétien ! « Les libertins, écrivait déjà Bayle en 1684, ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens, et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde. »

Ce qu'il y a d'antipathique dans le renoncement de certaines personnes, c'est qu'elles ne possèdent rien à quoi elles puissent renoncer. Le christianisme attire la foule de ceux qui croient que l'Évangile les autorise à se glorifier de leur néant. Et où l'on voit bien que l'Église n'est pas du temps et qu'elle se moque du jugement et des railleries du monde, c'est à l'accueil qu'elle fait aux rebuts apparents du monde (apparents, parce que parmi eux certains atteignent la sainteté et, donc, recèlent sous leur misère visible, une grandeur invisible). Mais pour des jeunes garçons violents, et épris des puissances de la chair, cette foule misérable autour du Christ les éloigne ; c'est l'instant que Blaise Pascal peut les sauver, surtout s'ils le voient tel qu'il fut réellement, avant sa conversion définitive : différent d'eux infiniment par le génie et par les connaissances, mais leur frère par l'orgueil intellectuel et même par un certain attrait qu'il trouve aux passions.

Dans la vie de ce mathématicien philosophe, ami de Fermat, du duc de Roannez et du chevalier de Méré, et qu'à vingt ans l'Europe entière admire, les périodes dites « mondaines » n'ont-elles pas été réduites à l'excès? Des spécialistes se sont donné beaucoup de mal pour nous contraindre à douter que le *Discours sur les passions de l'amour* soit de Pascal. Même si les raisons matérielles de croire à l'authenticité de ces pages admirables ne nous paraissaient de beaucoup les plus fortes, il suffirait de les lire pour asseoir notre créance, tant Pascal s'y découvre à chaque phrase et tant nous y reconnaissons cet accent qui ne s'imite pas. Ce jeune savant est du monde au point de dédier à la reine de Suède sa machine arithmétique en une lettre où s'étale un orgueil intellectuel forcené. Il appartient au monde jusqu'à chicaner sa sœur Jacqueline sur la dot qu'elle prétend donner à Port-Royal : c'est que les hautes fréquentations où il se complaît le mettent dans de grands embarras d'argent. La mère Angélique dit, parlant de lui à Jacqueline, qu'il est « dans la vanité et les amusements ». Ce Pascal de 1652 a-t-il aimé, ou seulement discouru sur l'amour? C'est vrai que beaucoup ne connaissent cette passion que par ouï-dire, — beaucoup, mais non certes les grandes âmes. Quelle grande âme n'a aimé et n'a souffert? « Dans une grande âme tout est grand », nous dit superbement Pascal. Et après l'exclamation fameuse sur la vie qui commence par l'amour et qui finit par l'ambition, il ajoute : « La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir. » Le sentiment de sa grandeur, Pascal le possède au point d'écrire, dans le même temps, à la reine de Suède, que le pouvoir des rois sur les sujets n'est qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs. On ne saurait être plus persuadé qu'il ne l'est de la prééminence de l'esprit, et il le montre en maint endroit « avec sa franchise et sa naïveté ordinaires » (c'est

lui-même qui dans une lettre à Mme Périer emploie ces expressions). Or Pascal, grande âme, ne semble pas croire qu'une grande âme puisse ignorer l'amour ; car cette vie tumultueuse qui est agréable aux grands esprits est aussi, nous assure-t-il, « un merveilleux acheminement à la passion ». Le tumulte d'une belle vie possède, selon lui, une puissance incomparable de séduction : « La vie de tempête surprend, frappe et pénètre. » Ce pourrait être un mot de la Grande Mademoiselle ou du Coadjuteur. Au reste, voici l'aveu de Pascal : « On a beau se cacher, l'on aime toujours. » Rhétorique, affirme-t-on. Mais comment une connaissance par ouï-dire de l'amour eût-elle fourni à Pascal sur cette passion des lumières qu'aucun autre que lui n'a possédées à son époque? Il est certain qu'il a pressenti toutes les subtilités où se sont complu, dans leurs analyses, les auteurs modernes. Avant l'*Homme libre* de Barrès, Pascal savait que ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser, et qu'il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible. Pascal le savait qui a écrit : « La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion. C'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime. » Pascal a pressenti que c'est nous-mêmes qui nous cherchons dans les autres et que nous créons de notre propre substance l'objet de notre passion : « Il faut que l'homme trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors... » Il n'ignorait pas que nous ne nous éprenons pas de la beauté, mais d'une certaine beauté à notre mesure : « ...et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté dont il cherche la copie dans le grand monde ». Il a connu exactement ce que Proust a appelé « les intermittences du cœur », comme en témoignent ces lignes étonnantes : « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi, pour la solidité du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime :

et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre ; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense... » Et enfin il a proclamé la tyrannie de l'amour : « C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon, il veut être seul ; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent. » Pascal a osé cette affirmation qu'un romancier, obligé de peindre les réalités de l'amour, devrait mettre en exergue de ses ouvrages : « La passion ne peut pas être sans excès. »

Suffit-il de n'avoir étudié l'amour que du dehors, pour aller si vite dans sa connaissance? Des endroits du *Discours*, moins surprenants, plus familiers, trahissent sans aucun doute l'expérience de la tendresse : sur les résolutions que l'on prend de faire et de dire certaines choses quand la personne aimée sera là, mais sa présence dérange tous nos plans ; sur la perpétuelle nouveauté que nous trouvons à cette présence qui est « *une cessation d'inquiétudes* » (trois cents pages de Proust tiennent dans ces deux mots). Certes il n'est pas un familier de Pascal qui lui puisse refuser, selon l'expression de Sainte-Beuve, une nature très capable d'orages. Mais, faut-il admettre d'emblée avec Sainte-Beuve que ces orages, Pascal les épuisa dans la sphère de la science et dans les angoisses religieuses? D'autre part, sauf Mlle de Roannez qu'il dirige comme le ferait M. Singlin, et sauf ces précieuses de Clermont, auprès de qui Fléchier rapporte que Pascal fut empressé, aucune femme du monde n'apparaît dans sa vie. A y regarder de près, les passages du *Discours* moins passionnés mais où se montre quelque expérience, peuvent avoir été inspirés à Pascal par la simple amitié. Aussi différents que soient ces deux sentiments dans leur essence, ils ont en effet quelques caractères communs. Or le dix-septième siècle nous paraît être vraiment le *Monomotapa* de l'amitié. La vie de société, l'habitude des honnêtes gens de mettre en commun leurs recherches,

de se tenir au courant de leurs lectures et de leurs travaux, les moyens de communication si précaires qu'ils introduisaient dans les moindres séparations, cette inquiétude et cette angoisse qu'exprime la fable des *Deux Pigeons*, les longs commerces épistolaires, ces civilités infinies du langage d'alors qui devaient finir par susciter les sentiments dont elles n'avaient d'abord été qu'une feinte, — tout cela développait à merveille l'amitié et lui prêtait de ces délicatesses qui, sans la confondre jamais avec un sentiment plus vif, pouvaient aider un Pascal à en imaginer certains caractères. Ainsi ce qu'il écrit de la présence et de l'absence lui put être inspiré par ce jeune duc de Roannez qui lui était si attaché « qu'il ne pouvait se passer de lui à ce point qu'il l'amena avec lui dans son gouvernement du Poitou... » (Marguerite Périer.) A l'instant de la conversion définitive, Jacqueline et M. Singlin jugent à propos d'éloigner Pascal de Paris pour être plus à soi qu'il n'était à cause du retour de son ami le duc de Roannez qui l'occupait tout entier. Il lui confia ce secret, et avec son consentement, qui ne fut pas donné sans larmes, il partit le lendemain de la fête des Rois... » (Lettre de Jacqueline à Mme Périer.)

Que nous voilà loin de l'effrayant génie, du misanthrope sublime des manuels de littérature ! « L'usage délicieux et criminel du monde », a-t-il écrit dans sa *Prière pour le bon usage des maladies*. Ainsi Polyeucte appelle la volupté : source délicieuse. Pascal a renoncé, mais il n'était point fermé à ces délices. Son cœur, comme tout autre jeune cœur, capable d'orages, ouvert peut-être à l'amour, assurément à l'orgueil, sensible à l'amitié, ne fait rien quand il se convertit que tourner vers l'être infini cette puissance infinie de sentiment. Comme elle est pathétique, la suprême rencontre de l'abbé Ernest Renan avec Pascal dont M. Pierre Lasserre a retrouvé les traces ! Pascal a, en effet, d'avance ruiné les obstacles que Renan accumule entre son âme et Dieu. Renan écrit

quelque part qu'il monterait volontiers à genoux l'escalier de la Santa Casa, si l'on ne voulait point l'obliger d'admettre l'interprétation messianique de tel psaume. Pascal lui eût enseigné que ce ne sont point des textes qui nous donnent Dieu et qu'il n'est pas la récompense du philologue. Mais, dira-t-on, la science de l'exégèse était, du temps de Pascal, fort peu poussée. Peut-être s'il avait connu les travaux de Strauss, de Harnack, de Loisy... Hé bien, s'il les avait connus, il aurait répété ce qu'il disait à Mme Périer, que : « l'Écriture sainte n'est pas une science de l'esprit, mais une science du cœur qui n'est intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, et que les autres n'éprouvent que de l'obscurité. » Certes il ne nie pas les miracles, ni les prophéties, mais il leur accorde si peu d'importance pour la foi qu'ils lui inspirent cette terrible boutade : « Vous croyez que (les prophéties) sont rapportées pour vous faire croire? non, c'est pour vous éloigner de croire. » Et encore : « Les miracles ne servent pas à convertir mais à condamner. » Ici, le janséniste se trahit. Mais enfin c'est l'évidence, puisqu'il y a tant d'incrédules, que miracles et prophéties ne sont point des preuves suffisantes et qu'elles n'ont guère plus de valeur pratique pour vaincre le doute « que le cours de la lune et des planètes » dont Pascal trouve si ridicule l'abus qu'en ont fait tant d'apologistes. « C'est leur donner sujet de croire (aux incrédules) que les preuves de notre religion sont bien faibles. » Que nous apporte donc Pascal qui lui permette de se montrer si dédaigneux des preuves traditionnelles? Mais ici, mettons d'abord à sa place l'argument du « pari » qui, parce qu'il est le plus développé dans le manuscrit des *Pensées*, s'offre comme un facile point de mire aux adversaires. Au vrai, l'apologétique de Pascal s'y ramène si peu qu'on peut dire qu'elle existe toute en dehors de lui. Cet argument ne tend qu'à nous faire sortir de notre indifférence. L'essentiel de Pascal est ailleurs. En bref, l'auteur des *Pensées* établit entre le

christianisme et l'homme un rapport de clef à serrure. L'homme avec sa complexité, le christianisme avec sa complexité entrent exactement l'un dans l'autre. Pas un dogme, si l'on peut dire, qui ne comble l'un de nos abîmes, qui n'en remplisse étroitement la capacité. Démonstration qui vaut dans la mesure où l'image qu'on nous montre de l'homme ne sera pas machinée pour les besoins de la cause. Mais justement personne avec Pascal et personne après lui n'a pu dessiner en quelques traits simples et éternels cette carte en relief de l'homme, avec ses sommets et avec ses creux. Cependant Voltaire oppose à Pascal qu'il ne suffit pas qu'une religion explique l'homme pour que nous la considérions comme révélée. Certes ! Mais cela suffit pour que nous désirions qu'elle le soit. Et de même que ce rapport entre le catholicisme et nous, Pascal l'a établi en usant de sa raison, c'est d'abord à notre raison qu'il s'adresse. Il est vrai que par la raison toute seule nous n'atteignons pas Dieu. Inclinons donc l'automate, abêtissons-nous... Hé quoi ! s'abêtir? Proposition odieuse qui fait soudain jaillir la parole sublime : « *S'offrir par les humiliations aux inspirations.* » Voilà le pont jeté, de la rive jusqu'où nous avait conduit une raison passionnée, à l'autre rive où l'amour nous guette. Ici Pascal nous rend ce que Rimbaud appelle : « la clef du festin ancien... » La charité est cette clef.

Qu'a-t-on parlé du génie tremblant et terrifié de Pascal? car quel homme a mieux connu le paisible amour? Il semble que lui ait été épargnée toute nuit obscure des mystiques. A aucun autre cœur, Dieu ne fut plus sensible. Pascal échappe au plus sombre du jansénisme parce qu'il se sait préféré, il se sait choisi. La nuit du 23 novembre, il en reçoit confirmation, cette nuit des pleurs de joie, de la certitude sans ombre, de la renonciation totale et douce, de la paix. Et comme si n'eussent pas suffi les paroles de son Dieu qui, à travers Pascal, nous

atteignent et nous brûlent encore : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé... Je t'ai aimé plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures... » Voici pour le combler, la guérison de la petite Périer par le seul contact de la Sainte Épine. En dépit de son jansénisme, Pascal portait donc, en son corps malade et douloureux, l'âme la plus joyeuse : « J'ai autant de joie, lui écrivait Jacqueline, de vous trouver gai dans la solitude que j'avais de douleur quand je voyais que vous l'étiez dans le monde. Je ne sais néanmoins comment M. de Saci s'accommode d'un pénitent si réjoui... » Pascal, pénitent réjoui, écrit à Mlle de Roannez que les peines des chrétiens « ne sont pas sans plaisir et ne sont jamais surmontées que par le plaisir ». Il l'avertit de ne point croire « que la piété ne consiste qu'en amertumes sans consolations ». Quelle sainte volupté éclate dans cette belle expression janséniste : « La délectation victorieuse de la grâce ! »

Mais ce bonheur enfin possédé, Blaise Pascal l'a payé de tout ce que le monde met au plus haut prix : le plaisir, ce ne serait rien, mais les sciences où il montrait un prodigieux génie ; mais même les plus légitimes tendresses, car il poussait le scrupule jusqu'à rebuter ses sœurs, et il ne voulait point qu'on l'aimât : « Il est injuste qu'on s'attache à moi... Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne... » Le jeune homme qui l'avait jusque-là suivi, à cet instant se détourne et s'éloigne triste : la parole presque impossible à prononcer, sinon des lèvres du moins du cœur, c'est celle qui a ouvert à Pascal le royaume de la joie : « Seigneur, je vous donne tout. »

FRANÇOIS MAURIAC.

PASCAL

LIBÉRATEUR DE L'INTELLIGENCE

Dans ce sanctuaire naturel de Port-Royal des Champs, qu'aucune destruction n'est parvenue à profaner, nous nous étions donné rendez-vous tacitement, spontanément, le dimanche 17 juin, pour nous unir d'intention à Pascal solitaire, fervent et mortifié. Ce Pascal « sensible au cœur », nous l'avons trouvé, en effet. Communion à laquelle des non-chrétiens ont participé aussi, sans nulle velléité de croire *la Sainte Épine*, et sans se dissimuler que la preuve par *les Prophéties* ne tient pas debout.

Au retour, la leçon de Pascal lui-même opérant, j'ai senti l'incomplet d'un hommage pourtant si décent. Tout ce qui dans Pascal est *autre* me devenait plus présent, par l'oubli même où on l'avait laissé. Il est à propos de *dé-localiser* Pascal, murmurais-je après cette tentative de le colloquer tout entier à Port-Royal. Et après la messe chantée dans l'émouvante petite église de Saint-Lambert, où Bédier, Hallays, Brunschvicg... ont *pris l'eau bénite*, par volonté de se conformer aux gestes de Celui que nous honorions, — Qu'on n'oublie pourtant pas, me disais-je, Pascal maître de logique, et qui en donna de si vertes leçons au Père Noël et au Père Annat ; ce Pascal d'une raison presque insolente, et qui s'offre à nous avec Montaigne à sa droite et Galilée à sa gauche ; ce Pascal dont l'empirisme souple et bien discipliné nous livre, bien mieux que Descartes, le secret des Classiques français.

A qui la faute, si l'inattention des lecteurs trop sensitifs, envers Pascal héros de l'intelligence, a conduit Paul Valéry à le méconnaître, de sorte qu'il immole (à son dieu Léonard) ce pauvre homme « qui, ayant changé sa neuve lampe contre une vieille, se perd à coudre des papiers dans ses poches, quand c'était l'heure de donner à la France la gloire du calcul de l'infini... »?

En insistant, comme je vais le faire pour compenser, sur le côté ensoleillé de l'esprit de Pascal, je vous conjure de ne pas perdre de vue, cependant, l'autre côté, le nocturne, le tragique, le cœur sans fond. Lui-même nous avertit que la grandeur d'un esprit pose un problème de conciliation des contraires. « *Je n'admire point l'excès d'une vertu... si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée... Car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux...* » (fr. 353).

Veuillez donc, en considérant la plénitude du bon sens chez ce multiple Pascal, ne pas perdre de vue ce qui en est fort écarté (et pourtant non moins sien) : quant à l'humeur, une immodération, qui ne se rencontre guère avec l'intelligence circonspecte, un emportement d'orgueil, et, comme il dit, des passions de feu ; — quant à la volonté, une énergie têtue, rarement associée à la liberté de l'intelligence, et qui donne de toute sa masse sur le point où elle s'applique ; toutefois moins persévérante qu'on ne s'y attendait, car de tant d'entreprises, où il est entré avec impétuosité, pas une n'a été menée à terme, peut-être parce qu'il découvre en tout l'au-delà, l'infini, avec lequel la capacité de l'homme le plus grand connaît qu'elle n'a point de mesure ; — quant à la conscience religieuse ; au lieu du besoin de sérénité, caractéristique des vastes intelligences, un besoin d'inquiétude, propre plutôt aux esprits bornés, et qui se manifeste par le sens aigu de l'alternative, de l'antagonisme, en

nous, du bien et du mal ; par quoi Pascal est naturellement augustinien ; il y ajoute le vertige du joueur : une partie se joue pour nous, en nous, dont l'enjeu est infini ; quiconque n'a pas gagné a perdu le tout, il est perdu. Et le parieur, le calculateur des probabilités, le démonstrateur de l'infini prêtent leurs précisions à l'angoisse du chrétien.

Tout ceci dûment rappelé, puis reculé au loin, ne regardons plus que ce qui s'y oppose : la parfaite santé de l'intelligence.

***

En consultant, à la fin du tome XI de la grande édition Brunschvicg-Pierre Boutroux-Félix Gazier, la table de tous les écrits conservés de Pascal, ce qui frappe d'abord, c'est la diversité des sujets. Géométrie, arithmétique, mécanique, physique, théologie, polémique, morale, spiritualité, sans compter les digressions, qui touchent à tout. On dirait qu'il y a pluralité d'auteurs, ou s'il n'y en a qu'un, que c'est un encyclopédiste.

Mais il s'en faut bien. Au travers de cette étrange *diversité d'œuvres*, lesquelles toutes furent provoquées par des rencontres non cherchées — de même pour Galilée, point du tout pour Descartes — et qui toutes gisent interrompues, spectacle d'inconstance et de désordre, *une seule et même œuvre*, poursuivie de l'une à l'autre, persévéramment : ainsi se présente la carrière de Pascal. Cette table nous énumère les *occasions de son travail;* ainsi elle fait croire à *de nombreux travaux* — tels ceux d'un Diderot ; — elle cache l'unité de son vrai *travail.*

Ce travail unique de Pascal, quel est-il? — La libération progressive de l'intelligence.

Tout enfant, Blaise Pascal voulait, au rapport de sa sœur, savoir la *raison des effets.* Il ne se contentait pas des premières dont on l'amusait, et qui probablement

étaient de la nature des preuves scolastiques ; car il perçait, au delà des mots, jusqu'aux choses. « Il a toujours eu, ajoute Mme Périer, une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ; ...quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même ; ...il ne quittait point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le pût satisfaire... »

Mais n'en pourrait-on raconter autant de n'importe quel physicien-né? Ce qui est particulier à Pascal, c'est que l'ordre de phénomènes auquel il s'est toute sa vie attaché, afin d'en scruter les causes, est non pas physique, mais intellectuel : c'est *l'erreur*. « *L'art de ne point errer* », *tout le monde le cherche*, dit-il lui-même. Peu de gens au contraire ; mais lui, si fait, et avec constance. Encore n'est-ce pas l'art seulement, mais la science qui est à la base de cet art : la recherche des causes, soit naturelles, soit artificielles, de toutes les illusions, de toutes les sophistications, de toutes les apathies par lesquelles l'esprit des hommes manque la vérité, son seul bien, ou l'altère, ou la cache, aux autres et à soi, ou y résiste quand elle lui est montrée.

Cette unique chasse, dans les domaines variés que les circonstances lui ouvrent, — conjectures sur la pesanteur de la colonne d'air, ou controverses théologiques sur la grâce, — l'attire d'abord, et lui inspire une sorte d'enthousasme de découverte. Ce n'est pas digression, mais au contraire retour à sa piste, à sa mission, à son centre. Lorsqu'on lit de suite ces écrits qui font des pointes en tous sens, on est frappé de ce fait que, dans la polémique sur *le Vide*, ou dans *les Provinciales*, ou dans *l'Esprit géométrique*, ou dans l'introduction méthodologique à l'apologie contre les athées, ou dans les parties de *la Logique de Port-Royal*, qui sûrement viennent de lui,... il n'est pas une page où soit perdue de vue cette vocation apollinienne de Pascal. L'*Art de persuader* est, peut-on dire, au rond-point. C'est de là que la conver-

gence de ce labeur, l'unité de cette œuvre apparaît.

En même temps que cohérente, elle est progressive. Pascal fait un pas, puis un second et un troisième, au delà de la simple et abstraite intelligence ; en quoi il est supérieurement intelligent, puisqu'il rend l'intelligence de plus en plus *concrète*, et polymorphe à l'instar de la nature.

Il est parti cependant de la *logique du mathématicien*. Le maximum de rigueur et le maximum de généralité sont ici ce qu'on vise. Un bon exemple est ce que Pascal établit, dans ce domaine, touchant la divisibilité des nombres, abstraction faite du système de numération qu'on aura choisi. Son travail, ici, est de débarrasser l'intelligence du piège des langages conventionnels.

Puis il avance, le voici au stade suivant : la *logique du physicien*. Il s'agit de consulter la nature, par des expériences correctes. Dans ce domaine, qu'il suffise de rappeler comment est conçue, réglée, interprétée l'expérience du Puy de Dôme. Son travail, ici, est de délivrer l'intelligence de la réalisation vaine des entités métaphysiques et de la certitude préalable. S'offrir en toute candeur au contrôle du fait : de cette abnégation généreuse est sortie toute la fécondité scientifique de l'intelligence des modernes.

Puis le chercheur s'élève, au delà de ce palier qu'on peut appeler *positiviste*, à un autre ordre de vérités, plus secrètes, plus concrètes, pour lesquelles une méthode plus concrète aussi est à trouver : des vérités qu'il s'agit de maintenir vivantes dans l'esprit, car mortes elles ne sont plus vraies. On peut savoir *positivement* les choses, et que « ce soient des *paroles mortes* et des *semences* qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées *sèches et infructueuses* dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain... Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur ; *comment, par où, jusqu'où il la possède...* » (*Art de persuader.*) Pascal poussant de la critique des faits à la critique des idées

surpasse en intelligence tous les scolastiques, ceux du moyen âge, et aussi bien un Comte ou un Taine.

D'autre part, Pascal, les circonstances l'y ayant jeté, exerce son inventivité dans les disputes. Il y a certes une *méthode du disputeur;* ce grand chercheur de méthodes n'en doute point et le principe de celle-ci, s'il s'agit non de vaincre, mais de convaincre, il le trouve. On ne convainc les gens que par leurs propres raisons. « Quand on veut reprendre *avec utilité* et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut *observer par quel côté il envisage la chose,* car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse... » (*fr.* 9). L'effort d'intelligence, ici, est de se critiquer d'abord soi-même, de se rendre attentif à l'objet seul, puis hospitalier à l'imagination des autres. Par cette discipline d'objectivité, Pascal se range entre Montaigne, Leibniz et Gœthe. Il est piquant de noter que le savant de tout à l'heure s'approprie maintenant le secret des poètes de théâtre, Sophocle ou Molière : il « ne prouve qu'en *obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même* et *à trouver la vérité* dont il parle... » (*Passions de l'amour.*)

Enfin, au sommet de sa recherche, Pascal rassemblant ses forces qui défaillent, découvre et fonde la *Logique du convertisseur,* dont l'efficacité neuve devait faire le prix singulier de l'*Apologie.* « La volonté » étant « organe de la créance », il s'agit de scruter les mobiles de la volonté, d'en acquérir le maniement. D'abord les mobiles subconscients : il faudra « incliner l'automate », mais ceci n'est qu'un commencement... Il faudra, ce qui va loin au delà, provoquer la liberté intérieure de l'autre, par l'ascendant de notre propre liberté ; l'Esprit agit lui-même, par notre canal, qu'il faut désobstruer. Nous voici donc arrivés à ce qui est, pour un augustinien, le mystère adorable de *la grâce;* mais sans avoir renié pour cela l'ordre dont nous étions partis, celui de la preuve, de la méthode ration-

nelle. Et au contraire, puisque à chaque degré nous avons pris soin d'*accommoder nos méthodes, ainsi que la raison le veut, à l'objet* de plus en plus concret qui se découvre à nous peu à peu.

Tel est, représenté dans un raccourci quelque peu dérisoire, le trajet accompli par cet esprit conquérant, qui a voulu comprendre à fond ceci, et ceci, et ceci encore ; acquérir de nouvelles provinces, sans quitter ce qu'il tient.

Cette « agilité de l'esprit », comme il dit (fr. 351), est la plus belle. Ainsi se déploie, en cette prolifération d'ouvrages qui semblent avortés, parce que la vie a manqué à l'auteur, mais non la hardiesse ni la force, ce qu'il appelle encore « la fécondité inépuisable de l'esprit. » (*Préface pour un traité du Vide.*)

Mais Pascal lui-même est-il un *esprit libre?* — Si vous voulez dire « un homme affranchi de superstitions », non. Pascal en eut, de telles et de si surannées, qu'un niais aujourd'hui les perce à jour. Mais ce puissant esprit non libéré n'en est pas moins un puissant libérateur. A son école, ceux qui se targuent d'être libres apprendront la manière, en s'approfondissant, de se libérer mieux. S'ils se trouvent à même de le compléter, de le rectifier, comme il l'a d'ailleurs prophétisé (dans la *Préface* citée tout à l'heure), en se plaçant à des points de vue insoupçonnés de lui, à celui de la critique historique notamment, c'est en suivant sa leçon, d'appliquer dans chaque ordre la méthode propre à cet ordre, donc en relevant de lui encore. Pascal, c'est un maître à penser plus moderne que n'est Descartes avec sa *mathématique universelle.*

Et quant à dompter l'inintelligence sous sa forme dangereuse, le fanatisme, si Voltaire, à première vue, s'y entend mieux que lui, on peut douter que la méthode voltairienne, de bafouer les « esprits serfs », est plus sûre que la méthode pascalienne, qui les explique à eux-mêmes.

PAUL DESJARDINS

PASCAL ET LE " LIBERTIN "

S'il est vrai qu'une œuvre est durable dans la mesure où l'humanité peut y trouver éternellement la pâture d'un de ses grands intérêts, l'œuvre de Pascal est singulièrement bien assurée de l'avenir. Elle accroche presque tous les grands intérêts humains, parfois les plus opposés. Elle attache à la fois l'artiste et le savant. Elle harcèle l'exégète et le psychologue. Elle absorbe l'homme de foi. Elle arrête aussi tout particulièrement l'incroyant, le « libertin ».

En général, il faut bien le dire, l'incroyant donne assez peu d'audience aux grands docteurs chrétiens qui prétendent le confondre ; c'est que, le plus souvent, il a affaire à des hommes qui, par volonté ou par impuissance, ne se mettent pas un instant proprement à sa place et ne lui opposent donc aucun argument vraiment ajusté à son cas. Croit-on qu'il ait bien lieu d'être ému, autrement que comme artiste, par un Bossuet lui servant pour toute dialectique : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Pensent-ils avoir vu mieux les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, etc. » ; ou par un La Bruyère qui, ébloui de l'évidence de Dieu, ne sait que prendre en pitié l'infirme qui ne le voit pas? Avec Pascal, je suis tout de suite retenu par un adversaire qui, pour me réfuter, commence par épouser mon cas en toute loyauté et compréhension. Cette attitude

presque unique du grand penseur tient peut-être chez lui, en partie, à l'esprit mathématique, pour lequel la réponse à un problème doit sortir tout entière de la pénétration de ses données.

Ce n'est pas que l'idée que Pascal se forme de l'incrédule ne soit en certains sens assez bornée. Par exemple, il ne sait le voir que sous l'espèce du débauché, ne se libérant de l'idée de Dieu que pour céder sans crainte à tous ses appétits. Il est vrai que c'est la seule conception qu'on s'en faisait de son temps (1) et, vraisemblablement, pour cause ; l'incrédule dont l'immoralité ne dépasse point celle de la moyenne des croyants semble une espèce assez récente ; dans un ouvrage classique sur les *Libertins en France au dix-septième siècle*, l'auteur, dont la sympathie pour eux ne se cache pas, est forcé de reconnaître leur manque constant de tenue morale ; le pieux Saint-Simon ne paraît point, comme tel grand romancier de nos jours, s'imposer une sainte obligation quand il s'effare de voir le président de Maisons et sa femme, gens si impies qu'ils avaient cherché pour leur fils un précepteur irréligieux, avoir pourtant des mœurs irréprochables. — Aussi bien Pascal ignore-t-il encore une autre espèce d'incroyant. « Il faut, s'écrie-t-il, ou croire,

(1) Elle est formulée en toute conscience par Massillon dans son sermon *Sur la vérité d'un avenir* · « Mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérants, qui ne croient point en Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes comme les penchants et les jeux d'une nature innocente... Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentiments de l'humanité avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien ! » Massillon conçoit, toutefois, l'athée aux mœurs inattaquables, dont son siècle avait donné un exemple éclatant, mais c'est pour en dénoncer immédiatement le caractère d'exception : « Cet impie (Spinosa) vivait caché, retiré, tranquille ; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, *ces hommes frivoles et dissolus*, c'étaient des insensés qui souhaitaient de devenir impies. »

ou nier, ou douter », évidemment convaincu qu'avec ces deux derniers termes il a épuisé toutes les positions possibles de l'impie en face de la question de l'existence de Dieu. Il oublie que nier ou douter, c'est encore se poser la question, et qu'il existe une troisième sorte d'athée, qui ne se la pose même pas, soit que sa sereine nature fasse qu'il ne pense jamais à ces sortes de problèmes, soit que son esprit compliqué trouve la question incompréhensible en ses termes, n'arrive point, par exemple, à comprendre ce que peut signifier le mot d'existence appliqué à un objet qui diffère *par essence* de tous ceux sur lesquels nous avons formé cette notion. Toutefois, cette sorte d'athée est, elle aussi, de formation récente et, aujourd'hui encore, assez peu répandue. En somme, la conception de Pascal est très suffisamment générale.

***

Mais la grande originalité de Pascal pour le libertin, c'est la netteté avec laquelle il lui déclare qu'il ne peut lui opposer aucune preuve rationnelle, que la foi ne se peut fonder que sur des raisons du cœur. Certes, on avait déjà vu de pieux docteurs nier la compétence de la raison en matière religieuse, et pas toujours pour la refuser seulement à l'adversaire. Mais ce qui ne s'était jamais vu, c'est qu'on le fît avec tant de force, tant de parti pris, tant de décision à se fermer toute possibilité de rentrer sous cape dans la place qu'on abandonne ; ce qui ne s'était jamais vu, c'est un croyant qui donne des armes à l'incrédule au cas où celui-ci se laisserait prendre par un semblant de logique, qui lui déclare qu'il serait *inexcusable* s'il se convertissait pour autre chose que des raisons non démontrables (1). Ici, Pascal donne pleine satisfac-

(1) Cette interprétation de Renouvier me semble irréfutable : « Pascal vient de rappeler que les chrétiens eux-mêmes ont appelé leur religion *une sottise*, et déclaré qu'ils ne pouvaient en rendre raison ; il en a conclu

tion au vrai rationaliste, pour lequel l'erreur n'est point du tout que l'on croie à Dieu, mais qu'on prétende y croire par l'effet de la raison ; pour lequel, au surplus, demander sa croyance à des états d'esprit irrationnels représente, en cette affaire, la vraie position rationnelle. Ajoutons que le vrai rationaliste devra, pour mériter ce nom, accepter aussi le revers de l'affirmation pascalienne, à savoir que, s'il n'y a point de preuve pour l'existence de Dieu, il n'y en a pas davantage pour sa non-existence ; qu'autrement dit, il lui faudra convenir que, si le maître des *Pensées* s'est enseveli lui-même en tant que démonstrateur sous l'écroulement du temple de la raison, il y a aussi enseveli son adversaire. L'incroyant qui accepte cette totalité de l'attitude agnostique constitue, lui encore, une variété du genre assez peu répandue.

Chose bien suggestive, cette position de Pascal à l'égard du problème religieux n'est généralement point encore comprise par l'humanité de culture moyenne, je veux dire ceux qui se forment une idée des maîtres et ne les lisent pas, du moins attentivement. Les uns persistent à croire que l'auteur des *Pensées* est un démonstrateur, dont la foi repose sur la raison ; s'ils sont si triomphants en jetant à la face du sceptique le cas de « cet *homme de science* qui a cru en Dieu », c'est évidemment qu'ils croient lui asséner l'exemple (ils le croient aussi pour Pasteur) de l'esprit scientifique conduisant à la foi ; on les déçoit profondément en leur représentant que ces hommes ont

que, *s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole;* que *c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens;* et il ne craint pas de susciter cette objection : « Oui, mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle et les ôte de blâme de la produire sans raison, *cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent.* » Ces mots précèdent immédiatement le passage : « Examinons donc ce point... » dans lequel la question de l'existence de Dieu est, sur ce motif que « la raison n'y peut rien déterminer », traitée d'après la *règle des partis*. Pascal admet donc que le *libertin serait inexcusable* de se convertir, si on ne lui faisait voir son intérêt par la *règle des partis*, puisqu'on avoue n'avoir point à lui donner de raisons capables de le convaincre. »

fait preuve d'esprit scientifique précisément en demandant leur croyance à autre chose qu'à l'esprit de science. Combien, aujourd'hui encore, diraient avec l'auteur du *Génie du christianisme :* « Si Dieu n'a point permis à Pascal d'exécuter son dessein (d'achever les *Pensées*), c'est qu'apparemment il n'est pas bon que *certains doutes sur la foi soient éclaircis...* » Les autres savent que la foi du grand janséniste n'est point fondée sur la raison ; mais alors, ou bien ils la nient (1), ou bien ils l'expliquent toute par des motifs bas (la peur, voire l'hallucination). Bref, les uns comme les autres veulent que la foi, si elle est de bon aloi, vienne de raisons logiques. En d'autres termes, l'admission de l'irrationnel comme source des convictions religieuses est une notion qui, malgré l'apparence, ne s'est pas encore incorporée à la philosophie de l'humanité moyenne. L'humanité, en ce sens grossier et quoi qu'elle en dise, semble incurablement rationaliste.

***

Les satisfactions que Pascal donne au rationaliste se terminent, on s'en doute, à celles que nous venons de dire. Nous n'avons que l'embarras du choix parmi les traits qui nous enfoncent comme dans la chair la forme profondément irrationnelle de ce grand esprit : aversion de la clarté, primat donné aux arguments du cœur, culte de la chose qui *se sent*, mépris de celle qui *s'explique*, adoration de l'idée de miracle, exaltation du contradictoire, du mystérieux, de l'incompréhensible (même en mathématique : culte du *nombre infini*). Il est le père évident, d'ailleurs hautement reconnu, de notre littéra-

(1) Ceux-là ne sont pas toujours des incroyants : par exemple, Cousin. Chateaubriand parle d'une édition des réflexions de Voltaire sur les *Pensées*, où, lorsque Pascal dit que la raison de l'homme seule ne peut arriver à une démonstration de l'existence de Dieu, les éditeurs déclarent en note qu'« il est beau de voir Voltaire prendre le parti de Dieu contre Pascal ».

ture de ce dernier demi-siècle en sa religion du trouble et sa levée de boucliers contre le « clair et distinct », et l'on comprend qu'elle lui ait fait une place à part entre les maîtres français. On oserait parfois même se demander en quoi cet adorateur de l'inintelligible est français et enser que les compatriotes de Hegel et de Schellingd seraient peut-être fondés à dire, mieux encore pour lui que pour Rousseau, que « c'est par accident qu'il n'est point né chez eux », si la merveilleuse transparence de son verbe, l'admirable et constante clarté de sa pensée, *même dans son procès de la clarté* (1), n'apparentaient étroitement aux Bossuet et Descartes cet homme extraordinaire, qu'on ne peut ranger dans aucune classe parce qu'il appartient à toutes. S'il fallait pourtant lui en assigner une, je le placerais sur la ligne des saint Paul et des Luther, de ceux qui empêchent éternellement l'humanité de s'endormir, comme elle le voudrait, dans la paix du compréhensible, et la forcent sans relâche à la vivifiante inquiétude. Pascal donne une dernière joie au rationaliste ; celle de rendre justice à l'irrationaliste et à sa haute fonction et de lui porter ainsi un coup que celui-ci ne lui rendra jamais.

JULIEN BENDA.

(1) Aussi sa proscription de tout panthéisme.

PASCAL ET LES SCIENCES

« Il y avait un homme, écrit Chateaubriand, qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques ; qui, à seize ans, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivé dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, par distraction, un des plus hauts problèmes de la géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. »

Il est difficile de condenser davantage et d'une manière plus saisissante, l'essentiel de l'œuvre de Pascal. Mais il est difficile aussi de donner de Pascal une idée plus romantique et plus fausse que celle qui s'attache aux deux mots accouplés d' « effrayant génie ». Un être incompréhensible à l'homme ne saurait être un homme : « On

ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes, et, comme les autres, riant avec leurs amis ; et, quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l'ont fait en se jouant ; c'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement... » Nulle pensée qui se puisse mieux appliquer à Pascal. Ce grand génie ne fut ni un romantique, ni un sceptique, ni un illuminé ; mais l'esprit le plus complet, le mieux équilibré et, dans l'ordre des sciences, le *plus sûr*, le plus inquiet de perfection et de certitude, que la France ait jamais produit.

Mais il fut sublime. Et une certaine sorte de sublime qui est justement la sienne échappe presque toujours aux recours de notre esprit. Il faut que nos pieds sentent le sol pour que nos têtes restent libres. Ainsi le génie risquera d'éluder les tentatives de notre intelligence pour le comprendre, si nous ne savons nous introduire dans sa familiarité. On ne saisira jamais le vrai Pascal dans ses découvertes hydrostatiques ou mathématiques pas plus que dans la dialectique de sa mysticité, si on ne veut, une fois pour toutes, s'imposer fermement à l'esprit qu'il fut un homme rude, un homme de bon sens, manieur de choses, l'inventeur des brouettes, des haquets, des omnibus, de mille objets pratiques, sensible tout spécialement aux qualités physiques de la matière, doué d'une extraordinaire plasticité, d'une prodigieuse activité des sens, dont il jouissait au point de vouloir s'en punir comme d'un péché ; un homme enfin, et qui, s'il disait cette parole sublime : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye » la disait sans intention de sublime, bonnement, exprimant tout simplement un fait, avec le bon sens d'un brave homme qui ne songe pas à la littérature, et avec l'accent auvergnat.

Mais le bon sens n'est autre chose que l'auxiliaire et

le parent de l'instinct de conservation, qu'une certaine représentation utile de l'existence, un moyen pratique et sûr de régler sans danger les relations de l'être avec l'extérieur et, par conséquent, une certaine conscience de soi-même. Développé à l'extrême chez Pascal, il lui a vite enseigné que l'homme est un tout, que les classifications des facultés ne sont que scolaires. La *raison* par exemple n'a point d'existence réelle et séparée ; elle est un concept ; et le concept lui-même n'est nullement réel ni séparé, il n'est rien ; rien. Ou plutôt l'être moral tout entier progresse dans la voie de ses actes suivant les impulsions internes que notre méthode humaine d'acquisitions par le procédé d'analogies assimile à des mouvements, à des démarches, à des déclanchements d'organismes moraux ayant leur identité propre et, pour ainsi dire, leur personnalité. Tout ceci revient donc à dire que la raison, le cœur, l'entendement, etc., sont des catégories imaginaires, des réseaux fictifs jetés sur l'être et le divisant en domaines également fictifs comme le font sur l'image de la terre les cercles parallèles et les méridiens. Un homme en pleine possession de lui-même a le sentiment que toutes les hétérogénéités et les complexités intimes sont fondues en une unité supérieure, qui est cet être pensant dont il suffit, suivant Descartes, qu'il *pense* pour être certain qu'il *est*. Les facultés n'auront donc leur commodité de catalogue, et encore provisoire, que par l'analyse psychologique. Pour tout le reste, l'homme conquiert par tout son être : cœur, intelligence, esprit, intuition, raison. Les découvertes mathématiques de Pascal proviennent parfois de cette même intuition sans paroles qui le plongeait dans l'extase, la nuit du *Mystère de Jésus*. Et, réciproquement, toute transposition du domaine mathématique au domaine psychologique lui paraîtra légitime : l'apologétique du pari, l'apologétique des deux infinis ont leurs racines visibles dans les préoccupations

scientifiques de leur auteur. Il les tient pour de bonnes armes. Il tient qu'il est un homme faible et perdu dans l'univers hostile, et que, ces bonnes armes, solides, efficaces et qui le contentent pleinement, il ne s'agit pas de les refuser parce qu'elles n'ont pas l'estampille des docteurs : il s'agit de s'en servir.

Ce bon sens, ce réalisme, cet éloignement instinctif de toute métaphysique se marquent dès les premières manifestations du génie de Pascal, dès l'écrit qui le fit connaître, ce fameux *Essay pour les Coniques* qu'il publia à l'âge de seize ans et qui contient l'une des propositions les plus importantes de la géométrie, désignée aujourd'hui sous le nom de Théorème de Pascal. Les relations amicales qu'avait nouées son père avec le Jésuite Mersenne et les plus grands mathématiciens de son temps permettaient au jeune Blaise, s'il l'eût voulu, de suivre les directions toutes nouvelles que lui traçaient par exemple Descartes, Fermat, Roberval : l'un, théoricien de l'algèbre géométrique, le deuxième, théoricien des nombres, le troisième, théoricien de la mécanique rationnelle. Or, le choix de Pascal et sa dilection se portèrent ailleurs. Il découvrit avec ravissement les travaux du Lyonnais Desargues qui vivait en dehors des mathématiciens de son temps, publiait des ouvrages assez étranges pour l'époque sous les titres plus étranges encore de *Brouillon-Projet, Leçons de Ténèbres*, s'était fait un langage spécial, comme les praticiens appareilleurs ou tailleurs de pierres, et ne se préoccupait uniquement que de problèmes pratiques dont la solution intéressât la stéréotomie, l'architecture, la gnomonie, la perspective, problèmes, qu'il traitait d'une manière également pratique, intuitive, réaliste, en usant de cette rare faculté que les élèves de l'École Centrale d'aujourd'hui appellent *la vision dans l'espace*. Pascal agit de même. Il abandonna entièrement l'antique méthode d'Apollonius qui consiste à tracer des figures imaginaires dans un plan imaginaire ;

il considéra les coniques (ellipse, parabole, hyperbole) comme les modifications d'un cercle réel situé dans l'espace à trois dimensions, hors du plan fictif de la conique. Qu'on imagine toutes les formes que pourra prendre l'ombre que, devant une bougie, porte une bague sur un écran, quand on déplacera la bague ou la bougie. En langage mathématique l'ombre de la bague s'appelle la conique. Elle est la perspective d'un cercle et sa forme variable dépend du cône de lumière (dont le sommet est la bougie et dont la bague circulaire est le contour), c'est-à-dire de la position relative du cercle et du point de perspective adoptés par l'observateur. Pascal montra ainsi que toute propriété géométrique de cette bague, de ce cercle concret, se conserve et peut se transposer et se traduire dans la géométrie de la conique qui est son image perspective. En conséquence, il suffirait d'étudier le cercle, de découvrir ses propriétés, pour, par une méthode infaillible, avoir la faculté d'étendre, *mutatis mutandis*, ces propriétés aux trois coniques qui dérivaient de lui par la perspective : ellipse, parabole, hyperbole, sans avoir à recommencer d'études spéciales pour celles-ci. Extraordinaire exemple d'un génie économe, concret, réaliste, synthétique ; d'un génie rigoureux, épris de certitude, assoiffé de perfection ; d'un génie entièrement opposé au génie analytique, abstrait, métaphysicien et prodigue d'hypothèses, d'un Descartes.

Notre raison ne serait point satisfaite si, par une évolution qui nous semble naturelle et impérieusement appelée par une telle sorte de tempérament, Pascal ne s'était orienté, depuis cette concrétisation encore timide et présentée comme une auxiliaire passagère et fictive de la mathématique, vers une autre concrétisation matériellement réalisable. Et c'est en effet ce qu'il fit peu d'années après (1640) en inventant la machine arithmétique. Il a écrit lui-même qu'il dut, pour réaliser son dessein, effectuer « la légitime et nécessaire alliance de la

théorie avec l'art » et c'est-à-dire combiner « les lumières de la géométrie, de la physique et de la mécanique ». Que cette invention ait été capitale dans la vie de Pascal, c'est ce dont il nous assure par l'enthousiasme et l'orgueil qu'il ne cessa de ressentir toutes les fois qu'il eut l'occasion d'en parler. Et, en effet, pour ce grand réaliste, cette réussite était la preuve palpable de l'accord entre la science et la vie, de la légitimité de « cette véritable science qui, par une préférence toute particulière, a l'avantage de ne rien enseigner qu'elle ne démontre ». Et c'est pendant les longues années de tâtonnements, de fabrication, de mise au point de cette machine qu'il éprouva le sentiment jusqu'alors insoupçonné de lui, que la nature n'est pas simple, que la science nous donne des lumières sur elle, mais que l'esprit géométrique ne suffit pas seul à nous conduire à travers l'infinie complexité des conjonctures humaines. Saisie dans ses phénomènes les plus humbles, dans les expériences les plus faciles, et même dans ces constructions tout artificielles et provoquées que constituait la mise au jour d'une machine (la moins vivante des machines puisqu'elle n'obéit pas à une force mystérieuse de l'univers comme les orages ou les vapeurs, mais à la main humaine, et redevient inerte dès que celle-ci l'abandonne), la nature ne laisse aux doigts du mathématicien ou du logicien qu'une proie illusoire, un schéma de squelette. Le rationnel n'est pas la vie. Pour la première fois, Pascal a pensé qu'il existe une sorte d'empirisme infiniment subtil, dont les intuitions échappent même aux mailles du discours, dont la mise en action ne se raconterait qu'à l'aide d'une suite d'images d'une telle complication — et si ténues — que l'expérience en est plus facile que la description. Le chevalier de Méré n'aura pas grand'chose à dire pour que germe le concept de l'esprit de finesse dans un cerveau qui le possédait avant de l'avoir défini et nommé ; et qui ne l'aurait pas cherché « s'il ne l'avait eu déjà trouvé ».

Il était fatal, sans doute, qu'ainsi orienté, Pascal aboutît aux recherches qui ont donné à son nom, dans les annales des sciences physiques et naturelles, un éclat aussi pur que celui dont il jouit dans les domaines de la mathématique et des lettres. Telle était, comme nous l'avons montré, la logique interne de son génie. Mais qu'on ne se méprenne pas sur les mots. Rien d'extérieur à Pascal ne pouvait le contraindre à suivre les chemins qu'il a pris ; en vérité, de tels tempéraments ne suivent que les chemins qu'ils se tracent, dont ils ont besoin pour explorer des régions nouvelles et respirer l'air vierge indispensable à leurs poumons de créateurs. La logique de leur démarche n'apparaît que par la suite ; elle est proprement leur fait, leur invention. Ce qu'ils ont amené au jour dévoile sa place dans la nature et, par conséquent, exige une place correspondante dans le système qui traduit l'univers à nos yeux. Étant réel, il faut que les hypothèses cosmologiques l'absorbent ou se transforment pour s'y plier ; étant réel, il faut que les intelligences contemporaines s'y adaptent ; étant réel, il faut, *par la force même des choses* (qu'on donne à cette expression toute sa puissance naïve et tout son sens originel) qu'il nous devienne *évident;* et c'est-à-dire qu'il fasse figure d'intuition dans la pensée et d'axiome dans la logique. Ainsi établie solidement et classée, toute découverte d'importance appartient à une chaîne de déductions telle qu'on doit pouvoir deviner sa place d'avance dans cette chaîne et lui assigner la plus grande des gloires, *celle de paraître simple.* Ainsi étaient *simples* la démarche de Pasteur et celle de Copernic, de Newton ou d'Einstein ; ainsi la découverte de l'Amérique et l'œuf de Colomb.

Et ainsi nous paraît simple la décision qui tourna Pascal vers les expériences de Galilée et de Torricelli dès qu'elles eurent été portées par le père Mersenne à la connaissance de ses amis. Il se hâta de les reproduire

pour les interpréter. On sait du reste avec quelle ardeur, quel goût de la matière maniée, ordonnée et soumise, il s'adonna à cette tâche. On n'ignore pas qu'il est le premier à avoir fourni aux sciences physiques un exemple complet, irréprochable et définitif, d'expérimentation et de discussion ; il a démontré irréfutablement l'existence du vide, dissipé l'idole pseudo-métaphysique de « l'horreur du vide », établi la réalité et la valeur de la pression atmosphérique. Rien d'une systématique anticipée dans sa démarche ; là où Descartes (et la controverse de la priorité de l'idée dans la fameuse expérience du Puy-de-Dôme nous en est la preuve) prévoyait une *conséquence* des théories *constructives préalablement induites*, Pascal voit au contraire un *fondement* de théories *explicatives postérieurement déduites;* le premier se soumet d'avance un système de la nature dont les expériences lui diront ensuite la valeur ; le second se soumet à la nature et tire ensuite des expériences le système dont il sait d'avance la valeur.

La figure que le tempérament pascalien se donne des choses, figure toute nouvelle à son époque, ressort donc très clairement des expériences sur le vide et du *Traité* où il les expose. Mais elle est encore plus explicite et plus nette dans son *Traité de l'Équilibre des Liqueurs* (qui a fondé la science hydrostatique) et particulièrement dans sa théorie de la Presse Hydraulique. Il ne sera plus fait, à partir de Pascal, mention de la *qualité des choses;* les choses sont telles qu'elles sont, et leur essence n'est plus en question ; les vertus naturelles, l'horreur du vide, le lieu propre des graves, etc., tout cela n'a, désormais, aucun intérêt pour le savant ; son rôle est de réaliser des expériences capables d'infirmer ou de confirmer les théories préconçues et surtout de déduire les théories nouvelles ; celles-ci, dans leur pureté pascalienne, sont des synthèses où la description des phénomènes fait revivre ces phénomènes eux-mêmes dans leur histoire

et leur allure concrète, bien que sous une forme le plus proche possible de la rigueur géométrique. Et la caractéristique de cette œuvre est une certaine saveur de réalité qui en exclut cette sorte de sécheresse propre aux systèmes absolument mécanistes, tels que celui de Descartes.

Saveur de réalité qui dénonce un tel goût de la vie ! Les grands travaux mathématiques de Pascal qui vont suivre ont tous, à leur origine, la vie. Pseudonyme d'un pseudonyme, cet Amos Dettonville, qui nous donna les *Lettres sur la Roulette* et dont le nom est l'anagramme du Louis de Montalte, qui nous donna les *Lettres provinciales*, rejoint le lointain égyptien Amos dans son souci des applications pratiques. Et, de même que le géomètre du Pharaon devait à l'arpentage son théorème du carré de l'hypothénuse, Pascal doit à son souci de ramener à des règles pratiques la conduite des jeux de hasard, sa fameuse loi des partis. Et c'est encore à son souci du concret qu'il doit cet extraordinaire triangle arithmétique d'où il a tiré la détermination des ordres numériques, le calcul combinatoire, celui des probabilités, l'usage équivalent de ce qui sera plus tard le binôme de Newton, l'intégration des formules paraboliques... La diversité des voies de l'esprit humain est confondante quand intervient la miraculeuse puissance du génie.

Alors que Descartes condense dans l'abstraction pure de la formule algébrique l'univers visible et concret des formes géométriques, Pascal continue son œuvre contraire, s'empare du chiffre abstrait et par les voies de l'analyse combinatoire, en exprime la valeur concrète ; il en déduit l'enchaînement, la hiérarchie, la raison véritable, il le rend vivant aux yeux de l'esprit ; il en exclut le mécanisme universel, en tire des applications innombrables, merveilles d'ingéniosité et de fécondité. Il se joue à forger des chaînes logiques dont demeurent visibles tous les chaînons ; il invente le raisonnement par

récurrence dont Henri Poincaré dira plus tard (sans en citer l'inventeur) qu'il est le plus fécond des procès mathématiques. Il découvre les principes de l'analyse infinitésimale par l'application de ce goût combinatoire et divisionneur, qui lui est propre, aux figures concrètes de la géométrie ; le même goût lui permet, par une voie analogue de récurrence et de simplification réalisatrice, de ramener les divers types algébriques d'intégrales à des calculs de volumes géométriques apparents, tangibles et visibles ; et enfin, pour la première fois dans l'histoire de la science, de donner avec rigueur la somme des quantités infiniment grandes de nombres infiniments petits. C'est le calcul de l'infini.

C'est le calcul de l'infini, et les historiens des sciences n'y ont rien compris. Ils n'ont rien compris à Pascal. Ils font gloire de la découverte de la formule des arrangements à Fermat, de la découverte de la loi des cœfficients du binôme à Newton, de la découverte des différentielles à Leibniz. Tout cela est dans Pascal ; et la meilleure preuve est que Leibniz avoue y avoir trouvé ce dont on lui fait gloire. Mais la conception des mathématiciens contemporains est une conception algébrique. Toute mathématique qui ne se met pas en formules leur est étrangère. Ils demandent à l'homme de génie, non pas de résoudre des problèmes, mais de donner des recettes algébriques, quasi-mécaniques, qui permettent à tous les honnêtes professeurs, même médiocres, de faire les mêmes calculs que lui. Pascal ne croyait pas à la possibilité, à la fécondité de cette recherche. Y eût-il cru qu'il n'eût pu s'y livrer. S'y fût-il livré qu'il n'y eût probablement pas réussi : un pommier ne peut donner d'abricots. Le génie original, concret, personnel de ce géomètre, s'opposait à la création d'algorithmes algébriques nouveaux. Et, en effet, ainsi que le signale Leibniz, l'algorithme, dont devait se servir celui-ci, se trouve enchâssé en fait dans un des Mémoires de Pascal qui ne l'y a pas

vu, « les yeux fermés par une espèce de sort ». Quelle fausse idée du génie de Pascal ! Pascal ne l'a pas vu parce que son génie était autre et ne pouvait ni le voir, ni le chercher. Pascal n'en avait pas besoin ; il eût résolu tous les problèmes d'intégration qui lui eussent été posés et l'être de cet algorithme, à qui ne manquait plus qu'un nom, se fût fatalement présenté dans chacune de ces démonstrations ; et Pascal ne l'eût pas vu ; car il n'avait en rien affaire à lui. Ce qui est grave, ce n'est pas qu'il n'ait pas vu cela ! sa découverte demeure : aux algébristes de la formuler et Leibniz n'y a pas manqué ; ce qui est grave, c'est que, contre Descartes, il n'ait pas cru à la fécondité de l'algèbre. L'histoire, il faut le dire, a prouvé que Descartes avait raison. Si les mathématiques ne comptaient que des Pascal, elles demeureraient instables, hésitantes, à la merci du génie, et ne seraient jamais en possession des méthodes générales qui en font un instrument pratique à la portée de tous les cerveaux. S'il n'y avait eu que Pascal et ni Fermat, ni Newton, ni Leibniz, il faudrait chercher à chaque fois les coefficients des arrangements et du binôme dans le triangle arithmétique, et toutes les intégrations demeureraient problématiques. Mais il eût été vain de demander à La Fontaine une méthode générale de faire des vers, un Art Poétique : il n'y croyait pas. Ainsi de Pascal. Son génie était tout inspiration ; l'intuition lui paraissait le seul instrument de découverte ; et, comme il advient toujours, il n'exprimait, ce faisant, que son propre tempérament. C'était là encore une face de son respect et de son attachement pour le réel ; c'était le sentiment de l'infinité de ce que nous pouvons tenir dans nos mains, sentiment commun à tous ceux qui n'ont de goût que pour la saveur du concret et savent combien celui-ci est limité ; c'était la certitude corollaire que l'infini nous échappe et est d'un autre ordre (on sait la place que tiennent dans ses *Pensées* les spéculations sur les deux infinis) ; et enfin,

conclusion normale, étonnante et prophétique qui définit si bien un génie si original, c'était l'intuition de la relativité universelle qu'il exprima complètement dans ces lignes peu connues : « Ces trois choses, qui comprennent tout l'univers (mouvement, nombre, espace), selon ces paroles : *Deus fecit omnia in pondere, in numero et mensura*, ont une liaison réciproque et nécessaire. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve ; et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres ; et enfin le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première. Le temps même y est aussi compris : car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre ; la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps. »

On saisit ici le procédé du passage pascalien de l'ordre scientifique à l'ordre métaphysique. Laissons aux philosophes le souci d'en discuter la valeur. Et, pour achever de nous rendre présent dans son développement harmonieux le génie de ce grand homme, dont toutes les recherches n'aspiraient qu'à la *perfection intellectuelle*, rappelons-nous avec Mme Perrier que « sur la fin de sa vie, il ne voulut connaître d'autre science que celle de la *perfection morale*. »

Exemple admirable qui démontre la possibilité d'une transposition de l'intelligence au cœur menée sans défaillance jusqu'à son terme. Car il fut le seul génie qui ait su confondre toutes ses activités pour réaliser cette unité du soi dont nous avons tous conscience, et nul mortel n'a eu, depuis sa mort, et peut-être même depuis qu'il y a des hommes « et qui pensent », la chance et la volonté d'être plus simplement, plus rigoureusement, plus universellement et plus totalement *soi-même* que lui.

LUCIEN FABRE.

LE LANGAGE DE PASCAL (1)

BALBUTIEMENTS SUR LES « PENSÉES »

« ...Souvent un seul mot est un discours tout entier... Comme tout y est pressé, il en sort tant de lumières de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes vérités en elles-mêmes, qui peut-être auraient été obscurcies par un plus long embarras de paroles. »

(Approbation de M. de Ribeyran, archidiacre de Comminges, pour l'édition de *Port-Royal*.)

« Oh ! qu'il a éclaté aux esprits », est-il dit d'Archimède dans les *Pensées* : oh ! que Pascal éclate aux esprits et aux cœurs. Ravisseur parce que lui-même ravi (2), il

(1) Exception faite pour un emprunt aux *Opuscules*, ces quelques notes se réfèrent exclusivement aux *Pensées*. Dans les *Provinciales*, pour reprendre le mot de Chateaubriand, Pascal « fixe la langue que parlèrent Bossuet et Racine ». Pascal y a valeur de modèle, — mais parce que modèle, il est inscrit dans la tradition même qu'il inaugure. Dans les *Pensées* « l'imagination passe outre » ; et pour en apprécier le langage il faut les prendre en elles-mêmes, jusqu'à se roidir au besoin contre certaines des pensées sur le style ; — j'entends, regarder moins aux préceptes qu'elles édictent qu'au style dont elles les édictent. Selon la profonde observation de Vauvenargues, « l'art n'est ici lui-même qu'une nature plus parfaite et l'original des préceptes ». Composant l'œuvre définitive, Pascal eût-il permis au langage ces irrésistibles sorties? Il se peut, en vertu de leur contagieuse efficace. Aurait-il au contraire ramené le langage en deçà? Problème par définition insoluble. Pour ma part je me rallie sans réserve au mot par lequel Sainte-Beuve arrête le plus fouillé de ses portraits : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu. »

(2) « Comme toutes les vérités sont tirées les unes des autres, c'était assez qu'il fût appliqué à une, les autres lui venaient comme à la foule, et se démêlaient à son esprit d'une manière qui l'enlevait lui-même, à ce qu'il nous a dit souvent. » *Vie de Pascal* par Mme Périer.

fond sur nous, nous aveugle de sa lumière, arrache à ses proies l'adhésion. Une force explosive toujours présente dans l'expression, — voilà ce qui investit le langage de Pascal de ce caractère immédiat qui partout constitue la donnée première de son génie. Lancé par lui, le projectile n'est pas plus tôt parti qu'il arrive. Cet indéfinissable intervalle qu'il faut ailleurs à l'expression pour prendre sa place, pour y faire luire l'aloi de sa propriété même, est ici tout éliminé : instantané, l'effet est produit. Aussi avec Pascal s'agit-il d'un langage plus encore que d'un style : sans doute nul style français n'égale le sien, mais l'expression pascalienne — surgissant telle un bloc de formation primitive, chauffé du dedans, dont l'irradiation même est étroitement liée aux calories qu'il dégage — semble toujours antérieure à ces plans de l'espace et du temps sur lesquels se poursuivent, s'accomplissent les opérations qui engendrent les grands styles. C'est que chez Pascal il n'y a pas d'opérations distinctes : l'acte spirituel est une projection unique, indivisible, fulgurante ; les trois temps que marque la définition de Buffon (1) sont en un seul résorbés. D'où que lorsqu'on pense à Pascal écrivain on pense à lui séparément : son nom n'est guère de ceux qui se présentent, son autorité de celles qu'on invoque, lorsqu'on interroge les modèles pour mieux comprendre les styles : l'expression saisit, subjugue presque trop pour ne pas passer le point où un style condescend encore à instruire. Ces jets brûlants ne se laissent pas refroidir ; non moins qu'au-dessus, Pascal est toujours en dehors.

***

« Le trait fondamental, cette simplicité ferme et nue... » (2), à quoi je voudrais adjoindre : pleine. J'entends

(1) « Bien écrire, c'est bien penser, bien sentir et bien rendre. »
(2) SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, III, 458.

bien que pour Sainte-Beuve l'idée de plénitude est incluse en celle de fermeté ; mais je crois que dans le cas de Pascal il y a lieu de la faire saillir. Simplicité, nudité, fermeté, on les peut rencontrer chez d'autres, — et à la rigueur leur union ; mais chez le seul Pascal ces pleins architecturaux, ce maximum de portée et de cohésion du vocable. Ailleurs la plénitude s'obtient au terme d'une croissance régulière : elle couronne, récompense le trajet vers l'expression ; et si sobre que soit celle-ci, elle n'en apparaît pas moins comme ornée de ce triomphe même. Dans les *Pensées* au contraire, la plénitude est toute de jaillissement, donnée dans le jaillissement, — par où loin d'envelopper la nudité, elle l'attise.

De cette plénitude avant tout relève le raccourci pascalien. « Pour bien écrire il faut sauter les idées intermédiaires », dit Montesquieu qui savait pratiquer son adage ; mais justement en vertu de cette force même de l'expression, Pascal ne produit pas d'idées intermédiaires, — je veux dire que nulle chez lui n'est atteinte de débilité. Il n'opère qu'avec des corps simples qui valent tout ensemble par leur volume et par leur compression. Le raccourci de tels autres combine (au sens chimique du terme) ; Pascal, lui, juxtapose des éléments tout à fait purs ; là où les premiers amalgament, mentalement il biffe. Raccourci non point tant d'écrivain que d'ascète qui mate toute « concupiscence » du langage : Pascal ne tolère rien dans la phrase dont il estime qu'elle se puisse passer (1) : personne avec les mots ne joua jeu aussi serré.

***

Sans doute le style de Pascal est un, en ce sens que tout dans les *Pensées* reçoit, subit le sceau d'une même per-

(1) On a noté dans la syntaxe des *Pensées* l'omission fréquente de l'article. — Non seulement Pascal emploie toujours les mots dans leur sens fort ; mais il se plaît aussi à les employer *absolument*, et la suppres-

sonne, et de la plus impérieuse ; mais cette personne — irréductible en son noyau —, sous combien d'aspects ne se manifeste-t-elle pas dont chacun entraîne à sa suite son langage propre. Telles paroles semblent proférées, du fond de sa gigantesque langueur, par l'Adam de Michel-Ange élevant un triste regard vers l'Esprit qui est porté sur les eaux. « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination ; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » Ailleurs, dans le corps d'un paragraphe ces à-coup dédaigneux (quel style eut jamais tant de race !) jusqu'au trait final brusqué, où, dégoûté d'avoir trop raison, Pascal coupe court, livre le fond de son expérience dans une sorte de bouderie grandiose, et comme avec un haussement d'épaules. « Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs, sinon pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos, le délasser quand il faut, et non autrement ; car qui délasse hors de propos, il (1) lasse ; et qui lasse hors de propos délasse, car on quitte tout là ; tant la malice de la concupiscence se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on veut obtenir

sion de tout complément, qui chez d'autres laisse parfois le mot un peu en suspens, chez lui au contraire semble en développer le poids et la solidité. Ainsi de *fournir* dans la phrase célèbre : l'imagination « se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. »

(1) Ce « il », la rentrée du pronom, me paraît le type de l'accent et de l'à-coup pascaliens, de même que le « et on quitte tout là » fixe le geste d'agacement du génie. — Rencontrant cette pensée, un artiste qui n'est qu'artiste, ou qui est artiste avant tout, un La Bruyère, aurait sans doute écrit : car qui délasse hors de propos lasse.

de nous sans nous donner du plaisir qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. »

Les extrêmes du style de Pascal, je les vois dans le fragment sur la différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse — surface plane où court sans arrêt le raisonnement le plus agile et plus pressant, — et les prières jaculatoires du *Mémorial* et du *Mystère de Jésus* ou (car pour celles-là il y a presque profanation à parler encore de style) les lignes sur les fleuves de Babylone dont la lourde volute contrite s'apparente à tel adagio des derniers quatuors de Beethoven.

***

Artiste sans rival, Pascal est perpétuellement en réaction contre toute attitude artistique vis-à-vis de la pensée. Pour nombre de grands artistes littéraires la pensée n'est que le marbre le plus rare de leur atelier, celui qu'ils choisissent pour en faire jaillir la statue parfaite, aux pures et harmonieuses proportions ; et avec quel soin ne lui ménagent-ils pas l'emplacement et la lumière favorables ! Oui, « Pascal est l'homme de la terre qui savait mettre la vérité dans un plus beau jour », ce n'est pas moi qui contredirai Vauvenargues quand il trouve une formule digne de Pascal lui-même ; mais Pascal l'y met pour l'éclairer en tant que vérité, non pas pour l'éclairer en tant qu'œuvre d'art. Il faut citer une fois encore l'étonnant passage : « Je n'admire pas l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car, autrement, ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un

point, comme le tison de feu. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue. » Après « et remplissant tout l'entre-deux » il me semble voir les autres mettre à la ligne, — assurer à l'expression le recul d'un blanc irréprochable. Pascal au contraire, la souveraineté même de l'expression l'arme aussitôt de défiance contre la validité de la pensée ; et avec cette vue simultanée des vérités qui jamais ne le déserte, il donne une seconde atteinte ; puis, comme d'un hautain coup de cravache, il se redresse avec un « soit ». Après quoi, ayant posé les deux solutions les plus profondes, d'un simple paraphe il fixe le résidu de conclusion qu'il retient pour l'heure valable.

***

« Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle... » Et lorsqu'il s'agit de l'auteur de certain opuscule sur l'*Art de persuader*, la disposition est essentielle ; mais il y a autre chose et qui introduit au cœur même de cette faculté de posséder les idées par où Pascal est unique, en vertu de laquelle il n'a nul besoin d'originalité pour être original au plus haut point. Expérience décisive que de confronter les *Pensées* aux passages de Montaigne que les éditions Havet et Brunschvicg donnent en note : il n'est guère de pensée de Pascal — et je l'entends des plus frappantes — qui n'ait à son origine un texte de Montaigne ; et cependant Pascal avait tous droits d'écrire : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois (1). » Parmi les esprits de premier rang en

(1) Et cette pensée même, c'est dans Montaigne qu'elle prend sa source : « La vérité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premièrement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moy l'entendons et veoyons de mesme ». (*Essais*, I, 25.)

effet, nul n'est moins que Montaigne engagé dans sa pensée propre, alors même que celle-ci lui est le plus personnelle. Les pensées de Montaigne, une à une Pascal les sort de l'ample aquarium des *Essais* où telles de beaux poissons lustrés elles n'ont jamais fini de virer avec indolence : chacune d'elles il la repense, d'abord dans le sens même de Montaigne, la poussant à fond, mettant toujours en action ce dernier ressort de l'esprit dont la sagesse complaisante de Montaigne redoute au contraire l'entrée en jeu ; puis aussitôt il lui demande ses raisons et ses titres : à quoi, où tend-elle? La direction de la pensée, et non point son attrait spécifique ; — sa relation aux autres pensées, sa localisation spirituelle, et non point sa valeur isolée, — tout est là pour Pascal.

« Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur, comment, par où, jusqu'où il la possède... (1) » L'originalité de Pascal se fonde sur ce « jusqu'où » qu'il porte toujours à la limite ; grâce à quoi sa possession des idées — de celles des autres et des siennes — atteint à une manière d'absolu ; et cependant malgré l'intensité quasi-fiévreuse de cette possession multiple, jamais dans ce champ clos une idée n'usurpe sur l'autre : jamais la hantise du problème unique n'induit à l'idée fixe. La plus vaste imagination, — et la plus contractée sur son objet. Vaste et clos, — lorsqu'on pense à Pascal les deux mots s'appellent l'un l'autre, réciproquement nécessités : l'espace intérieur ici, à nul édifice inégal, repousse la notion de plein air : les figures s'y ordonnent, s'y subordonnent (quelle subordination plus infrangible que celle des *ordres* pascaliens?) : elles ne s'y coupent point ; nulle part l'interdépendance des idées n'exerce davantage sa pesée, jamais les idées mêmes ne passent l'une dans l'autre.

Mais quand on possède à ce degré les idées ; quand on

(1) *De l'Art de persuader.*

est à ce point engagé dans chacune d'elles ; quand, pour reprendre à Pascal un de ses mots, on est « embarqué » dans chaque proposition qu'on énonce, ce n'est plus sur un peuple de figures, mais bien sur un peuple d'êtres vivants que l'on règne. Il semble que les idées chez Pascal aient des physionomies et des humeurs, — que l'on surprenne l'anxieuse dilatation d'une prunelle, la lassitude d'une main qui retombe. Il circule à travers les *Pensées* une incessante et tout involontaire personnification des tendances et des passions ; non point jamais saisies dans quelque être particulier ni surtout ramenées, réduites à lui ; mais tout au contraire en vertu d'une prodigieuse individualisation de l'universel, — cette individualisation qui fait que parfois chez un Shakespeare telle réflexion générale paraît douée d'une vie encore plus sanguine que le personnage qui l'articule ; et c'est à dessein que j'introduis ici le nom de Shakespeare. Rien que dans *Hamlet*, *Macbeth* et *Mesure pour mesure*, si la place ne me manquait, je pourrais citer dix textes qu'un nouveau contact avec les *Pensées* m'a aussitôt contraint à relire (1). Je songe à ces moments où passe comme la voix d'un destin devenu conscient, portant arrêt contre lui-même, exhalant sa plainte irrémédiable ; — je songe aussi à cette vue toujours conjuguée de la grandeur et de la misère de l'homme que seuls peut-être ils détiennent jusqu'en ses profondeurs dernières : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur ; gloire et rebut de l'univers » (*Pensées*, fragment 434). Comment ne pas sentir que le ton, le diapa-

(1) « Mon Dieu ! Mon Dieu ! combien me semble abject, plat, fatigant, improfitable tout l'ordinaire de cette vie. » (*Hamlet*, I, 2 ; traduction inédite d'André Gide.) « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » (*Pensées*, fragment 143.)

son (1) shakespeariens seul Pascal chez nous les a connus : en regard de Shakespeare, Pascal est la plus haute réponse humaine que la France puisse produire.

Humaine, — mais le mot même nous rappelle qu'il s'agit encore là d'une grandeur que le Pascal des *Pensées* eût réprouvée pour sa « superbe ». La grandeur dernière de Pascal, il faut la voir dans l'opération par laquelle le plus impatient des génies le cède au saint ; — le cède? plutôt se détourne de toute destination profane jusqu'à ne se plus supporter que comme impétueux affluent de la sainteté. Cette opération, Pascal l'eût appelée, l'appelait (2) la grâce ; et j'aurai garde en ces domaines d'oublier l'avertissement de Sainte-Beuve (3). Mais sans prétendre à pénétrer un seul des autres obstacles que Pascal put rencontrer en lui-même, il suffit qu'il portât en soi la pierre d'achoppement, — à savoir la nature même de son génie. Le texte de Mme Périer me paraît à cet égard capital : « L'extrême vivacité de son esprit le rendait si impatient quelquefois qu'on avait peine à le satis-

(1) Ce rapprochement ne vaut pas moins pour l'expression dont Lytton Strachey observe avec justesse « que Shakespeare la porte toujours jusqu'au point d'éclatement... »

(2) « Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce, et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme ».

(3) « Le vrai titre du chapitre à son sujet devrait être. *De la Sainteté.* Heureux qui serait digne de l'entreprendre ! » (*Port-Royal*, III, 338.) Nous le possédons aujourd'hui, — savant, complexe, d'une analyse partout traversée de tendresse ; c'est dire que nous le tenons de dignes mains. Le chapitre intitulé « la Prière de Pascal » au tome IV de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* par Henri Bremond m'induirait ici en un silence total si les quelques observations qui suivent ne se proposaient pour unique objet de demander au seul langage, au seul génie de Pascal des lueurs sur ce qui dépasse en lui et ce langage et ce génie même ; — si surtout je ne faisais miennes les belles paroles de Barrès au seuil de ce grand sujet : « Ne rien dire qu'en me déclarant tout prêt à me rectifier si l'on m'aide à mieux voir. » (*L'Angoisse de Pascal.*)

faire (1). » Dans la structure du génie de Pascal l'impatience est l'aiguillon même ; et si Pascal jette cette note dans les *Pensées :* « L'inquiétude de son génie — trop de deux mots hardis », il parle en honnête homme, en ami de Méré, et de ce point de vue il a raison ; mais justement ces deux mots hardis sont en son cas applicables à la lettre. L'inquiétude ressortit ici au génie de Pascal, — non à Pascal lui-même, du moins en tant que croyant (2). La dernière parole du Christ dans *le Mystère de Jésus :* « Ne t'inquiète donc pas », appose son baume sur l'inquiétude de Pascal quant à son salut, non quant à sa foi. Il paraît bien établi que si cette foi connut les troubles atmosphériques — auxquels d'ailleurs les plus grands saints restent soumis —, le noyau n'en fut point entamé. C'est bien plutôt que la constance même de cette foi — maintenant Pascal sur un seul sujet, trouvant chez ce fervent, pour l'y maintenir, l'appui d'une logique qui oncques ne capitule, s'alimentant à une doctrine qui, parce qu'elle tend toujours davantage à restreindre le petit nombre des élus laisse, pour balancer la joie de leur élection, planer sur la destinée de ces élus mêmes le contrepoids de la crainte — affronte ici un génie en pleine croissance, incapable d'immobilité, et duquel

(1) Voici la fin de la phrase : « mais dès aussitôt qu'on l'avertissait, ou qu'il s'apercevait lui-même qu'il avait fâché quelqu'un par cette impatience de son esprit, il réparait incontinent sa faute par des traitements si honnêtes qu'il n'a jamais perdu l'amitié de personne par là. » L'importance du passage me paraît accrue par la place où il figure ; il fait partie d'un paragraphe qui débute ainsi : « Il n'était pas sans défauts », et en fait Mme Périer ne relève que deux défauts : cette impatience et « quelque sorte de domination... dans les conversations », les ramenant d'ailleurs l'un et l'autre « au même principe de la vivacité de son esprit. » Qu'elle insiste sur ce trait et sur celui-là seul — en souligne assez la portée.

(2) « Et, pourtant, son âme a été tentée par son génie... », dit Barrès en une de ses intuitions toujours si sûres des drames de la sensibilité intellectuelle ; et il ajoute : «Ah ! qui pourrait écrire la tentation de Pascal ! » Mais la page liminaire de *l'Angoisse de Pascal* ne contient-elle pas une quasi-promesse dont, pour ma part, j'espère bien qu'il s'acquittera.

l'unique chose qu'on ne puisse obtenir, c'est qu'il consente à demeurer tranquille. « Jamais les saints ne se sont tus » ; mais de témoigner pour leur foi n'était pas nécessairement aggravé par les poussées en tous sens d'un génie à soi-même imprévisible. Devoir sacré aux yeux d'un Pascal que *l'Apologie;* — peut-être aussi recours majeur contre les exigences de son génie même : en appelant les âmes au Christ, Pascal du même coup purifie la sienne. « Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors » : pour que la vie intérieure de Pascal pût se poursuivre au sein de la zone du *Mémorial*, il était essentiel que son génie trouvât à se jeter au dehors, — à quoi pourvoient les *Pensées*.

***

Elles y pourvoient d'autant plus sûrement qu'à quelque sujet qu'il se prenne, le tempérament de Pascal est celui de l'apologiste-né, du plus grand qui se puisse concevoir : il en comble, on dirait qu'il en épuise l'idée. Persuader est le mouvement naturel, l'acte normal de tout son être ; et si mieux que quiconque il en a déduit et pratiqué l'art, c'est qu'il possédait, là aussi, « l'original des préceptes ». Voir d'abord, — mais immédiatement après, faire voir aux autres ce qu'il voit, de la manière exacte dont il le voit, — et pour ce les amener à la position d'où cette vue est inévitable (1). Animé de ce besoin de convertir inséparable de maintes formes de la certitude : et c'est de certitude encore plus que de vérité (2) que Pascal est

(1) « Quand il pensait quelque chose, il se mettait en la place de ceux qui doivent l'entendre... enfin il était tellement maître de son style qu'il disait tout ce qu'il voulait, et son discours avait toujours l'effet qu'il s'était proposé. » (*Vie de Pascal*, par Mme Périer.)

(2) « On se fait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image, et une idole, qu'il ne faut point aimer, ni adorer... » A propos de ce fragment, M. Brunschvicg, dans l'introduction et les notes de l'édition des Grands Écrivains, enregistrant ici « le désaveu de la vérité qui ne serait que vraie », marque fort bien que « la vérité n'est pas pour Pascal un absolu ». Seule la charité,

affamé : je le sais, entre les deux termes la démarcation est difficile, impossible peut-être à tracer : elle se sent néanmoins, — et surtout en ceci que chez l'homme que seule la vérité oriente, il existe presque toujours une marge de pensée si désintéressée que de la vérité même cette pensée semble alors déprise, — semble, mais son détachement est l'expérience nouvelle qu'elle institue ; elle opère à distance, avec lenteur, non sans sécurité, à la façon de l'astronome : dans la fuite du temps elle voit moins l'adversaire qu'un magicien énigmatique dont le retrait même détient puissance, — susceptible de devenir le complice de ses entreprises ; elle circonvient, elle flatte ce temps que la pensée de Pascal harcèle, force sans cesse dans ses derniers retranchements. Sublimement intéressé, Pascal tenant la barre jamais ne relâche son étreinte.

***

« On est entré dans sa chambre quand il était seul, quand il parlait haut (1)... » C'est bien ainsi que je me représente Pascal, — seul et parlant haut. Solitaire éminemment ; mais non point tant silencieux, — peut-être

l'ordre de la charité, a droit à ce titre. C'est parce que Jésus-Christ personnifie cet *ordre* que pour Pascal il inclut par là même toute vérité. Mais ce mot d'inclure (dont je ne crois pas qu'en ce cas l'emploi soit abusif) montre assez que la vérité ne détient pas ici valeur finale. Déjà perce une pointe de cette défiance à l'égard de la vérité — et surtout de sa valeur — qui fera explosion chez Nietzsche. Pascal et Nietzsche forment d'ailleurs la plus belle des oppositions ; car s'ils mettent en question la valeur de la vérité, c'est pour des motifs idéalement contraires : l'un tout au détriment de « la figure de ce monde qui passe » ; l'autre tendu dans un effort désespéré pour obtenir que ce monde puise en soi seul de quoi se surmonter, se transcender.

(1) « On est entré dans sa chambre quand il était seul, quand il parlait haut ; on a vu son geste, et l'on s'étonne que ce geste paraisse quelquefois impérieux ! » (*Port-Royal*, III, 457-458.) Sainte-Beuve répond ici à Nicole qui se plaignait « d'être régenté si fièrement ». — Ai-je besoin d'ajouter que Sainte-Beuve est tout innocent du sens que je fais rendre à ce membre de phrase ; — et que d'ailleurs je ne m'en serais pas servi si sa lecture n'avait éclairé en moi des impressions très anciennes.

parce que ce n'est pas que des « espaces infinis » que le silence « l'effraie », peut-être parce que tout silence (au sens absolu du terme) quelque chose en Pascal le redoute. Du moins je ne le sens pas — et dans sa sainteté même — ami du silence au même degré que tels autres. « Feu » — le terme essentiel, isolé au milieu de la ligne en tête du *Mémorial* — certitude, joie (avec les pleurs qui en doublent la portée), — tels dans l'écrit décisif apparaissent les mots entre tous pascaliens : celui de paix n'y figure qu'une fois, dans le brouillon, et à la fin d'une énumération (1). Et cependant la paix ne correspond-elle pas à tout l'entre-deux entre la joie jaculatoire et l'anéantissement devant Dieu? Agenouillé, Pascal dialogue avec le Christ, — ou bien il s'abîme à ses pieds : on sent moins qu'il couve silencieusement en soi la présence du visiteur. Et sans doute par définition ces moments-là sont ceux dont se dérobe à nous le témoignage ; cependant le goût du silence passe dans la manière même dont on dit : à côté du style de la solitude — dont le Pascal des *Pensées* nous transperce — il existe un style du silence où il semble toujours qu'affleure un recueillement qui nous gagne, — style du saint Augustin des *Confessions* et des *Soliloques*, du Plotin de la sixième *Ennéade*, de telle méditation d'Eckhardt ou de ce Fénelon de qui la parole suivante définit si bien Pascal par opposition : « On aime d'autant plus purement alors qu'on aime sans sentir, comme on croit avec plus de mérite lorsqu'on

(1) « Certitude. Certitude. Sentiment. Joye. Paix. » Tel est le dispositif de la ligne dans le brouilllon qui seul est de la main de Pascal. Dans la copie figurée du parchemin perdu, le dispositif devient le suivant : « Certitude. Joye. Certitude. Sentiment. Vue. Joye » (le second Joye est rajouté au-dessus de la ligne). En l'absence du parchemin, la copie figurée représente l'autographe définitif de Pascal : introduction de « vue », réitération de « joye », suppression de « paix » qui se trouve ainsi disparaître complètement du Mémorial. — Je n'oublie pas la « renonciation totale et douce », mais celle-ci paraît fondamentale dans toute opération de la grâce : c'est à partir d'elle, elle posée, qu'il devient loisible de faire des distinctions.

croit sans voir. » Pour Pascal, sentir et voir sont les deux nécessités absolues de son être.

***

Et c'est parce qu'il a senti, parce qu'il a vu comme nul autre qu'à telles heures privilégiées s'est produite à la plus haute température cette simultanéité, cette fusion du « sentiment » et de la « vue » qu'atteste le *Mémorial*, qu'implique le *Mystère de Jésus* : ardeur inextinguible et cependant toute concentrée ; élans d'offrande inséparables des resserrements d'humilité. Si ces deux témoignages nous transportent en deux mondes qui diffèrent autant que les grands anges éblouis de Melozzo diffèrent des *Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt ; — si dans le *Mémorial* il semble que se prosterne une jubilation sacrée tandis que le *Mystère de Jésus* est tout embaumé d'une odeur de divine pauvreté ; — spirituellement cependant c'est du « centre » que tous deux émanent.

« La vraie et unique vertu est donc de se haïr (car on est haïssable par sa concupiscence), et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous. » Pour l'homme qui écrivait ces lignes, — après avoir vécu le poignant colloque du *Mystère de Jésus* plus rien ici-bas ne pouvait subsister que la Sainteté.

CHARLES DU BOS.

PASCAL

ET LA " VANITÉ DE LA PEINTURE "

Comprendre pleinement Pascal, ce serait découvrir en son œuvre « un sens auquel tous les passages contraires s'accordent (1) ». Lui-même, dans l'Écriture, chercha minutieusement un tel sens : le lieu d'où il distinguerait le mieux en elle ce qui est réalité et ce qui est figure, signification spirituelle et signification charnelle, occasion de clarté pour les uns et moyen d'aveugler les autres (2). Cependant, se repliant sur soi, ou peut-être feuilletant les pages par lesquelles il s'était efforcé d'arracher au mouvement qui les emportait, et bientôt les eut dispersés, raisonnements, remarques, inquiétudes, — d'isoler de tout cela, par surcroît, une forme, — de découvrir par là un « ordre » qui ne niât point le géométrique mais l'enveloppât, — et non plus ne niât le désordre mais le contraignît à ne plus être une « confusion sans dessein (3) » ; — parvint-il jamais à atteindre le point où toutes contradictions intimes s'effaceraient et où tout ce qu'il pensa selon la succession des jours lui deviendrait déchiffrable, d'ensemble? Ou, à mesure qu'il s'approchait de ce point, ne le voyait-il, et non moins, reculer? Toujours ainsi, à l'infini.

Non par impuissance personnelle ; mais parce qu'en effet, chez un être comme lui, un « sens » où toutes « con-

(1) *Pensées*, éd. Brunschvicg [684].
(2) *Pensées* [675].
(3) *Pensées* [373].

trariétés » s'accordent est bien situé à l'infini. Et non seulement en lui ; — mais dans son œuvre vivant hors de lui et traversant les temps. Le sens central de ce que Pascal a réellement dit, — Pascal ni aucun de ses contemporains ne l'eût discerné ; et n'est-ce point avant tout parce que ce sens est à la fois stable et changeant? A la fois résistant aux heures et modifié par elles. — Et chacun de nous, aujourd'hui (pourquoi de ce temps et de ce lieu? et de tel siècle et de tel pays? lui-même eût précisé que le hasard en dispose), que peut-il, sinon reconnaître, dans les *Pensées*, selon quel rythme telle contradiction surgissait et disparaissait? Reconnaître aussi comment, historiquement, les jours ont donné à l'ensemble de l'œuvre telle signification plutôt que telle autre.

Ainsi un infini psychologique et un infini historique. L'un et l'autre moins admis de Pascal que telles autres formes d'infini. Mais ne s'imposant à nous de la sorte, l'un et l'autre, que parce que telles pages de Pascal qui ne les concernaient point furent écrites et, par une dialectique qui le dépassait lui-même, les exigea à leur tour.

***

Les seules contradictions auxquelles fasse allusion Pascal sont celles qui dans une œuvre opposent divers « passages ». Mais d'autres sont plus insidieuses : celles, notamment, qui existent entre les intimes puissances d'un être et telles conclusions qu'il formule. Maintes fois, en effet, entre notre pensée qui se détermine et notre pensée qui prépare il y a un écart ou une rupture. L'acte n'achève point, en de tels cas, mais dément les virtualités ; et l'idée où nous sommes conduits ne s'affirme qu'en se déprenant. Au lieu d'être un épanouissement de nos dispositions intérieures, elle est une rébellion contre elles et une revanche. Et souvent ainsi chez Pascal.

En nul grand écrivain l'imagination plastique ne fut plus dominatrice. Concevoir et préciser, c'est toujours, pour lui, enserrer l'intuition vagabonde, la soumettre à des lignes, la contraindre au relief. Même lorsque la pensée en laquelle il se traduit est tout abstraite, elle ne se sépare du monde des formes que pour soudain s'y ajouter. Non par son contenu mais par sa structure elle sera incorporée à ce monde. Avec ses départs et ses retours, ses raccourcis et ses insistances, elle est comme un être visible ; et on ne la pénètre pleinement que si, l'ayant analysée en tout son détail, on la rassemble enfin et la contient d'un seul regard. Arrachée à la succession, à toute dispersion et au temps lui-même, elle n'acquiert tout son sens qu'en se situant dans l'espace seul.

Pourtant, quand il s'interroge, — ou autour de lui l'univers, — Pascal, à nul moment, ne semble rechercher si quelque grandeur est incluse dans ces forces qui, au fond de lui-même, suscitent des clartés et des ombres et les jettent sur d'étranges figures persuasives. A peine songe-t-il, dédaigneusement, à en surprendre la vanité. A l'occasion des sciences ou des philosophies, — et quand se dressait la raison, — des ruses devaient être déjouées ou des alliances reconnues, et traquée la présomption de l'homme. Mais ici la discussion même ne serait-elle stérile? Et que le monde puisse avoir esthétiquement un sens, est-ce même une question qu'il importe de poser? Une puissance d'interpréter la nature à l'aide de formes rivales, issues de notre esprit, et parfois plus riches de substance ou plus durables que les formes vivantes, Pascal ne peut manquer de la distinguer en lui ; mais jamais il ne tente de démêler en quelle mesure elle serait une fin ou tout au moins, peut-être, un signe. Elle n'est pour lui qu'un instrument, et dont il se sert pour convaincre ; mais en elle-même il la néglige. La surprenant à part, sans doute il la briserait.

***

Lui qui, cependant, ne veut méconnaître nul des efforts en lesquels trouve une diversion la détresse ou l'ardeur de l'homme, il parle à peine des arts plastiques. Parfois il semble n'être attentif qu'à leurs réussites les plus précaires et à leurs moins subtils projets : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux (1) ! » La ressemblance ; — chose si risible, quand deux visages réels, à l'improviste, nous la proposent : « Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance (2). » Pourquoi, dès lors, la célébrer gravement, quand l'un des visages comparés est un simulacre? Réussite technique sans doute ; — mais par là sur le même rang que d'autres prouesses : un « billard », une « balle » que l'on « pousse », — un difficile problème d' « algèbre » que l'on se vante d'avoir résolu, — une « place » forte que l'on se vante d'avoir prise (3).

Ainsi se prolongerait la remarque de Pascal sur la ressemblance en peinture. Mais de telles remarques, parfois, ont chez lui deux versants. Par delà ce qu'il exprime d'abord, — une pente d'ombre, qu'il ne parcourt point tout de suite, mais sur laquelle, plus tard, une lueur subite sera projetée. Pour la plupart de ses « pensées », que ne cherche-t-on ce qui les double, — leur horizon secret, — et l'arrière-plan qui les soutient? Il note, à propos de l'Écriture : « Et... à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée (4). » Ici, « vérité opposée », n'est-ce point celle qu'il condense en quelques

(1) *Pensées* [134].
(2) *Pensées* [133].
(3) *Pensées* [139].
(4) *Pensées* [567].

lignes rapides, lorsque par la notion d'analogie il unit en une seule vision les développements végétaux et les dialectiques mentales? « La nature s'imite » ; — « graine... principe » ; — et « les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente » ; — le même mode de croissance partout ; et « la racine, les branches, les fruits » et « les principes, les conséquences (1) ». Il ne parle plus des arts plastiques et de la ressemblance qu'ils poursuivent ; mais jamais fut-il plus près d'eux et de leurs plus profondes « raisons »?

***

Le monde mieux déchiffrable grâce aux similitudes ; — en lui, de règne à règne, tout un cours souterrain, échos et lueurs projetées, occultes correspondances ; tout cela à éclaircir et préciser. — Ample tentation métaphysique ; système qui s'échafaude, un jour, au plus profond de l'esprit de Pascal. Mais curiosité vite rompue. Et quelques mots tracés à propos de la double signification de l'Écriture laissent deviner pourquoi ce refus : « Figure porte absence et présence, plaisir et déplaisir (2). »

En un autre fragment, qui de même concerne l'Écriture, le même texte reparaît, mais avec début modifié ; et cette fois le rapport avec les arts plastiques n'est plus indirect ; par delà la constatation volontairement elliptique, on surprend la sensibilité de l'homme et le regard qui fut meurtri : « Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir (3). » N'est-ce point comme transposée selon un autre mode, — moins sarcastique mais plus décidé, implacable et grave, — la remarque sur la vanité de la peinture? Se

(1) *Pensées* [119].
(2) *Pensées* [677].
(3) *Pensées* [678].

plier à étudier le monde selon le jeu des analogies, — que serait-ce sinon toujours aller de chose en chose et de mouvement en mouvement, — en chaque objet en saisir un autre, — glisser de l'un à l'autre sans fin? Ainsi, toujours des simulacres ; et plutôt que de leur laisser prise, Pascal abandonne le système qui déjà s'esquissait en lui.

Geste de négligence et d'ardeur, — et conforme à tant d'autres qu'il décida sans regret. Sa double grandeur s'y transcrit.

D'une part, une puissance de sacrifice. Volonté d'élaguer ce qui ne concourt à l'unique but, — et à la seule démonstration qu'il estime urgente. Cela, lorsque est en question l'ensemble du dessein apologétique ; — mais non moins à propos de chaque notation particulière. Car il sent bien que plus un être est conscient de l'universel, plus chacune de ses pensées risque de se dissoudre dans l'indéterminé ; et le péril devient plus pressant, à mesure que la vision d'un double infini devient plus obsédante, et par elle un vertige — ou une séduction — d'effroi ou de rêverie. Que chaque pensée dès lors soit circonscrite, — et d'autant plus sévèrement que nous l'aurons davantage penchée sur l'abîme ! D'ailleurs, le temps nous presse ; et « entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile (1). » Et c'est pourquoi Pascal laisse à l'état d'esquisse furtive telle représentation du monde, qui suffirait à d'autres pour l'inquiétude de toute une vie.

D'autre part, une profusion acceptée. Perpétuel bourgeonnement ; et par là, si tenace qu'elle soit, une dialectique jamais desséchée ni artificiellement rectiligne. A chaque moment, l'idée dénuée de fatigue et capable de se prolonger selon des directions diverses. Système qui ne se développe pas à l'écart et à l'exclusion de tous les autres ; non prisonnier de lui-même et dans une sorte

(1) *Pensées* [213].

de cécité ; au contraire, encerclé d'autres systèmes possibles.

Et peut-être, d'ailleurs, est-ce ainsi non seulement chez Pascal mais, à divers degrés, chez tout autre philosophe souverain. Toujours, en quelque mesure, cette élimination du principe de mort que tout système, par sa configuration et sa solitude, comportera. Plutôt la puissance systématique s'affirmant si vaste qu'elle ne se borne pas au seul système qui se construit. Et par telles diversions, tels commentaires, telles parenthèses, d'autres systèmes, virtuels, fugaces, — contraires parfois, — et qui s'ébauchent. Ainsi, en même temps que le pouvoir architectonique, où l'esprit se déploie et s'assure mais peut-être va s'emmurer, — le « silence » des « espaces », et l'univers maintenu présent.

***

De brèves allusions ; telle comparaison fugitive ; quelques mots vite abandonnés ; — ce sont les seuls signes qui nous permettent d'entrevoir ce que pense Pascal de l'inquiétude esthétique de l'homme, — et pourquoi il ne s'en occupe pas plus longuement, — et quelles perspectives, en ce domaine, il ouvre tout à la fois et délaisse, — et ainsi son génie jusqu'en son apparent mutisme. Mais ce qui en de tels cas atteste ce génie, ce n'est pas seulement qu'en prolongeant telle route dont n'étaient indiqués que les premiers détours, on soit conduit vers tels vastes problèmes cosmologiques et en même temps au centre même de la sensibilité pascalienne ; c'est aussi que l'on puisse surprendre, à l'autre « extrême », tels exemples d'incisives recherches encore non tentées, — telle divination de méthodes subtiles, où se rejoindraient, pour l'analyse des exigences visuelles et des préférences, sens psychologique et sens géométrique.

Pourquoi le goût de la symétrie? se demande-t-il un

jour. Et pourquoi ce goût n'est-il éveillé que par l'une des dimensions de l'espace? Ne serait-ce pas, d'abord, pour une raison toute négative, — et parce qu'une autre ordonnance architecturale nous contraindrait à la fatigue d'une sorte de calcul arbitraire? ensuite, parce que même loin de l'homme nous obéissons à la figure de l'homme : « Symétrie, en ce qu'on voit d'une vue, fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement : et fondée aussi sur la figure de l'homme, d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur (1). » Remarque, en vérité, si perforante qu'elle établit comme le schème d'une critique générale des jugements de valeur. Premiers linéaments d'une science qui expliquerait nos curiosités et nos admirations par notre structure, et découvrirait au plus profond de l'art une relativité irrémédiable, — un ensemble de postulats purement humains, — une sournoise domination de l'automatisme et des siècles, — de la coutume transmise et de la « machine » longtemps ployée.

Une telle recherche serait parallèle à celle qui porte si loin Pascal, quand, analysant les déguisements puis les sursauts de la vie morale, il précise l'importance du corps et des attitudes ; — jusqu'en ces instants où vont être franchis les plus hauts degrés de la croyance ; car « il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu (2). » Tout d'un coup, pourtant, cesserait le parallélisme : c'est que ferait irruption, parmi les possibilités morales, l' « inspiration », troisième « moyen de croire » (3). Elle ne surgit point des profondeurs de nous-mêmes, mais procède tout entière d'une munificence. Toute relativité est brisée. Pour que fût concevable, dans l'autre domaine, un élargissement analogue, — et ainsi le maintien d'un parallélisme, — il faudrait que fût impliquée dans

(1) *Pensées* [28].
(2) *Pensées* [250].
(3) *Pensées* [245].

la beauté même et la souveraineté de certaines œuvres la présence d'un irréductible et d'un élément non relatif. Pascal ne posa point ce problème. Et serait-il si pleinement lui-même, s'il l'eût posé?

***

Son œuvre, toutefois, en grande partie, c'est ce problème même rendu sensible. Car, d'où vient que l'ayant pénétrée nul ne reste le même? Il voudra en vain se dérober ; il est désormais de ceux « qui cherchent en gémissant (1). » Les arguments l'y auront aidé ; mais, surtout, par des doigts lointains auront été touchés en lui les « orgues... bizarres, changeantes, variables ». Et tant d'autres croient « toucher des orgues ordinaires, en touchant l'homme (2). »

A cause de tels tableaux, où se seront resserrées ces pages, ni les rires n'auront plus le même son, ni la même lourdeur les larmes. Malgré nous, sur tels graves visages nous apposons les masques que Pascal a creusés. Rencontrons-nous un important, nous lui substituons involontairement la silhouette de celui qui « a quatre laquais (3). » Un seul personnage visible ; mais à côté de son ombre quatre ombres. Si parfois nous intimide un maintien solennel, nous sommes soudain désabusés par le « magistrat » au « sermon (4) ». Des grandeurs « d'établissement » dès le début de la vie ; et l'« usurpation de toute la terre ». Quand tout cela devient un thème vague, les diversions sont en nous empêchées par deux elliptiques scènes d'enfants : « Les enfants étonnés voient leurs camarades respectés (5) » ; — puis, ces quatre autres, qui se disputent un chien (6).

(1) *Pensées* [421].
(2) *Pensées* [111].
(3) *Pensées* [318].
(4) *Pensées* [82].
(5) *Pensées* [321].
(6) *Pensées* [295].

Formes individuelles, et nettement situées ; mais, que les images en lesquelles se condense le génie de Pascal obéissent à leur rythme secret, toute part anecdotique s'évade. Il suffit pour cela que se déchire tout voile et que ne soient plus cachées les présences oubliées. Peindre un homme, n'était-ce pas se divertir de la pensée qu'il mourra? Cette pensée revenue, les traits personnels se dégradent en une tragique identité. « On jette enfin de la terre sur la tête ; et en voilà pour jamais (1). » Une fois ces mots inscrits en lui, nul ne les rejoindra sans que battent ses paupières. Mais s'agit-il encore de mémoire personnelle? Au plus profond de l'histoire humaine, le visage de l'homme n'est plus le même, depuis que se déployèrent les diptyques pascaliens : d'une part, un être dénué, caduc, qui « mourra seul (2) » ; d'autre part, — et le même pourtant, — un être tout élargi de souvenir et d'attente ; et il prie : « O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe (3) ! »

Tableaux de plus en plus génériques, où chaque trait détient l'essence. A la limite, cependant, — quand le successif viendra se résoudre dans l'intemporel, — la forme ne va-t-elle se résorber dans le dénué de forme? C'est alors, au contraire, qu'en une sorte de fulguration à la fois métaphysique et géométrique Pascal surprendra la possibilité d'un symbolisme, où les représentations normales seraient transcendées mais non abolies, — et de telle manière que devinssent figurables sinon les attributs divins, du moins leur attente et leur ombre. « Un point se mouvant partout d'une vitesse infinie » ; ainsi « un en tous lieux et... tout entier en chaque endroit. » « Effet de nature », rendant concevable l'omniprésence infinie et « sans parties (4) » ; et jamais symbole plus ample ni

(1) *Pensées* [210].
(2) *Pensées* [211].
(3) *Pensées* [459].
(4) *Pensées* [231].

plus strict ne s'empara de notions qui ne semblaient accessibles qu'au raisonnement théologique ou à la foi en un mystère.

Si vastes qu'elles fussent, étroites eussent semblé à Pascal des images qui ne procédaient que de lui-même. Les seules qu'il eût été certain de ne devoir jamais désavouer, c'étaient celles qu'une longue tradition, — aussi ancienne, selon lui, que l'homme, — apporta vers lui. C'est dans la Bible qu'il trouva l'union essentielle des vérités et des figures ; — et non seulement Dieu mais l'homme ; — l' « opposition invincible (1) » entre Dieu et l'homme ; — la médiation sans laquelle cette opposition n'eût été franchie. Par là aussi, dès lors, lui-même, — « prêt à mourir (2) », — et qui « tend la main (3) », — et pour qui « telles gouttes de sang » furent versées (4). Tout proches de lui, « trois fleuves de feu » ; et une « terre de malédiction », qu'ils « embrasent plutôt qu'ils n'arrosent ». Il n'est point seul ; mais tous avec lui. « Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobiles, mais affermis ! » et qui d'entre eux sera « debout... dans les porches de la sainte Hiérusalem (5) »?

Êtres, éléments, architectures ; rythmes d'angoisse et de redressement ; formes qui, paradoxalement, se replient à la fois et grandissent à mesure que se déploie la pensée ; — tout cela rejoint en nous, au plus profond de l'esprit, telles figures aperçues aux voûtes de la Sixtine. Et, nous incitant à résoudre l'une des contradictions ultimes, les œuvres qu'érigea un artiste souverain illustrent sans sacrilège le témoignage d'un homme pour qui « peinture » fut « vanité ».

JOSEPH BARUZI.

(1) *Pensées* [470].
(2) *Pensées* [471]
(3) *Pensées* [458].
(4) *Mystère de Jésus.*
(5) *Pensées* [458].

LES ÉDITIONS ORIGINALES DES " PENSÉES "

Pascal mourut le 19 août 1662. Il ne laissait de ses *Pensées* que des ébauches, ne les ayant pu pousser au point de perfection qu'il se proposait de leur donner. Ces fragments, tels qu'on les trouva « sur de méchants petits morceaux de papier », dit Brienne, étaient pourtant quasi célèbres. Ils avaient enthousiasmé ces messieurs de Port-Royal et, par ouï-dire déjà, inquiétaient leurs ennemis. Les « messieurs » songèrent tout de suite à les publier. Florin Périer, le beau-frère de Pascal, s'était fait octroyer un privilège pour l'impression de l'ouvrage dès le 27 décembre 1666. Mais on était à ce moment au fort de la persécution contre Port-Royal et le projet d'édition fut abandonné pour être repris seulement deux ans plus tard, lors de la *paix de l'Église*, en 1668. Arnauld venait d'être reçu de manière très flatteuse par le roi, Port-Royal des Champs se reconstituait. Bien que délicate encore, la situation paraissait favorable et les jansénistes mirent à profit cette trêve pour arrêter le plan du livre dont la publication leur semblait être à la fois un devoir de conscience et le laurier le plus digne de leur glorieux ami.

Un petit comité fut nommé pour examiner et rassembler les illustres brouillons. Il comprenait Antoine Arnauld, Nicole, le duc de Roannez, Filleau de la Chaise,

M. Du Bois et Tréville, ce Tréville dont Saint-Simon disait qu'il était facile et léger, mais « excellait en tout par un goût difficile à atteindre ». C'était un bel esprit. Il y a quelque chose de touchant à voir ces graves solitaires recueillir avec modestie les avis littéraires de ce dévot brillant. Goibaud du Bois était de l'Académie française. Le duc de Roannez peut être dit l'ami le plus intime et le plus éclairé du *bienheureux* mort. Quant à Filleau de la Chaise, c'est lui qui rédigea le *Discours sur les « Pensées »*, imprimé pour la première fois dans l'édition de 1672 (1). Le comité se mit à l'œuvre avec piété ; et, comme il fallait s'y attendre, montra plus de zèle à servir le but moral de l'entreprise que de respect pour l'intégrité du texte. Nous ne pensons pas qu'il l'en faille beaucoup blâmer. Avant d'être littérateurs, ces messieurs étaient chrétiens. On est même tenté de les défendre contre les vitupérations de Victor Cousin. Certes, de son point de vue d'homme de lettres, Cousin eut raison de dénoncer les *falsifications* qu'avait subi un texte si important pour l'histoire de notre littérature. Mais l'excuse des premiers éditeurs est justement d'avoir si bien senti cette importance, qu'ils se résolurent à ôter des *Pensées* ces admirables aspérités dont certains d'entre eux goûtaient aussi fortement que quiconque les beautés, plutôt que d'en priver tout à fait le public. Or, il est bien certain que, dans leur forme originelle, elles eussent froissé des susceptibilités en éveil et ranimé la flamme de disputes à peine éteintes. Aussi bien, cette pudeur intellectuelle que Pascal lui-même avait instituée, elle commandait de retrancher du livre tout ce qui pouvait paraître trop spontané, et certes n'y avait pas été mis pour être imprimé vif. Le comité y porta plus que des soins : de la vénération. Pouvait-il mieux réussir? Cela n'est pas évident et il est probable que les Portroyalistes de-

(1) Pour sa trop grande étendue il fut écarté en 1670.

meurent plus proches de la pensée intime de leur saint, que ses savants éditeurs du dix-neuvième siècle.

Mme Périer s'émut toutefois des changements qu'on apportait aux reliques de son frère. On l'en approuve, et il n'est pas douteux que cette haute volonté eut raison de bien des objections un peu pusillanimes. Brienne, ancien secrétaire d'État, ancien Oratorien, méchant poète et dont la judiciaire devait plus tard se renverser quelque peu, mais pour l'heure tout féru de jansénisme, Brienne lui écrivait : « Je vous dirai, madame, que j'ai examiné les corrections avec un front aussi rechigné que vous auriez pu faire ; que j'étais aussi prévenu et aussi chagrin que vous contre ceux qui avaient osé se rendre de leur autorité privée et sans votre aveu les correcteurs de M. Pascal ; mais que j'ai trouvé leurs changements et leurs petits embellissements si raisonnables que mon chagrin a bientôt été dissipé et que j'ai été forcé, malgré que j'en eusse, à changer ma malignité en reconnaissance et en estime pour ces mêmes personnes que j'ai reconnu n'avoir eu que la gloire de monsieur votre frère en vue en tout ce qu'ils ont fait. » Nous voyons trop bien aujourd'hui ce que ces *petits embellissements* ont de malséant pour en garder une vraie rancune à ceux qui s'en rendirent coupables. Nicole était du nombre. C'est envers ce niveleur, ce ratisseur de style, que nous sommes tentés de nous montrer le plus sévères. D'abord parce qu'il faut le tenir pour suspect d'avoir donné les coups de serpe les plus irrémédiables ; ensuite en souvenir de son mot à l'abbé de Saint-Pierre sur Pascal, qu'il traita un jour de *ramasseur de coquilles*. Tout le hasardeux, le subtil lui échappe, Nicole l'a reconnu. Ce froid grammairien n'avait sans doute pas trop de goût pour le génie.

Autant qu'il parut nécessaire, le style de Pascal fut donc appauvri, éteint. C'est toujours dans ce sens-là, du reste, que se font les *embellissements*, et les œuvres de Molière furent taillées, quelque dix ans plus tard, de la

même façon (1). On eût remanié et embelli indéfiniment sans l'intervention redoublée de Mme Périer. Pascal, au surplus, eût peut-être corrigé autant, lui qui récrivit jusqu'à treize fois sa dix-huitième *Lettre au provincial*.

Quoi qu'il en soit, le volume enfin au point, il fallut s'assurer quelques-unes de ces approbations officielles qui sont les estampilles à quoi le public dévot distingue les livres recommandés. Certains prélats ne firent pas d'objections, l'évêque de Comminges, par exemple, qui osa dire : « Nous n'étions pas dignes de la perfection de cet ouvrage. » D'autres proposèrent leurs doutes, et ce furent de nouveaux délais. « Cependant les docteurs, écrivait Arnauld, y ont encore fait beaucoup de remarques, dont plusieurs nous ont paru raisonnables et qui nous ont obligés à faire encore de nouveaux cartons. » A la dernière minute, Harduin de Péréfixe, l'archevêque de Paris, souleva une difficulté assez grave : il prétendit faire ajouter aux approbations un témoignage, rendu par le curé de Saint-Étienne, de l'esprit dans lequel Pascal était mort. Ce n'était rien de moins qu'une rétractation posthume de tout le jansénisme pascalien, et l'archevêque, un peu hésitant (on veut le croire), n'osa s'en ouvrir d'abord qu'à l'imprimeur Desprez. C'est une chose, lui dit-il, « qui pourrait bien servir à faire vendre votre livre, et qui serait bonne à mettre au commencement ». L'honnête Desprez fit tout le détail de cet entretien à Arnauld (2). Pour éviter les complications et en finir une fois pour toutes, il fut décidé que le livre serait mis en vente sans plus attendre. Un *lancement* brusqué eut donc lieu dans les premières semaines de l'année 1670.

Ces menues précisions historiques sont indispensables pour suivre la bibliographie quelque peu embrouillée

(1) Vinot et La Grange ne trouvèrent point à leur convenance l'édition de 1674, préparée par Molière lui-même ; ils firent celle de 1682, dont le texte remanié a généralement été suivi depuis.

(2) Cf. le *Recueil d'Utrecht* (1740), p. 360.

des premières éditions des *Pensées*. Elles expliquent jusqu'à un certain point les huit éditions originales publiées à peu près simultanément, et dont nous offrons ici un rapide aperçu.

1. — *La première en date est l'édition de* 1669, dont il n'a été signalé jusqu'ici qu'un seul exemplaire, découvert par le docteur Salacroux, et acquis en 1851 par la Bibliothèque nationale. Cet *unicum* est une sorte d'édition avant la lettre, sans les approbations ni les avertissements, avec une table des matières incomplète. Elle compte 365 pages, 41 feuillets préliminaires et 10 feuillets de table. On a supposé pendant longtemps que cet exemplaire avait été tiré sur épreuves et remis soit au lieutenant de police, soit au syndic de la communauté des marchands libraires, soit enfin à la censure ecclésiastique. Jusqu'à la dernière minute, le comité des *Pensées*, inspiré par des scrupules d'orthodoxie et par la crainte (ajoute Sainte-Beuve) de donner prise aux attaques des adversaires de Port-Royal, introduisit des changements qui sont tous dans le sens d'un adoucissement de pensée ou d'expression. Cet exemplaire de 1669 est fort intéressant parce qu'il renferme encore quelques hardiesses, dont on se repentit toutefois, et qui furent aussitôt supprimées. Il ne paraît guère probable, pourtant, qu'il soit unique et il est sans doute qu'il fit partie d'un tirage très restreint, arrêté en cours de route par l'établissement de *cartons* nouveaux. En confirmation de cette hypothèse, nous ajouterons qu'une contrefaçon de l'édition originale *renferme certaines de ces mêmes variantes.*

2. *L'édition de* 1670 *en* 365 *pages.* — A quelques variantes près, cette édition est semblable à celle de 1669. Elle compte 41 feuillets liminaires comprenant la préface, les approbations des évêques et docteurs en théologie, l'avertissement, 10 feuillets pour la table et

un errata qui manque à beaucoup d'exemplaires (1). On la reconnaît au chiffre de l'imprimeur Desprez qui se trouve sur le titre, et à la vignette gravée en tête du premier chapitre. Cette vignette figure : au centre, le dôme de la Sorbonne ; à gauche, un premier étage régulièrement construit et qui attend son couronnement ; à droite, des pierres éparses parmi lesquelles un homme marche. Le tout est orné de cette devise : *Pendent opera interrupta.*

3. *L'édition de* 1670 *en* 334 *pages.* — Le bibliographe Brunet a cru que cette édition était la première parce qu'elle porte, au verso du trente-neuvième feuillet préliminaire : « Achevé d'imprimer pour la première fois le 2 janvier 1670. » Ce n'est pourtant que la seconde, et même la troisième si nous comptons celle de 1669 comme la première. Elle n'a que 40 feuillets préliminaires (au lieu de 41) et 334 pages (lisez 358 à cause de deux erreurs de pagination). Cette édition ne comporte *pas* l'annonce *seconde édition* qui se lit sur le titre de la suivante. L'errata a été supprimé et les fautes sont corrigées. Elle est fort rare, et renferme un certain nombre de cartons supplémentaires qui n'avaient pas encore été établis pour l'édition à 365 pages. Ce sont ces resserrements, ces suppressions, qui ont réduit le texte de 7 pages. Quelques *coquilles* y subsistent. Ainsi, page 9, ligne 12, on lit : c'est ce que je dois, au lieu de : c'est que je dois ; le mot *ce* y est biffé à l'encre dans la plupart des exemplaires.

4. *L'édition de* 1670 *en* 334 *pages. Seconde édition.* — Le 23 mars 1670 Arnauld écrit à M. Périer : « ... Au reste, M. Desprez m'a demandé mon avis s'il mettrait *deuxième édition* à celle qu'il débite présentement, et je lui ai dit qu'il était très important de le faire, afin que M. de Paris ne parlât plus d'y rien ajouter, voyant que c'est une chose faite » (2). A vrai dire, cette lettre pourrait

(1) Il existe des exemplaires où les fautes sont corrigées.
(2) Cf. l'édition des *Grands Écrivains* (Hachette), t. XII, p. CLXXIII.

laisser supposer que ces messieurs, pour forcer les choses, avaient décidé de mettre en circulation, avant tous autres, des volumes portant la mention *seconde édition*. Ceux-ci ont aussi l'achevé d'imprimer à la date du 2 janvier 1670. Mais l'exemplaire de 1669 fournit la preuve que les volumes à 365 pages furent tirés en premier. Le texte de cette édition est exactement semblable à celui de la précédente.

5. *Première contrefaçon de l'édition originale de* 1670 *en* 365 *pages*. — Elle compte 40 feuillets préliminaires (au lieu de 41), 365 pages de texte et 10 feuillets pour la table. Le chiffre de Desprez ne figure pas sur le titre. Il est remplacé par un fleuron. La petite gravure en tête du chapitre premier en est absente aussi ; elle est remplacée par une ornementation banale. Le papier est mauvais et le caractère usé. Un vieux libraire parisien qui s'y connaissait, le père Claudin, la croyait fabriquée à Grenoble. Pour le texte, cette édition n'en est pas moins fort remarquable parce qu'elle contient certaines des variantes qui ne se retrouvent que dans l'exemplaire unique de 1669. Par quel hasard? Nous ne saurions le dire avec certitude ; mais il est permis de supposer que l'imprimeur s'était procuré un exemplaire de 1669, l'avait fait composer, et, le trouvant incomplet, l'avait collationné avec un volume de second tirage en tenant compte des corrections. Plusieurs d'entre elles, toutefois les moins importantes, lui auront échappé. Cette contrefaçon mérite donc l'attention des bibliophiles. Nous en donnerons ici cet exemple assez caractéristique.

Édition de 1669, *page* 337.

Jésus-Christ et saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils vouloient échaufer, non instruire. *Saint Augustin de mesme.*

Édition de 1670, *page* 337.

Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivy cet ordre du cœur qui est celuy de la charité que celuy de l'esprit ; car leur but principal n'estoit pas d'instruire, mais d'échaufer.

Contrefaçon, page 337.

Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivy cet ordre du cœur qui est celuy de la charité, que celui de l'esprit ; car leur but principal n'estoit pas d'instruire seulement mais d'échaufer. *Saint Augustin de mesme.*

6. *Seconde contrefaçon de l'édition originale de* 1670 (1). — Cette seconde contrefaçon, beaucoup mieux imprimée que la précédente et sur de meilleur papier, compte 35 feuillets préliminaires non chiffrés, 365 pages de texte, 10 feuillets de table, 1 feuillet pour le privilège (placé à la fin) et l'errata. Manquent le chiffre de Desprez sur le titre et la vignette de la Sorbonne. Ils sont remplacés par des fleurons, mais différents de ceux de l'édition précédente. Quant au texte, il est presque semblable à celui de l'édition authentique de 1670, mais renferme néanmoins quelques-unes des leçons de 1669. Le passage de la page 337, que nous venons de reproduire, s'y trouve rédigé encore un peu différemment.

Deuxième contrefaçon, page 337.

Jésus-Christ et saint Paul ont bien plus suivy cet ordre du cœur qui est celuy de la charité, que celuy de l'esprit ; car leur but principal n'estoit pas d'instruire, mais d'échaufer. *Saint Augustin de mesme.*

Il faut remarquer ce *Saint Augustin de mesme*, si soigneusement retranché, et pour cause, du volume authentique soumis par Desprez à l'approbation de l'archevêque de Paris. Or, fait curieux, ce *Saint Augustin de mesme* existe aussi dans les exemplaires de la deuxième édition en 334 pages, ceux qu'Arnauld était si pressé de faire mettre en vente « afin que M. de Paris ne parlât plus d'y rien ajouter... » ni, sans doute, d'en rien ôter.

Enfin, pour être complets, mentionnons encore deux

(1) Nous remercions ici M. M. Escoffier, l'obligeant libraire de la *Maison du bibliophile*, qui a bien voulu mettre son exemplaire à notre disposition.

autres contrefaçons, la première en 325, la seconde en 348 pages. Elles ne présentent aucun intérêt pour le texte. On suppose qu'elles ont été imprimées l'une à Genève, l'autre à Lyon.

Qu'on nous pardonne ces minces détails. Ils méritaient d'être relevés non seulement pour les bibliophiles et les bibliographes, mais encore pour tous ceux qu'intéresse l'histoire littéraire d'un de nos plus grands écrivains français. On y trouve comme l'histoire intime du livre des *Pensées*. Et si, plus tard, l'abbé Bossut, Condorcet, Faugère, Havet, et, tout récemment, M. Brunschvicg ont enfin réussi à nous restituer dans sa pureté originelle le texte authentique de Pascal, il n'en reste pas moins que l'édition janséniste, dans sa timidité même, nous demeure comme un précieux et discret témoin du passé. Gageons qu'en dépit de leur insuffisance, les petits volumes datés de 1670 conserveront toujours cette valeur du souvenir, que l'appareil de notes critiques le plus complet ne remplacera jamais.

GUY DE POURTALÈS.

IMPRESSIONS ET CONCLUSIONS SUR PASCAL

« Le Moi est haïssable. » J'entreprendrai cependant de regarder Pascal en moi. Et ce n'est point par là que je croirai déplaire à son ombre. Il s'agit de bien entendre ce mot, ce mot de guerrier, si personnel, ce mot si vite suivi d'un « Je » : « Je le haïrai toujours », ce mot de l'écrivain qui fut le plus une personne et qui était si ravi de rencontrer le style naturel, parce qu'il trouvait un homme, au lieu d'un auteur, — disons tout — ce mot du maître qui, avec La Fontaine, écrit « Je » le plus fréquemment et le plus délibérément... « Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes... » « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. » « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et je le contredis toujours... » « Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre... » « Je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. » « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle. »

On ne saurait soutenir sérieusement ni que tous ces « je » qui frémissent dans des notes ne se seraient pas retrouvés dans le calme de l'apologie définitive, ni qu'ils équivalent à des « on » d'observation ou de dialectique, ni même que, pour ne pas exprimer l'arrogance, ils expriment tous l'humilité et la modestie. Il n'y a jansé-

nisme qui tienne, et, s'il n'est pas question de chercher dans Pascal un atome de vanité littéraire ou de gloriole quelconque, encore est-il qu'il était une personne puissante et agressive, de celles qui, le voulant ou non, font craquer toutes les disciplines au moindre geste, dont l'inquiétude et l'agitation émue ont besoin de se déclarer sans réserve, sans timidité, sans obéissance ; qui d'ailleurs savent leur prix et leur force, tout leur prix, toute leur force, et se délivrent de la fausse modestie avec d'autant plus d'aisance qu'ils connaissent, chose rare, le sens de la vraie. Remarquez-le, en effet : on croit fort couramment que la modestie suppose qu'on se méconnaît et qu'on rabaisse intimement son mérite évident. Mais pourquoi exiger cet excès invraisemblable et, dans la pratique appauvrissant, alors que le mot ne signifie que « mesure? » Il faut se connaître, comme on connaît les autres objets, exactement et dans son étendue. Pascal moraliste, fort approchant en cela de La Rochefoucauld, n'a aucune peur de discerner qu'il possède à peu près tout l'esprit de géométrie et tout l'esprit de finesse permis à un homme, avec tout l'entre-deux. De plus, il ne barguigne pas à écrire : « La manière d'écrire... de Salomon de Tultie (anagramme de Louis de Montalte, qui est Pascal) est le plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure le plus dans la mémoire... » et il ne fait pas difficulté d'ajouter que la pensée qui précède la citation que nous venons de faire durera « toujours ». D'ailleurs quelle vanité lui donnerait son génie? Il sait qu'il le tient de Dieu. Certainement même, il pense que Dieu veut qu'il sache le prix de ce don d'élection, qui comporte des devoirs terribles. Et, si l'on nous poussait un peu, nous dirions que Pascal a connu la vanité proprement dite, ne fût-ce que pour la vaincre par un effort répété, parce qu'il a appris de Montaigne et de l'auteur des *Maximes* qu'elle se déguise et ne meurt pas. La fameuse pensée : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme... » se

termine par « et moi, qui écris ceci, ai peut-être cette envie... » (d'avoir bien écrit). Et ne négligez pas le « nous » dans mainte réflexion comme celle-ci : « Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. »

Car enfin, si les *Pensées* sont d'un Dieu plutôt que d'un homme (Chateaubriand), Pascal pourtant n'est pas Dieu. Il semble toujours que ses commentateurs l'oublient, tant ils sont montés de ton à son sujet. Voyez Ernest Havet. Cet esprit fort annote son auteur avec plus de mystique inspirée qu'un apologiste l'Évangile. Passe pour Vinet toujours sermonnaire, et chez qui, d'ailleurs, le protestant ose des contradictions ou des chicanes qui sentent la superbe et la rancune... Pour Pascal, Cousin se fait bouffi, Faugère ou Molinier vétilleux et dévots, Boutroux ou Victor Giraud, plus tristes et nobles que d'habitude. Brunetière lui demande je ne sais quelle ordination pour être un peu plus rogue et autoriser ses coups de dents contre de pauvres gens. Il n'est pas jusqu'à Sainte-Beuve (qui d'ailleurs se surpasse en un si grand sujet) qui, dans son *Port-Royal*, ne déploie, à son occasion, un mélange assez tumultueux de magnificence sacerdotale et d'appareil dramatique. Brunetière écrit quelque part que Pascal ennoblit ses critiques et qu'on ne trouve pas dans son cortège des imbéciles, comme Beffara, qui portait en bague une soi-disant dent de Molière. Et, dans sa bienveillance, il en cite une demi-douzaine d'autres. Quoiqu'il trouve son compte à cette remarque, je la crois assez juste. Mais il pourrait ajouter que les commentateurs de Molière commentent Molière, au lieu que la plupart de ceux de Pascal prennent texte de leur dieu pour se montrer et se démontrer. Il est peut-être temps, et ce sera une humble nouveauté, de dire ce qu'on a senti à propos de ce poète en prose. Car, après tout, ne pensez-vous pas qu'il se pourrait qu'il fût le plus grand poète qu'on ait vu depuis Platon?

Ce point de vue me suffit, et je ne l'en crois point diminué. Au contraire : si je rapproche ainsi de moi son humanité, est-ce que je le réduis, pour autant, à l'état de lyre instinctive? Mais ceux qui parlent toujours de lui, comme s'il ne cessait d'être sublime et éloquent, oublient-ils que « l'éloquence continue ennuie »? Quand je le nomme poète, je veux dire que sa poésie contient son éloquence comme un tout petit département. Si l'on échoue inévitablement à définir la poésie, il se pourrait que ce fût parce qu'elle enferme toutes les catégories de l'esprit et tous les mystères de l'âme, sinon en éclat et en étalage, au moins en possibilités et en vibrations. Je ne consentirai jamais à en rétrécir la définition jusqu'à ne pas dépasser l'homme qui aura rythmé et rimé le mieux du monde un aveu comme : « Je souffre beaucoup, parce que cette femme m'a trompé » ou même « Dieu est bien loin et je suis bien seul ». Et le lyrisme de Pascal a ceci d'absolument supérieur et singulier qu'il n'émane pas d'une blessure accidentelle de sa sensibilité. Quelque intime qu'ait été l'accord de sa vie et de son œuvre, il n'en est pas de lui comme de Lamartine ou même de Gœthe, chez qui on a peine à imaginer *le Lac* sans Mme Charles et *Werther* sans Charlotte Kestner. Assurément, partie de ces mésaventures ou de plus plats mécomptes, il arrive à la poésie de Lamartine et de Gœthe de s'élever jusqu'à Pascal. Toutefois coupe-t-elle jamais ses racines, ou rompt-elle son câble? Nous ne parlons pas de ceux qui, comme Musset, traînent toujours l'aile de l'oiseau blessé sur le sol, parfois dans la fange. On est moins loin de Pascal, il ne paraît plus extraordinaire jusqu'à en être inconcevable, avec Vigny, Léopardi, osons ajouter avec Schopenhauer. Auparavant il y a de cette continuité, de ce vol dans les *Rime* de Michel-Ange, dans Shakespeare, il y en aura un peu dans Keats et Shelley. Mais encore sentent-ils tous avant de penser. La pensée de Pascal est toujours sentiment. C'est

pourquoi il n'est pas évident qu'on manque sa pensée en l'abordant par le sentiment.

Passé le cap de la cinquantaine, quelque intelligents qu'ils soient, comme on en a assez de ces guides à travers Pascal, tous avec leurs lampes infaillibles dans ces mystères, tous déductifs, systématiques, organisateurs, tous soucieux de porter une lumière crue dans les petits coins, tous déterminant les plans, les desseins, les dessous, restaurant les ruines, cimentant les lézardes, avides d'un Pascal habitable, bien exposé, doué de tout le confort moderne, en réalité méconnaissant cette âme jusqu'à la muer dans l'esprit de Descartes, de ce Descartes pour qui son antipathie était si forte qu'en vérité ce saint en aura connu quelque chose d'assez semblable à la haine. Je ne sais si on ne se définit pas mieux par ses horreurs que par ses tendresses. Du moins, c'est par là qu'on se discerne sans ombres. Les sérénités de Descartes ont déterminé dans l'âme de Pascal des souffrances profondes. Sa répulsion pour tant de calme va jusqu'à la tempête ; or, dans les tempêtes de Pascal, le fond du ciel éblouit, parmi les éclairs et les foudres. D'un poète, la poésie est l'essentiel. Imagine-t-on moins poète que Descartes? Et qu'est-ce qu'un Pascal cartésien? Je dis cartésien de squelette et d'aspect, quand même on aurait établi l'hostilité et jusqu'à l'antagonisme concerté des deux doctrines.

Si cet homme est Dieu, eh bien ! impiété pour impiété, outrance pour outrance, il me plaît qu'il soit l'Homme-Dieu. Il ressemble encore un peu plus à Jésus-Christ que Socrate. Au lieu d'édicter sa parole comme celle de Jéhovah ou du Père Éternel, au lieu de le vulgariser en développements normatifs, en homélies, en commandements et en défenses, j'ai envie de lui dire : « Je vous aime au plus haut de moi-même. Votre justice m'impose. Mais comme vous êtes bon ! Il n'y a pas toujours du raisonnement chez vous, il y a toujours du cœur. Ailleurs

vous déduisez. Mais c'est votre cœur qui est prophète comme Élie et Jérémie. C'est du droit de votre bonté divine que vous avez révélé au monde les trois ordres de valeur. » Jamais un mot si important n'avait retenti depuis l'ère chrétienne : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé. » De toutes les affirmations du monde, celle-ci me paraît la plus évidente, et infiniment plus, en effet, que les vérités cartésiennes. Et, chaque fois que j'y repense, elle me paraît plus surprenante, encore qu'il semble que le premier homme ait dû s'en aviser. Mais, au fait, qui donc s'en avise dans le gouvernement de son âme et de sa conduite? Tel se croit « distingué » pour ne pas égaler un boxeur à un penseur, qui ne démêle point l'excellence de François de Xavier ou la vraie supériorité de Pascal lui-même. Longtemps après la mort de celui-ci, on voit Corneille s'entêter de plus en plus dans son idolâtrie des grandeurs « de chair ». Il a traduit *l'Imitation*, et il ignore que « les saints ont leur empire, leur éclat, leurs victoires, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport ». Bien plus il a créé *Polyeucte*, en qui il y a tant de Pascal, et l'enseignement des *Pensées* est pour ce vieil orgueilleux comme s'il n'avait pas été.

Et, tout autour de Pascal, dans ce grand siècle héroïque et dur, il règne une superbe et une *libido sciendi* qui font de l'homme le plus humain un isolé douloureux. Le premier écho que je trouve de son cœur, c'est dans le cœur de Rousseau. Car je compte pour rien trois ou quatre accents chétifs et délicats de La Bruyère... Je sais bien qu'il y a Bossuet. Mais vraiment il ne souffre pas assez. Celui-ci ne nous dit pas un mot où je n'entende l'admi-

rable paternité d'Œdipe : « Déplorables enfants, la douleur de chacun de vous ne tombe que sur lui et sur nul autre, tandis que mon âme à moi gémit sur le pays et sur moi et sur toi à la fois. »

Ainsi je voudrais qu'on approchât toujours Pascal avec l'humble enthousiasme qui respire dans la trop célèbre *Prière sur l'Acropole*. Et je l'en crois beaucoup plus digne que Minerve Promachos : c'est qu'il semble que le sens de l'auteur des *Pensées* ait étrangement fait défaut à Renan. Cette lacune est caractéristique aussi bien de celui qui n'est pas pénétré, que de celui qui se refuse à pénétrer. Cherchez le trou, le très gros trou de Renan, vous trouverez ce qui dans Pascal est comble, plénitude et solidité. Renan a bien trop d'esprit pour ignorer combien la langue du sentiment passe la langue de l'esprit. C'est pourquoi il irise toutes ses idées avec un certain prisme lyrique, mais ce n'est encore que jeu et délectation d'esprit. L'autre, le grand, aurait honte de penser avec son esprit pur. Quand il a jugé si durement la poésie, il parle déjà d'une poésie à la Renan, celle qui s'amuse et s'aime, et il ne faut que le bien entendre pour lire ce qu'il n'a pas écrit, que « la vraie poésie se moque de la poésie », tout comme il a écrit : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale », « se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher ». Rien n'est plus « divin » et ne tombe de plus haut que le mépris d'un poète pour les contrefacteurs de poésie. De Pascal à Renan, s'il l'eût connu, il y aurait eu un jugement et un arrêt d'une autre sévérité que le fameux vers de Musset :

> Le dernier des mortels est celui qui cheville.

Il aurait prononcé quelque chose comme ceci : « Puisque votre sérénité est affreuse et incurable, pourquoi ce verbe aux palpitations délicates, pourquoi cette perpétuelle et diabolique habileté à traduire la sensibilité muette

et pudique des autres, à leur renvoyer en musique frémissante les accents qui viennent d'eux, que vous n'avez pas créés, que peut-être vous ne comprenez pas, et que toute votre attitude incomparablement orgueilleuse paraît railler? »

« L'homme n'est ni ange, ni bête... » Renan n'a pas fait l'ange, comme Epictête, ni la bête, comme Montaigne. Il a fait le diable. Il s'est complu à être le diable, il est vrai, avec des séductions angéliques, et c'est ainsi qu'on est le plus diable. Dans *Polyeucte*, le diable, aux yeux de Néarque, c'est Pauline, et Gœthe a eu bien raison d'exiger que Méphistophélès fût beau. Il déclara expressément que ses gestes doivent être, non d'un singe, mais d'un chat, animal aux perversités délicieuses et aux perfidies déconcertantes. Pour mieux aimer Pascal, donc pour le mieux comprendre, j'ai besoin de déceler le fond insincère et mince de ce Renan si déchu et que j'ai vu exalter comme un Platon moins étroit et de plus souple et plus diverse intelligence.

***

Il m'a plu d'aimer et de définir Pascal par son contraire. C'est le sens de ce qui précède. Mais j'en tire deux autres leçons. C'est, en premier lieu, que la ruine de l'auteur de *l'Avenir de la science* est plus instructive qu'un accident individuel. Si Voltaire jugeait un peu vite que dire du mal de Boileau porte malheur, il semble plus sûr qu'ignorer Pascal ou le méconnaître, ou même ne pas lui faire une place d'élite dans sa réflexion émue, soit un signe funeste et, pour une gloire éclatante, le présage d'une caducité rapide. En second lieu, il y aurait à songer au diable, en dehors de tout *credo* et de toute église. Dégagez-le du catholicisme et du manichéisme, il est tout autre chose qu'un croquemitaine grandiose ; il vit, il est éternel. Et ce n'est pas, même devenu agnos-

tique au vingtième siècle, Pascal qui y renoncerait. Il y a dans l'homme le meilleur des racines d'injustice, des appétits de déloyauté, un goût, souvent une passion du mal pour le mal (« Souvenez-vous, écrit Mérimée à l'inconnue, qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le mal ») qui sont bien inexplicables, quand on a renoncé au péché originel. L'évolution, Schopenhauer et n'importe qui font ici long feu. A force de logique, ils n'expliquent rien. Car c'est justement le caprice et l'illogisme dans la malfaisance qui déroutent. Ni Baudelaire, ni Barbey d'Aurevilly, ni Victor Hugo ne se moquaient du monde, quand ils imaginaient si fortement, si personnellement un génie du mal. Leurs intuitions profondes s'illuminent d'intelligence à la lueur magnifique de *Faust*. Ce que l'on est tenté de croire, par l'exemple de Méphisto et de Renan, c'est qu'une certaine suavité n'est point bonne et que le jeu abusif et complaisant du cerveau dessèche, endurcit, parfois rend féroce. Toutes les délectations sont de vilaines sœurs, et ce n'est pas du tout par le dilettantisme qu'on doit espérer promouvoir le monde, quelque parade qu'on fasse de je ne sais quel *nisus* inconscient et d'un dieu inexistant, mais éventuel et probable.

« Je suis pour ceux qui cherchent en gémissant. » Voilà la parole pitoyable, évangélique, le cri d'amour blessé pour le prochain qui éclaire les antipathies par où Pascal rentre en lui dans ses fuites, et se découvre dans ses répulsions : il se connaît en se séparant de Descartes d'abord, puis d'Epictète et de Montaigne, puis de Renan, si vous voulez, c'est-à-dire de Méré, de Milton, des libertins à l'élégance insoucieuse, puis des savants et des philosophes présomptueux. Tous ces gens sont éternels. Leurs pâles et innombrables successeurs foisonnent aujourd'hui, et il faut être « ignorant comme un maître d'école » pour considérer Pascal ainsi qu'un grand homme très démodé, une antiquaille pour érudits ou un épouvantail scolaire, limité aux quatre points cardinaux par

son jansénisme, inimaginable en un mot devant notre « modernité ». Au vrai, il y serait bien moins dépaysé que n'importe qui de son siècle... Sachez le lire, soyez digne de lui, il est d'une actualité frémissante, de celle qui porte toujours quelque part la réflexion opportune et hautaine qui sied après la lecture du journal et de ses niaiseries ou de ses misères quotidiennes.

On lit dans *le Mystère de Jésus* : « Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Je voudrais qu'on lût le plus parfait imitateur de Jésus en croyant entendre de sa bouche les mêmes paroles. Sans doute, elles ne seraient que figurées, puisqu'il n'est pas mort sur la croix. Mais cette métaphore ne serait pas une hyperbole ou à peine. La charité la plus immense est l'âme de la poésie de Pascal.

***

Cette poésie, maintenant, j'essaie de la serrer de plus près et d'y démêler les principaux éléments qui me pénètrent et me possèdent. Je crois en entrevoir quatre essentiels ; l'idéal, l'héroïsme, le sens du mystère et ce que j'appellerai, faute d'un mot plus ramassé, l'intelligence du cœur.

Je nomme idéal, chez l'auteur des *Pensées*, cet essor incomparablement aisé par où il s'élève des obscurités du sentiment personnel et de l'angoisse lyrique vers ce qu'il y a de plus général et de plus sublime dans l'idée, sans s'arrêter aux régions intermédiaires, comme l'aigle de Vigny

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.

Ou plutôt (car ce n'est pas toujours cette ligne directe et ascendante) Pascal vole à l'idée, tantôt dans le triomphe de l'amour, tantôt dans la puissance agitée de la conquête, tantôt dans le désordre furieux d'une sorte de

fièvre, avec des angles brusques, des retours, les agitations d'une intolérable indécision, tantôt enfin en planant largement et mesurant d'une aile égale les vastes champs altiers de la certitude, toujours à une extrême hauteur ; mais le noble oiseau est si grand qu'on ne le perd pas de vue. Il y a des moments de vertige : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » « Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment... » « Qui se considère de la sorte, s'effrayera de soi-même... » « Qu'il se perde dans ces merveilles. » D'autres fois, l'audace n'a d'égale que la sérénité ; ainsi dans la page célèbre entre toutes : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté... » Un mot résume, de quelque façon qu'elle se manifeste, cette invincible tendance vers l'idéal : « Qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. » Il faut que Pascal monte et surmonte. C'est l'amour sous sa forme la plus belle, l'enthousiasme pour la vérité qui soulève ses deux ailes énormes et légères. Aussi agile que celle du *Timée* et du *Banquet* de Platon, comme son inspiration est plus tendre et plus enivrée, puisque son Dieu est une personne à son image et que tout ce qui n'est qu'abstraction pour le grec païen ravit ses yeux et ses oreilles ardentes !

En second lieu, Pascal est poète en tant que héros. Comme son exemple emplit toute la définition de l'amour, il comble celle de l'héroïsme. Il aide à ennoblir le mot. Son grand contemporain, Corneille (dont les éditions, ne l'oublions pas, furent jusqu'à la Révolution quatre fois plus nombreuses que celles de Racine), a mis comme une marque privilégiée sur le héros ; c'est son domaine, son monopole. Comme il doit au théâtre une popularité d'un aloi moins pur, mais d'un tapage plus grand que celle de Pascal, il est propre à nous asservir à l'idée très despotique, souvent très exiguë et très contestable, qu'il s'est faite du héros et dont il n'a cessé de sertir et de durcir

les contours. Comme Descartes et Montaigne à d'autres égards, Corneille est un excellent contraste pour caractériser l'héroïsme de Pascal. Non qu'il n'y ait de frappantes analogies. Ils sont tous deux de formidables logiciens. Ils tirent les conséquences des principes avec une hardiesse que le scandale du paradoxe fouette, au lieu de la déconcerter. Corneille veut être extraordinaire, et Pascal ne hait point de l'être, ou plutôt n'en a cure. Le premier a de l'effronterie naïve, le second de l'agressivité. La psychologie du premier, l'observation morale du second rencontrent l'éloquence en chemin. Tous deux voient grand, fier, coloré. Ils subissent d'abord, ils répandent ensuite autour d'eux une atmosphère héroïque. Elle se respire partout avant 1660. Mais que de différences, de contrariété ! Corneille, pendant sept ou huit ans, fait et presque consomme cette magnifique découverte, la vie intérieure dans le drame, puis il la méconnaît, la répudie, et peu s'en faut, la blasphème. Il perfectionne le mélodrame, le préfère, s'en éprend et le théorise. Les gestes remplacent les âmes ; les jactances faciles se substituent aux conflits des valeurs morales et aux victoires douloureuses. L'ambition et la vengeance deviennent prestigieuses, même chez les femmes. L'orgueil et même la vanité, cette basse flatterie à l'opinion, se déploient de toutes parts, comme des vertus empanachées. Et toutes ces aberrations s'imposent comme exemples, et formulent leurs outrances en lois éternelles. C'est ici que je crois entendre crier la souffrance de Pascal. Comment ne protesterait-il pas? Oui, c'est bien à Corneille qu'il en a, quand il rabaisse à leur plan les « grandeurs de chair ».

Sans y songer peut-être, il rencontre encore un élève des jésuites dans cet idolâtre des rois et des nobles. Lui, qui n'a peut-être connu du théâtre que Corneille, qui sait si ce n'est pas son indignation devant les maximes de *Pertharite* ou de *Tite et Bérénice* qui l'a rendu si brutal dans le geste par où il dépouille les princes, les magis-

trats et les médecins de leurs oripeaux? Quoi qu'il en soit, toutes les satires de l'époque, tous les sermons, toutes les railleries contre la royauté et les grands, paraissent de faibles déclamations au prix de ce qu'ose Pascal. Et ce n'est point rancune. C'est tendresse ; il faut désabuser le prochain. Et c'est conscience du véritable héroïsme, dont il est le modèle, mais dont il ne connaît en lui que l'appétit insatiable. Le véritable héroïsme est intérieur et consiste, pour commencer très chétivement, par savoir déplaire. Il n'est pas pour lui de public, puisque aussi bien « le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste ». Il comporte encore plus de sacrifice que d'action. Ou plutôt, il est inconcevable sans la volonté de mourir à soi-même. J'appelle héroïque, et non mystique, le détachement de Pascal, parce qu'il reste admirable pour un incroyant ; je vois une volonté épique dans sa progression, point du tout ce qu'on nomme la grâce, qu'on entende par là le miracle, l'extase ou l'auto-suggestion. Il dompte le plaisir, il dompte la maladie, il réduit presque à rien les exigences de son pauvre corps. Et, comme cela dure une vie entière, c'est plus beau que *Polyeucte* qui dure un jour. Rien de sainte Catherine de Sienne, pas même de François de Sales ou de Fénelon. Rien de ravi, de dépossédé, de gracieux. Où a-t-on pu trouver mystique ce génie dru et viril, sinon en ce qu'il vit en pensée dans un autre monde, dont celui-ci n'est que le signe ou l'image? Et, si la profondeur de la sensibilité inquiète ou douloureuse est une part de la poésie, qui fut plus poète que cet homme?

Il l'est plus encore, et de façon plus rare, par le sens du mystère. Il suggère dix fois, cent fois au delà de ce qu'il dit. La capacité cartésienne des mots est étendue par lui à l'infini. Il est plus que le plus grand écrivain, on croirait qu'il invente le langage. L'art se perd chez lui dans le génie au point que c'est l'injurier que de le

nommer artiste. Et c'est bien en effet le style génial qu'il appelle le style naturel. Ce n'est rien de dire qu'il a, le premier, fait entrer la peinture et la musique dans la littérature, quoique, après tout, on lui fasse un déni de justice quand on attribue chez nous cette initiative ou cet enrichissement à Rousseau ou à Chateaubriand. Ces termes de manuels sentent la technique, la boutique et la rhétorique. Et qui niera le faste savant de *René* ou même ce qu'il y a de tendu et de volontaire dans la manière de Rousseau? Tous deux ne veulent-ils pas laborieusement leur nouveauté? Leur peinture et leur musique se savent musique et peinture : il y reste du plaqué, du contraint, surtout du superficiel. Toujours on sent le temps écoulé entre le sentiment et son mode d'expression : d'où l'insuffisance de cette expression. Les limites ou le factice de ces innovations éclatent chez les romantiques. Souvent, ce n'est plus que musicalité rossinienne ou pittoresque à la Louis Boulanger.

Ne parlons pas trop de la peinture de Pascal à propos du sens du mystère. Cet art n'en est certes pas incapable, témoins Giotto, Rembrandt, voire telle décoration murale de notre Salon d'automne actuel... La peinture, à devenir mystique ou à se charger de pensée, ne s'évanouit pas toujours, comme en Allemagne. Mais enfin le dessin, la couleur, les modelés, les perspectives sont des précisions sensuelles. Le clair-obscur, les raccourcis sont plus suggestifs ; ils abondent dans Pascal. Ils marquent souvent le dégoût pour les crudités illusoires de la matière qui ont blessé sa vue. Et, par ainsi, sensations d'une violence inouïe d'abord, ils aboutissent à de l'immatérialité, à de l'âme déchirée et mystérieuse... (« On jette de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais ». — Les « trognes armées » des soldats — l'homme qui a perdu son fils unique « tout occupé à voir par où passera ce sanglier. » — « L'éternuement absorbe toutes les fonctions de l'âme. » — « Le plus grand philosophe du monde sur une planche... » — « Notre

propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. ») Remarquez-vous le perpétuel étonnement. Peintre ou géomètre, Pascal est toujours étonné. Cet homme, que Voltaire appelle fanatique, n'a jamais son siège fait, au rebours de la plupart des écrivains qui démontrent ou décrivent avec outrecuidance, pour nous informer. Sa modestie en cela rejoint son sens du mystère, et il n'est pas un mot chez lui, même peint et réaliste, qui ne murmure en sourdine la rêverie d'Hamlet : « Il y a plus de choses, Horatio, sur la terre et dans les cieux, que notre philosophie n'en peut expliquer. »

Mais la musique de Pascal est bien autre chose ! Elle n'ajoute pas seulement au texte, elle fait voir l'invisible, sentir l'insensible. Surtout elle entoure tout ce qu'elle exprime d'un halo d'inexprimé qui atteint et remue toutes les profondeurs, comme sous-marines, de notre inconscient. Le mystère du monde et le mystère de l'âme s'y déclarent parfois dans de pâles éclairs, où l'œil n'aperçoit plus d'horizon. « C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part », et tant d'autres exemples ressassés, mais que l'on cite, à l'ordinaire, comme des réussites verbales et sans en mesurer la portée. Or c'est de là qu'il faudrait partir pour savoir si Pascal est au juste un dogmatique, un sceptique, un métaphysicien, un moraliste, questions sur quoi se divisent ses exégètes, questions toujours mal posées et peut-être illusoires, si Pascal est un poète.

Cela se verra mieux, et c'est notre dernier point, si nous nous hasardons à définir en lui ce que nous avons nommé l'intelligence du cœur. Cet homme si intelligent, méprise l'intelligence pure. Tout le bergsonisme flotte sur lui, comme une barque sur un grand fleuve. M. Boutroux ne consent pas à ce que les *Pensées* soient les linéaments d'une apologie. Qu'ont-elles à faire en effet avec

l'apologétique usitée avant lui? Un poète ne démontre point par ordre, il suggère. Toute la philosophie ne vaut pas « une heure de peine » et je ne discerne rien qui m'empêche de présumer que la théologie ne mérite pas mieux. Plus que tout le reste, il semble que la composition dans les *Pensées* soit d'un poète, telle, du moins que l'on doit la présumer. Il n'a pas manqué de lecteurs superficiels pour attribuer le désordre apparent du manuscrit à l'inachèvement de l'œuvre, et, le pis, ce sont toutes ces tentatives pour tracer, dans cette espèce de forum romain, des rues et des emplacements les moins éloignés possibles de nos architectures rectilignes. Le désaccord, en ce point, commence au lendemain de la mort de Pascal. Rien d'étonnant : son plan, si plan il y a, il en savait la nature inouïe. Mais il le constituait, dans le détail à chaque création. « J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein ; c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même... je ferais trop d'honneur à mon sujet si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable. » Et l'on sait qu'il a proclamé son droit à la digression sur chaque point. Plusieurs fois, parlant de son dessein, il prend ce ton paradoxal à l'égard de la raison et de la déduction. L'intuition, voilà d'où il part, et ce qu'il veut atteindre en nous. « Le cœur a ses raisons que la raison n'entend pas. » Dans le cœur s'installe la grâce, et de là elle se répand. Ses sources et son effusion sont également obscures. C'est, à chaque mot, à chaque don, pour l'écrivain, comme une révélation amoureuse, plaintive, charitable, obsédante : l'apostolat, à chaque élan, est inédit, dans son fond qui emporte sa forme. Si bien que ce qu'il y a peut-être de plus analogue à l'éloquence, à l'onction, à la ferveur, au zèle des *Pensées*, c'est la poésie de Lamartine.

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

De toute cette poésie émane une affreuse tristesse, plus décourageante, semble-t-il, que celle de Dante. Toute sa foi, tout son amour n'ont pu procurer à ce janséniste une heure de paix. Il a empoisonné l'activité et le repos. Sa vie, qu'il cache, mais qu'on a recherchée avec passion, n'a pas un sourire, pas de rêverie, pas de rémission. La plaisanterie des *Provinciales* est sans joie. A la fin, il est torturé dans son corps et dans son âme, qui ne se sépare pas de son esprit. Il écrit les *Pensées* dans les trêves d'une agonie, et les cris qu'il y pousse paraissent étrangers à ceux qu'auraient pu lui arracher ses maux physiques. Il se ferme, il nous ferme tous les chemins qui ne conduisent pas à la croix. Quand il y arrive et l'embrasse, il semble haletant et épuisé. Ses espoirs sont des convulsions. Deux ou trois fois, il dit que l'univers est un cachot, et l'athéisme de Vigny reprendra l'image. Ainsi non seulement la poésie de Pascal est incomparablement triste, mais cette tristesse, qui n'est pas un élément de cette poésie, qui en est l'amer et meurtrier parfum, en exprime tous les sucs et nous plonge dans les abîmes les plus insondables de cette âme la plus humaine, la plus forte, la plus fière qui fût.

Je n'ai rien dit de sa doctrine. La partie de son dessein la plus discernable est celle où il amoncelle les ruines. Il en résulte une effroyable faillite de son objet et de ses espérances. Je ne conçois point l'aisance impertinente (en tous les sens du mot) avec laquelle des critiques incrédules et fort peu inquiets l'enseignent, le révèlent, discutent la qualité de son apologie par rapport à l'orthodoxie. Tous se croient provisoirement des fidèles et des théologiens, quelques-uns ont le ton de Bossuet, quelque arrogance en plus. Avec une gravité imperturbable, ces esprits forts finissent toujours par lui décerner un « satisfecit », une sorte de billet de confession, soyons plus polis, un bonnet de docteur irréfragable. Mais cela, c'est justement le bout de leur oreille : je ne sais pas de chrétien sérieux, donc

tourmenté, qui ne le fût davantage, à faire des *Pensées* son livre de chevet. Pour ce qui est de n'importe quel prêtre en 1922, oh ! j'en suis bien sûr, d'abord il tiendra le jansénisme pour une hérésie périmée (comme d'ailleurs le gallicanisme de Bossuet) et il aura cent et une manières de trouver dangereux ce terrible avocat, qui, avant d'anéantir les objections, les rend si puissantes et, par qui, dans tant de pages, Épictète, Montaigne et, déjà, Rousseau sont tellement plus Épictète, Montaigne et Rousseau qu'ils ne le sont chez eux.

Mais peut-être surtout l'Église moderne se défie-t-elle de ce poète qui prêche le salut avec tant de désespoir et de cet ange de lumière, de cet inspiré indocile qui repense le *Credo* avec son cœur, enfin de ce père spirituel (ô scandale), de Vigny, de Léopardi, de Schopenhauer, de Nietzsche... J'abrège la liste : à dater de Chamfort, pas un pessimiste mécréant qui ne porte au front la ressemblance de l'Ancêtre. Mais ce n'est pas cela qui m'empêchera de l'aimer. Et justement je n'ai prétendu que dire pourquoi je l'aimais. Je ne sais quoi d'une intuition pascalienne m'assure que beaucoup l'aiment de la même manière.

CHARLES-GUSTAVE AMIOT.

ICONOGRAPHIE CHOISIE
DE PASCAL

32269. — Blaise Pascal, jeune.

(Dessin fait d'après nature par Domat.)

32270. — Le duc de Roannez, ami de Pascal.

(Portrait appartenant à la Société des Antiquaires de l'Ouest. Musée de Chièvres.)

32271. — Gilberte Pascal (Mme Périer).

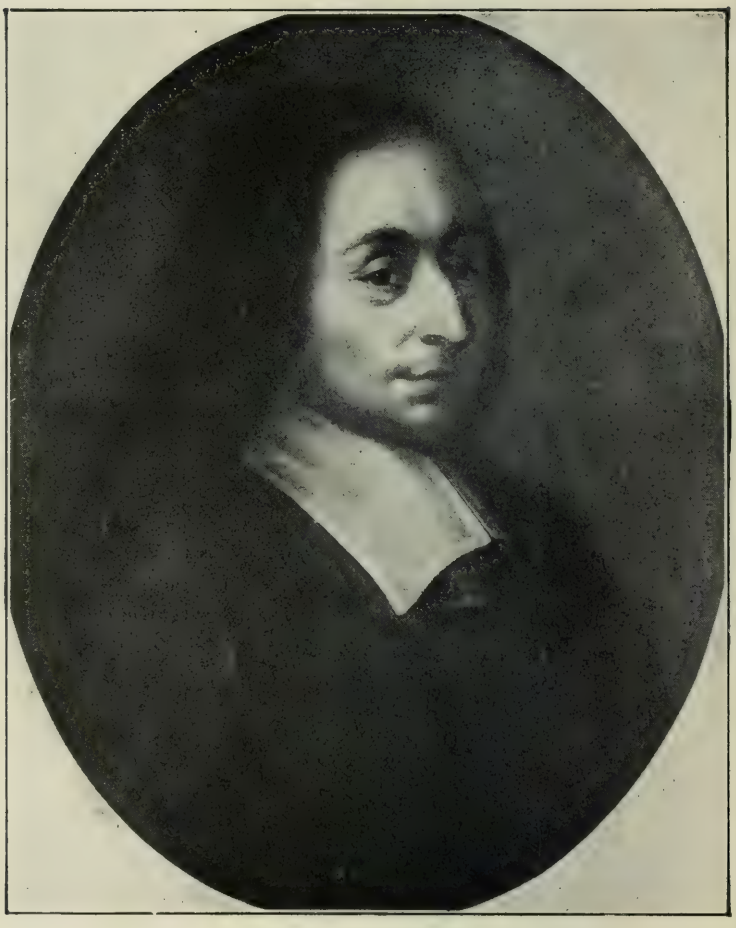
(Tableau ancien appartenant à l'hôpital de Clermont-Ferrand.)

32272. — Sœur de Sainte-Euphémie (Jacqueline Pascal).

(Peinture ancienne. Musée de Port-Royal.)

32273. — Marguerite Périer, nièce de Pascal, pensionnaire à Port-Royal.

(Tableau ancien conservé dans l'église de Linas. Ex-voto du miracle de la Sainte Épine.)

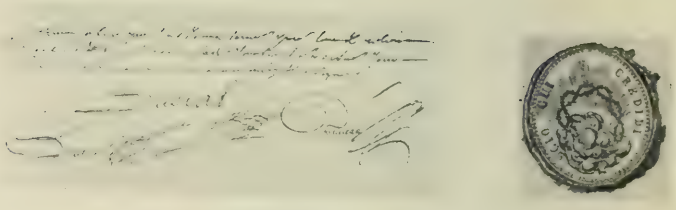


32274. — Blaise Pascal.

(D'après le tableau de Quesnel, appartenant à M. le marquis Doria.)

32275. — Jansénius.

(D'après un tableau du temps conservé au musée de Port-Royal.)



32276. — Autographes et cachet de Pascal.

(Mémorial et Testament.)

PENSEES
DE
M. PASCAL
SUR LA RELIGION, ET SUR QUELQUES AUTRES SUJETS.

I.

Contre l'Indifference des Athées.

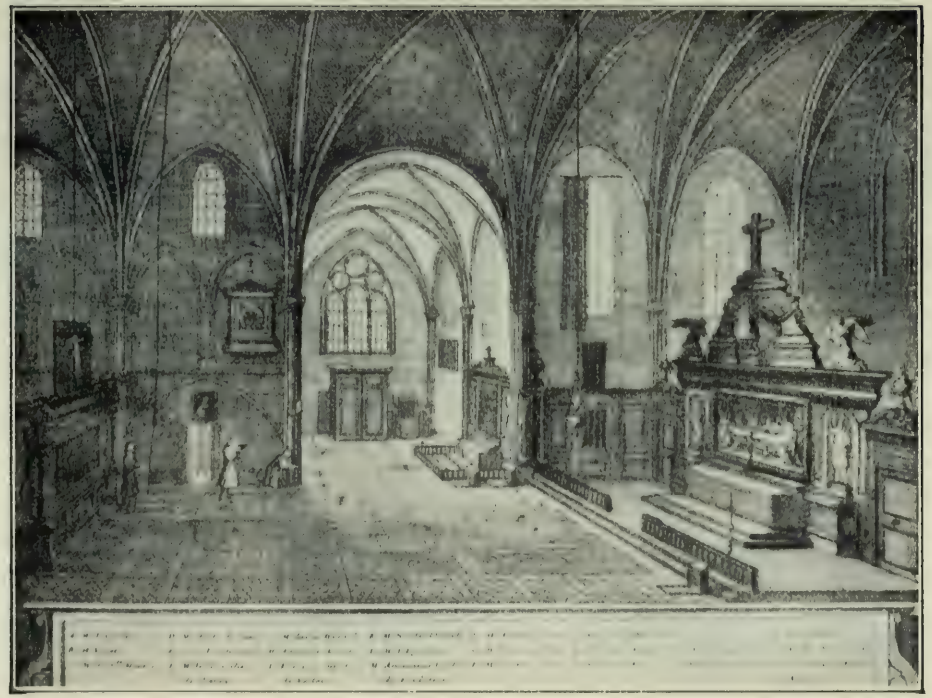
QUE ceux qui combattent la Religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette Religion se vantoit d'avoir une veuë claire de Dieu, & de le posseder

A

32277. — Première page de l'édition originale des « Pensées ».

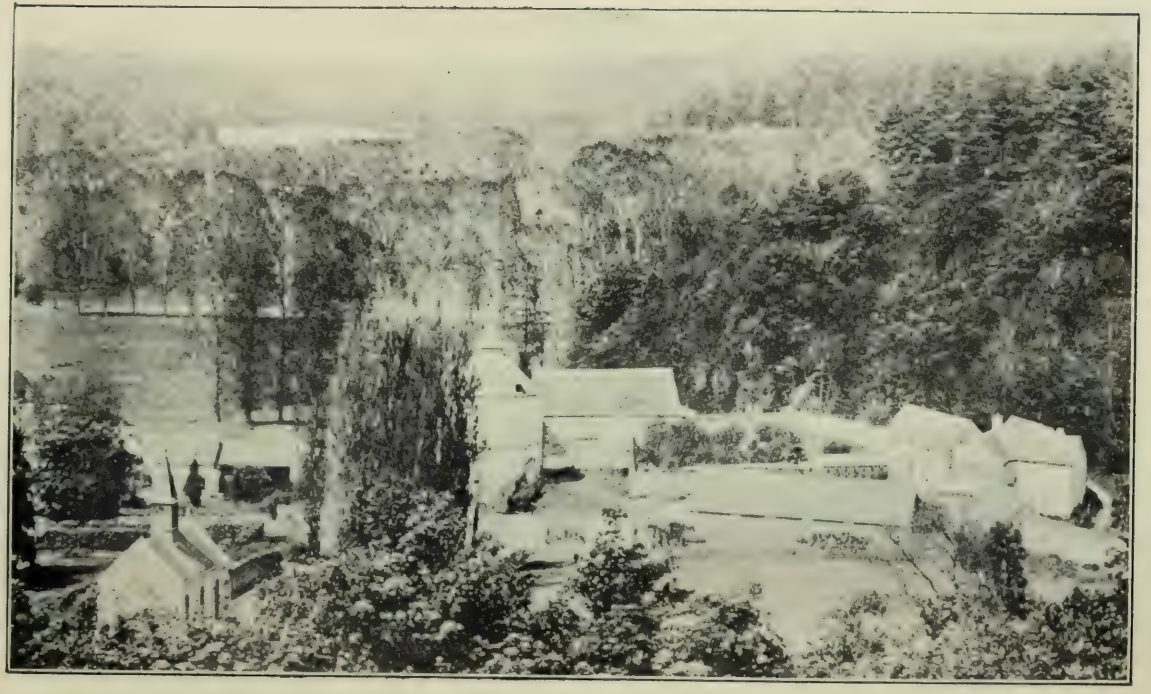
32278. — Vue d'ensemble de l'abbaye de Port-Royal des Champs; état ancien.

(Gravure de M. Bocquet.)



32279. — Port-Royal des Champs. L'église, le sanctuaire et l'autel de Saint Laurent.

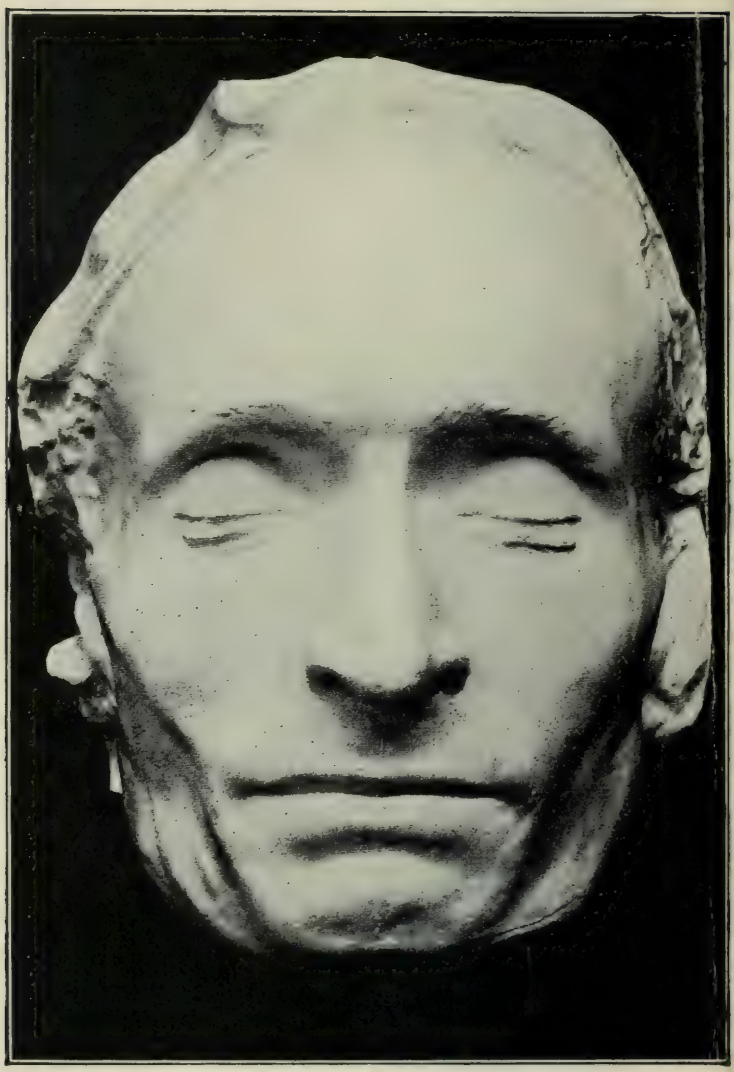
(D'après une ancienne gravure.)



32280. — Vue générale de Port-Royal des Champs; état actuel.

32281. — Vue intérieure de Port-Royal de Paris.

(Hospice de la Maternité, état actuel.)



32282. — Le masque mortuaire de Blaise Pascal.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie,

à Paris, le 12 juillet 1923.

2254

Pascal

Essais.

B
1903
.B37

Vene de l'Abbaye de Port Royal des Champs